

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

LE CARDINAL DE RICHELIEU DANS *LE SPHINX ROUGE* D'ALEXANDRE
DUMAS : L'AMBIVALENCE DU SURHOMME DUMASIEN

MÉMOIRE PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE DE LA

MAÎTRISE EN LETTRES (AVEC MÉMOIRE – ÉTUDES LITTÉRAIRES)

PAR
JULIEN BOISVERT

NOVEMBRE 2022

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire, de cette thèse ou de cet essai a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire, de sa thèse ou de son essai.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire, cette thèse ou cet essai. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire, de cette thèse et de son essai requiert son autorisation.

Au terme de ce parcours aussi éprouvant qu'il fut riche en apprentissages, tant sur la littérature que sur moi-même, je tiens à remercier tous ceux qui m'ont soutenu dans l'entreprise qu'a été la rédaction de ce mémoire.

Tout d'abord, je veux exprimer ma reconnaissance envers Mme Hélène Marcotte, qui m'a accompagné et guidé tout au long de mon projet. Merci pour tous les efforts déployés pour m'aider à orienter ma pensée dans une direction constructive.

Je souhaite ensuite montrer ma gratitude envers ma famille, notamment mon père, Jocelyn, et ma grand-mère, Marielle, pour leur soutien moral inconditionnel et leur écoute attentive, ainsi que mes amis, Francis, Hyacinthe, Dominic, Etienne et Valérie, dont le support a été tout aussi important.

Je remercie enfin le comité d'évaluateurs et les lecteurs qui liront ces pages, en espérant que votre lecture vous apportera autant que leur écriture m'a appris.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	ii
TABLE DES MATIÈRES	iii
INTRODUCTION	1
 CHAPITRE I : LE SURHOMME	 9
1.1 L'Unique stirnérien	12
1.1.1 Individualisme et libéralisme	13
1.1.2 La propriété stirnérienne	15
1.1.3 L'Unique et sa Propriété	17
1.2 Le Surhomme nietzschéen	20
1.2.1 La mort de Dieu	21
1.2.2 Le primat du corps	24
1.2.3 Le Surhomme nietzschéen	26
1.2.4 La volonté de puissance	29
1.3 Le surhomme populaire	32
1.3.1 L'éducation du héros dumasien	33
1.3.2 Le surhomme dans le roman populaire	37
 CHAPITRE II : LA PROPRIÉTÉ DE RICHELIEU ET L'ALLIANCE DES REINES	 41
2.1 Richelieu après La Rochelle	43
2.1.1 Le rapport au sacré de Richelieu	47
2.1.2 Le réseau d'informateurs de Richelieu	53
2.2 L'alliance des reines	57
2.2.1 L'impuissance de la reine régnante	59
2.2.2 La disgrâce de Monsieur	63

2.2.3 La rivalité de la reine-mère	66
CHAPITRE III : L'OPPOSITION À RICHELIEU	73
3.1 La stratégie de l'alliance des reines	76
3.1.1 L'offensive des reines	76
3.1.2 La couronne et le sphinx rouge	80
3.2 La méthode de Richelieu	84
3.2.1 L'appropriation de Souscarrières et la récompense de Cavois.....	85
3.2.2 La chute de Richelieu	91
3.2.3 Le roi qui voulait régner	93
3.3 L'ascension du cardinal-duc	100
3.3.1 L'appropriation du pouvoir royal	100
3.3.2 Nouveau rapport au sacré	105
CONCLUSION	111
BIBLIOGRAPHIE	119

INTRODUCTION

Le XIX^e siècle littéraire français a ramené au goût du jour, à travers le mythe napoléonien, un personnage tombé en disgrâce pendant les Lumières : le héros. Après le *Candide* de Voltaire qui met à mal la figure du héros, l'avènement du roman d'aventures, dont les racines remontent à l'Antiquité grecque, participe en effet à en redorer le blason. Souvent publié, à partir de 1836, sous forme de roman-feuilleton, le roman d'aventures a ainsi multiplié les intrigues, les péripéties, les rebondissements, plaçant au cœur de l'action un héros qui assure à la fois la cohérence du récit et le triomphe de la morale au dénouement. L'un des écrivains majeurs du roman d'aventures historique, et l'un des écrivains les plus prolifiques du XIX^e siècle français, est Alexandre Dumas père¹.

Né le 24 juillet 1802 à Villers-Cotterêts, d'un père métis qui meurt en 1806, Alexandre Dumas fait de brèves études au collège de sa ville natale avant de commencer une carrière en tant que clerc pour un notaire de la place. En 1823, il s'installe à Paris où

¹ Cette précision sert à le distinguer de son fils, qui porte le même nom et fut aussi écrivain. On lui doit notamment le célèbre roman *La dame aux camélias* (1848).

il devient expéditionnaire à la chancellerie du duc d'Orléans. Désireux de faire une carrière littéraire, il s'oriente d'abord vers le théâtre où, après avoir tâté du vaudeville, il remporte un indéniable succès, notamment avec les drames romantiques *Henri III et sa cour* (1829) et *Antony* (1831). Dumas se tourne ensuite vers les romans historiques et les romans d'aventures, qu'il publiera souvent en feuilletons, puis en volumes, avant de les adapter pour la scène. Aidé par différents collaborateurs, dont le plus connu demeure Auguste Maquet², Dumas publiera ainsi dans les années quarante ses œuvres les plus célèbres qui lui permettront de passer à la postérité, que l'on songe à la trilogie dite des Mousquetaires, soit *Les trois mousquetaires* (1844), *Vingt ans après* (1845) et *Le vicomte de Bragelonne* (1847), ou aux romans *Le comte de Monte-Cristo* (1844-1845) et *La reine Margot* (1845), pour ne nommer que ceux-là. Ces œuvres, sans cesse rééditées depuis leur publication, ont été traduites en plusieurs langues et adaptées à plusieurs reprises pour la scène en plus d'avoir été portées à l'écran. S'il est vrai que seul un échantillon restreint de son œuvre est fréquemment réédité – en 1982, Jean-Yves Tadié en estime la taille à un dixième de l'œuvre complète³ –, il n'en reste pas moins que l'héritage de Dumas est toujours présent de nos jours. Son corps sera d'ailleurs transféré au Panthéon, à Paris, en 2002, lors du bicentenaire de sa naissance.

Jusqu'à sa mort, survenue en 1870, Alexandre Dumas a tant écrit que tenter de dresser la bibliographie complète de son œuvre relèverait d'une tâche titanesque : dans

² Auguste Maquet intentera un procès en paternité littéraire à Alexandre Dumas en 1858. « La polémique sur "les nègres du mulâtre" et la "littérature industrielle" fut abondamment alimentée, dans ces années de production intense, par la caricature, les pamphlets [...] et les procès [...] ». (Philippe Hamon et Denis Roger-Vasselín dir., « Alexandre Dumas », *Le Robert des grands écrivains de langue française*, Paris, Dictionnaires Le Robert, 2000, p. 435).

³ Jean-Yves Tadié, *Le roman d'aventures*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2013, p. 29.

son *Alexandre Dumas*, biographie de la vie et de l'œuvre de l'écrivain, Claude Schopp cite environ cent soixante-seize œuvres, tout en avertissant le lecteur que cette liste « n'est pas exhaustive, [et qu']elle exclut en particulier les traductions et les signatures de complaisance⁴ ». Il en va de même pour les œuvres considérées incomplètes et possiblement pour plusieurs collaborations anonymes, ce qui augmente encore la difficulté de dresser un inventaire complet de l'œuvre. Pour notre part, nous nous intéresserons au roman intitulé *Le sphinx rouge*, paru en roman-feuilleton dans le journal *Les Nouvelles* en 1865 et 1866 sous le titre *Le comte de Moret*. Longtemps considéré comme une œuvre inachevée en raison de sa fin qui laisse incomplet le parcours narratif du comte de Moret⁵, ce texte sera publié sous forme de livre par les Éditions Universelles en 1946, mais à partir d'un manuscrit incomplet, qui ne comporte que trois des quatre parties publiées dans *Les Nouvelles*. Le titre sera alors modifié, passant du *Comte de Moret* au *Sphinx rouge* – surnom donné par l'historien Michelet à Richelieu⁶ –, titre qu'il a conservé depuis. Ce changement de titre laisse entendre que le cardinal de Richelieu est désormais considéré comme le personnage principal de l'œuvre⁷, plutôt que le comte de Moret. Dans cette perspective, l'œuvre se trouve à combler quelque peu le vide narratif entre *Les trois mousquetaires* et *Vingt ans après*. L'intrigue débute en effet quelques jours seulement après la fin des *Trois mousquetaires* et se conclut avec la rencontre de Richelieu et de Mazarin, qui succède au cardinal en tant que ministre du roi dans *Vingt ans après*.

⁴ Claude Schopp, *Alexandre Dumas*, Paris, Fayard, 2002, p. 598.

⁵ « À cet égard, on peut cependant se reporter à un autre roman de Dumas, *La colombe*. Même s'il a été écrit en 1851, soit quatorze ans avant *Le comte de Moret* et ne peut donc être considéré comme la suite, ce récit épistolaire couvre la période de 1637-1638 et raconte la disparition du comte de Moret après la bataille de Castelnaudary », Nicole Voungny, « Alexandre Dumas, deux siècles de littérature vivante » [en ligne], consulté le 20 avril 2019, URL : http://www.dumaspere.com/pages/dictionnaire/comte_moret.html

⁶ Voir Jules Michelet, *Histoire de France – tome 11 : Richelieu. La fronde*, Paris, Flammarion, 1896.

⁷ Voir Radu Portocala, Préface, Alexandre Dumas, *Le sphinx rouge*, Paris, Le Cherche Midi, 2018, p. 9.

Enfin, le roman sera réédité « pour la première fois sous sa version intégrale en 2008, les Éditions Kyros ayant en effet recoupé le manuscrit de Dumas avec les épisodes parus dans le journal *Les Nouvelles*⁸ », avant de paraître aux Éditions du Cherche Midi en 2018.

Le nombre d'études sur l'œuvre d'Alexandre Dumas est proportionnel au nombre de ses œuvres, autrement dit, là encore tenter de rendre compte de l'ensemble relève de l'impossible. Pourtant, les études qui portent, même en partie, sur *Le sphinx rouge* sont très rares. Puisqu'elle a longtemps été considérée comme inachevée, cette œuvre n'a pas attiré l'attention des chercheurs dumasien. Aussi, hormis quelques mentions éparses dans divers articles traitant du personnage du cardinal de Richelieu, il n'est qu'un seul ouvrage qui nous paraisse digne de mention. Il s'agit du *Sphinx rouge : Un duel entre le génie romantique et Richelieu* de Caroline Julliot. Julliot traite dans cet ouvrage de la transfictionnalité caractéristique des études mentionnant *Le sphinx rouge*. L'un des sujets centraux de son analyse est en effet la place de la figure du cardinal de Richelieu dans l'imaginaire français du XIX^e siècle. Mais contrairement aux autres travaux traitant de ce sujet, sur lesquels elle appuie son analyse, Julliot accorde une place d'une certaine importance au *Sphinx rouge*, dont elle cite et analyse certains extraits.

C'est dans l'espoir d'apporter un éclairage différent au héros dumasien, déjà beaucoup étudié, que nous concentrerons nos propos sur cette œuvre mal aimée de Dumas. Pour ce faire, nous nous appuierons sur les travaux qui ont été effectués sur d'autres personnages de Dumas, tels que ceux de Jean-Yves Tadié, qui consacre à Dumas un

⁸ Nicole Vougnny, « Alexandre Dumas, deux siècles de littérature vivante » [en ligne], consulté le 20 avril 2019, URL : http://www.dumaspere.com/pages/dictionnaire/comte_moret.html

chapitre entier de son ouvrage *Le roman d'aventures*, dans lequel il traite entre autres du héros dans *Le comte de Monte-Cristo* et *Les trois mousquetaires*. Nous en retiendrons la notion de « héros solitaire⁹ » qu'il met en relief chez Dumas, le héros dumasien se comportant selon lui comme « un homme seul [qui] parcourt un itinéraire semé d'obstacles¹⁰ ». Pour sa part, Roxane Petit-Rasselle, dans un article intitulé « Le problème du héros dans *Les trois mousquetaires* », soutient que les mousquetaires « penchent du côté de l'antihéros¹¹ » puisque leur intérêt personnel a préséance sur le fait de rendre justice. Ils ne seraient héroïques que pris ensemble, comme un « héros quadricéphale¹² ». Petit-Rasselle n'est d'ailleurs pas la première à souligner ce fait : Jean Molino notait déjà, en 1978, que le héros dans *Les trois mousquetaires* était collectif, comparant les quatre inséparables à Jason et ses Argonautes¹³. C'est en se liguant contre le cardinal de Richelieu qu'ils deviennent héroïques, mais uniquement parce que le cardinal est un adversaire redoutable et d'une telle stature qu'il grandit ceux qui le combattent.

Bien qu'il soit intéressant de chercher dans *Les trois mousquetaires* d'autres similitudes en raison de l'importance qu'y prend Richelieu et du lien narratif qui unit la trilogie au *Sphinx rouge*, en ce qui a trait au héros notre roman se rapproche davantage du *Comte de Monte-Cristo* et de son héros unique, Edmond Dantès. Dans son mémoire intitulé *La figure du héros dans Le comte de Monte-Cristo*, Marie Biglia retrace les éléments du récit qui font d'Edmond Dantès un héros, en suivant notamment le parcours

⁹ Jean-Yves Tadié, *Le roman d'aventures*, *op. cit.*, p. 35.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ Roxane Petit-Rasselle, « Le problème du héros dans *Les trois mousquetaires* », *The French Review*, vol. 84, n° 5, 2011, p. 983.

¹² *Ibid.*, p. 978.

¹³ Jean Molino, « Alexandre Dumas et le roman mythique », *L'Arc*, n° 71, 1978, p. 67.

héroïque tel que défini par Philippe Sellier¹⁴. Mais Biglia réserve également dans son mémoire une section à Monte-Cristo en tant que surhomme. Cette catégorie de héros, qui s'est développée avec le roman populaire, retiendra particulièrement notre attention. Pour Biglia, il s'agit d'une dimension épique qui s'ajoute au héros, d'un agrandissement qui lui confère une aura de supériorité. Il est « plus riche, plus fort, plus beau, plus jeune, plus connu¹⁵ » que la plupart du genre humain, il transcende le concept d'humanité, ses émotions ne pouvant elles-mêmes être qu'extrêmes. Cette supériorité n'est pas étrangère au personnage du cardinal de Richelieu dans *Le sphinx rouge*. Richelieu pourrait-il alors être dans cette œuvre non seulement un héros, mais un surhomme ? C'est à cette question que nous tenterons de répondre dans notre mémoire.

Pour ce faire, il nous faudra donc étudier la trajectoire du cardinal de Richelieu à partir des caractéristiques du surhomme. Nous nous pencherons plus particulièrement sur la position du surhomme par rapport aux opposants qui se dressent contre lui, ce qui nous amènera à faire l'analyse non seulement de Richelieu lui-même, mais aussi de ses adversaires, en faisant ressortir les ressources à leur disposition et la façon dont ces ressources sont exploitées lors de leur confrontation. Il conviendra ainsi, dans le premier chapitre de notre mémoire, de définir ce qu'est la figure du surhomme. Nous nous appuierons d'abord sur les travaux de Friedrich Nietzsche et son concept de Surhomme¹⁶. L'approche idéologique adoptée par Nietzsche l'éloigne quelque peu de notre propos,

¹⁴ Voir Philippe Sellier, *Le mythe du héros*, Paris, Bords, 1990, 207 p.

¹⁵ Marie Biglia, *La figure du héros dans Le comte de Monte-Cristo* [en ligne], mémoire de maîtrise, Université de Toulouse Le Mirail, p. 1-a.

¹⁶ La majorité des théoriciens de la philosophie nietzschéenne référant à ce concept chez Nietzsche avec une majuscule, nous ferons de même lorsqu'il s'agira, dans notre propos, du Surhomme nietzschéen.

mais nous retiendrons néanmoins quelques éléments de base de sa surhumanité, en particulier ceux qui sont repris par les théoriciens à portée plus littéraire qui lui succèdent. La volonté de puissance ainsi que le statut de figure du dépassement du surhomme s'avéreront ainsi d'une grande importance pour circonscrire les caractéristiques intrinsèques au surhomme issu du roman populaire du XIX^e siècle.

Par ailleurs, Umberto Eco et Vittorio Frigerio, notamment, ont analysé dans leurs œuvres respectives, *De Superman au Surhomme* et *Les fils de Monte-Cristo : idéologie du héros de roman populaire*, les manifestations de cette figure dans la littérature du XIX^e siècle. Eco, s'inspirant davantage du Surhomme nietzschéen, présente une perspective plus idéologique du surhomme, tout en conservant la dimension littéraire du concept qui fait défaut à Nietzsche. Pour sa part, Frigerio introduit les travaux de Max Stirner, *L'Unique et sa propriété*, comme cadre théorique en appliquant ses concepts au *Comte de Monte-Cristo*. Il reprend notamment le concept de propriété stirnérien, car l'apprentissage de l'égoïsme qui y est lié mène selon lui vers le chemin de l'Unicité de Monte-Cristo, surhomme populaire par excellence.

Une fois notre définition du surhomme clairement établie, nous analyserons d'abord, dans le deuxième chapitre de notre mémoire, la situation initiale du récit et nous établirons les caractéristiques propres au cardinal de Richelieu, ainsi que la position politique qu'il occupe. En d'autres termes, nous étudierons l'influence de Richelieu sur la société française de l'époque telle que représentée par Dumas. Nous serons ainsi amené à tenir compte des ennemis que cette position lui crée, et nous présenterons donc également leurs caractéristiques et leur influence. Lorsque nous aurons dressé le portrait de la

situation initiale, nous analyserons, dans notre dernier chapitre, la confrontation entre Richelieu et ses ennemis, de même que le résultat de cette confrontation. Cette analyse nous permettra de comparer la progression du personnage du cardinal avec celle du héros de type surhumain que nous aurons préalablement défini. En analysant le personnage du cardinal de Richelieu dans *Le sphinx rouge* d'Alexandre Dumas à l'aide de la notion de surhomme, nous espérons contribuer à la connaissance de l'œuvre de celui que l'on a pu qualifier de l'un des « rois » du roman-feuilleton¹⁷.

¹⁷ Julie Anselmini, « Dumas l'Immortel » dans Julie Anselmini et Claude Schopp (dir.), *Dumas pour tous, tous pour Dumas !*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Cahiers d'Alexandre Dumas », n° 41, 2014, p. 11.

CHAPITRE I

LE SURHOMME

Dans ce chapitre, nous travaillerons à circonscrire, dans le contexte de son époque, la figure émergente du surhomme et les principaux traits qui la caractérisent. Pour ce faire, nous évoquerons très brièvement les événements qui ont conduit la France à la Révolution de même que la façon dont ces événements ont mené à la formation de la littérature romantique et ont altéré la figure du héros. Nous nous pencherons ensuite sur la manière dont certains penseurs du XIX^e siècle, soit Max Stirner et Friedrich Nietzsche, ont su capter dans leurs théories la perception que l'Homme avait de lui-même et de ce qu'il devait devenir. Nous verrons enfin comment les concepts mis de l'avant par ces philosophes s'appliquent en littérature par l'entremise des travaux de Vittorio Frigerio et d'Umberto Eco, avant d'en tirer les éléments qui serviront à caractériser le surhomme tel qu'il se présente dans le roman populaire de la période romantique.

Le XIX^e siècle, à la suite de la Révolution française, a connu un changement de paradigmes sociétaux qui ont marqué l'entrée de la civilisation occidentale dans l'ère

moderne. Les esprits, déjà agités par les valeurs des Lumières, habités par les notions de progrès et de perfectibilité de l'homme, s'embrasent alors que la population profite d'un affaiblissement de la classe dirigeante pour tenter d'améliorer sa condition. L'Église catholique romaine, qui a dominé l'Europe pendant la majeure partie du Moyen Âge, est en position de faiblesse, l'autorité du pape se trouvant contestée alors que différentes factions militent pour apporter des changements aux méthodes de l'Église. Lorsque Louis XVI, un roi perçu comme faible, monte sur le trône et menace de plonger le peuple dans une misère encore plus profonde, celui-ci se soulève, assoiffé de liberté, renversant à la fois la royauté et cette Église qui s'est détournée de sa mission de protection des petites gens pour se rallier à la noblesse¹⁸.

C'est dans cet esprit qu'est rédigée la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, en 1789, qui prône l'égalité et la liberté pour tous. Derrière cette égalité et cette liberté se retrouve l'idée que le pouvoir ne sera désormais plus concentré entre les mains d'une seule personne, comme c'était le cas avec la monarchie absolue, mais que chacun doit avoir la possibilité de réussir. L'individu, placé au cœur de cette déclaration, ne tire dès lors plus sa valeur de sa position dans la hiérarchie sociale, mais plutôt de ses propres actions.

La littérature de la période romantique, en France, est alimentée par ces changements de mentalité profonds. De même que l'individualisme se répand à travers la population, il est au centre de ce mouvement littéraire. Le héros occupe la place dominante

¹⁸ À ce sujet, voir Jules Michelet, *Histoire de la Révolution française*, Volume I, Paule Petitier (dir.), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de La Pléiade », 2019.

dans le récit romantique. Sa quête de liberté et d'identité reflète l'incertitude et l'instabilité de cette période trouble et se trouve au cœur de l'intrigue. Que le récit retrace le développement de ce personnage ou sa chute après avoir été confronté à un monde qui ne comprend pas – ou n'accepte pas – son individualité, le personnage principal de l'intrigue se démarque par sa solitude. Cette solitude, « manifestation plus nette de la difficulté qu'éprouve tout héros à s'insérer dans un univers social trop petit, trop mesquin pour lui¹⁹ », est bien plus marquée, et souvent plus centrale dans l'intrigue chez le héros romantique. Homme supérieur, il souffre de « devoir vivre au milieu des médiocres, qui ne comprennent pas ses hautes pensées²⁰ ». Au contraire du héros antique qui combattait par les armes, et dans la lignée du héros intellectualisé et sans armes qui fait son apparition avec l'avènement des Lumières, c'est avec son ingéniosité, son savoir-faire, bref son intelligence supérieure, qu'il contrecarre les plans de ses opposants.

Ce héros supérieur se manifeste de différentes façons à travers les écrits de la période romantique, notamment dans le roman-feuilleton qui devient, à partir des années 1830, l'une des formes de littérature les plus populaires. Le roman d'aventures et le roman historique, deux des sous-genres dominants du roman-feuilleton, ont en commun un héros tout-puissant, qui « n'a souvent pu acquérir cette toute-puissance que par un crime qu'il expie (d'où cette ambivalence Bien-Mal interne à la toute-puissance chez nombre de ces héros)²¹ ». Affichant une confiance frôlant l'arrogance et écrasant ses adversaires sous

¹⁹ Philippe Sellier, *Le mythe du héros*, Paris, Bordas, 1990, p. 104.

²⁰ *Ibid.*

²¹ Lise Queffelec-Dumasy, « Le Roman-feuilleton français au XIX^e siècle », *Belphégor* [en ligne], 2008, consulté le 14 juin 2019, p. 12,

URL : https://dalspace.library.dal.ca/bitstream/handle/10222/47746/07_01_quesaisje.pdf?sequence=1&isAllowed=y

son accablante supériorité, il incarne d'une certaine façon l'idéal de liberté qui a vu le jour avec la Révolution. Les obstacles se dressant sur sa route ne se révèlent que très rarement un défi pour lui, de sorte qu'il n'est pratiquement aucune limite à ce qu'il peut accomplir. Un des meilleurs exemples de ce type de héros serait le comte de Monte-Cristo d'Alexandre Dumas, personnage mystérieux dont l'immense fortune et les non moins vastes connaissances, qui s'accompagnent d'une grande vivacité d'esprit, en font un être d'exception, plus puissant qu'un roi et certainement plus libre de vivre selon ses fantaisies. Frigerio mentionne d'ailleurs que « plus qu'un air de famille apparente le héros dumasien, le héros romantique et celui que l'on voudra appeler le "surhomme" du roman populaire²² », soulignant la similitude entre ces personnages que la supériorité a condamnés à la solitude, et qui goûtent enfin cette liberté que le libéralisme né de la Révolution avait promis à tous et apporté à peu.

1.1 L'Unique stirnérien

C'est dans l'esprit de ce libéralisme, qui fait rage en Europe, que Max Stirner publie, en 1844, *L'Unique et sa propriété*. Stirner, né Johann Kaspar Schmidt, déploie dans cette œuvre, sa seule publication majeure, le germe d'une pensée individualiste qui sera aussitôt censurée²³. L'individualisme stirnérien se fonde sur le principe que la seule

²² Vittorio Frigerio, *Les fils de Monte-Cristo : idéologie du héros de roman populaire*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 2002, p. 13.

²³ Quant à savoir si Dumas a lu Stirner, cela semble fort peu probable. La censure rapide de ses travaux en Allemagne, de même que le fait que les dits travaux n'aient pas été traduits en français avant la mort de Dumas, poussent en effet Frigerio à conclure que ce n'est pas le cas. Cela étant dit, le fait que le germe d'une telle pensée, similaire sous plusieurs points – bien qu'elle diffère en plusieurs autres – de celle de Nietzsche un demi-siècle plus tard, montre que cette perspective était dans l'air du temps, ce qui la rend malgré tout pertinente à notre analyse, tout comme elle l'a été à celle de Frigerio. Voir Vittorio Frigerio, *Les fils de Monte-Cristo : idéologie du héros de roman populaire*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 2002, p. 33.

façon d'atteindre la véritable liberté n'est pas l'égalité pour tous, mais l'égoïsme. Stirner prône donc l'assomption de l'égoïsme de l'individu, tout en se faisant le détracteur de toute forme d'autorité cherchant à le restreindre pour uniformiser les hommes et en faire des êtres égaux, les empêchant du même coup d'atteindre le but que se fixe, parfois sans en avoir conscience, tout individu : non pas la liberté, mais bien la propriété.

1.1.1 Individualisme et libéralisme

Pour Stirner, les mouvements révolutionnaires qui se sont déployés dans le siècle qui l'a précédé avaient un seul objectif : la liberté, ou plutôt la libération des classes dominées. Selon lui, on a tenté d'atteindre à cette liberté en faisant de tous les hommes des êtres égaux, de même qu'en rédigeant des lois et des chartes pour assurer que cette égalité soit respectée et que nul ne pourrait s'élever au-dessus des autres. Cependant, la liberté à laquelle aspire l'homme n'est pas ce qu'elle semble :

[C]e que tu veux, c'est plutôt la liberté de jouir d'une bonne table et d'un bon lit. Les hommes te le permettront-ils ? Te donneront-ils cette « liberté » ? Tu n'attends pas cela de leur amour des hommes, car tu sais qu'ils pensent tous comme toi : chacun est pour soi-même le prochain ! Comment feras-tu donc pour jouir de ces mets et de ces coussins qui te font envie ? Il n'y a pas d'autre moyen que d'en faire ta propriété !²⁴

Ce que convoitent les révolutionnaires, ce n'est pas tant, pour Stirner, la liberté qu'ils prétendent reprendre à la monarchie qu'ils mettent à bas, mais la propriété de cette monarchie, qu'ils considèrent comme leur. Pourtant, s'il est une leçon à tirer de la Terreur qui a régné en France pendant la Révolution, véritable lutte pour le pouvoir, c'est qu'il ne

²⁴ Max Stirner, *L'Unique et sa propriété*, La République des lettres [ebook], 2017, p. 105.

peut y avoir qu'un seul monarque : Robespierre ou Louis XVI, la bourgeoisie ou la noblesse, cela revient au même du moment qu'ils sont au pouvoir. Or, l'aspiration des révolutionnaires est la libération du peuple dans son entier : c'est ainsi que naît le libéralisme, de sorte que si tous ne peuvent être au pouvoir, personne ne doit l'être. Cette pensée est à l'origine de la notion d'État telle qu'elle apparaît alors, comme institution suprême encadrant les pouvoirs accordés aux élus du peuple. Chacun abandonne à cette entité nouvelle une partie de sa liberté en échange de sa protection contre les puissants, limitant sa propre « liberté » par crainte de celle des autres.

Mais pour Stirner, ceci est illogique, car « [l]a liberté ne peut être que la liberté tout entière ; un bout de liberté n'est pas *la* liberté²⁵ ». L'avènement du libéralisme, hormis le changement de classe dirigeante, n'a rien changé; sur le trône du roi, on a simplement placé un système, à la place d'un homme on a couronné une entité spectrale, à laquelle on a abandonné la part de liberté jadis cédée au monarque. Cette entité, Stirner l'appelle l'État. Il en va de même pour la religion : l'Église, tombée en disgrâce, entraîne avec elle son idole, Dieu, et suivant la tendance à vouloir rendre égaux tous les hommes une nouvelle idole voit le jour, l'Homme.

L'Homme stirnérien n'est pas un terme représentant l'humanité dans son ensemble : c'est l'archétype de l'être humain, l'être humain standardisé et obéissant, parfait au regard de l'État. C'est le profil de l'être auquel tout homme doit aspirer à être, ou du moins à devenir, pour s'intégrer parfaitement à la société, au sacrifice de ce qui le

²⁵ *Ibid.*, p. 108. Stirner souligne.

distingue de ses semblables. En effet, nouveau Dieu né des cendres de la religion catholique, l'Homme a des droits, des libertés, des privilèges, mais pour prétendre à ces avantages, il lui faut renoncer à son individualité, accepter de s'enchaîner à cette définition de ce qu'est un homme ou accepter de n'être pas, au regard de l'État, un représentant de l'humanité :

L'État, de son côté, trahit son hostilité [à l'égard de l'individu] en exigeant que je sois un Homme, ce qui sous-entend que je pourrais n'en pas être un et passer à ses yeux pour un « non-homme » : il me fait de l'humanité un *devoir*. Il exige en outre que je m'abstienne de toute action susceptible de compromettre son existence; l'existence de l'État, l'état de choses régnant, doit m'être sacré²⁶.

En voulant se débarrasser du trône et de l'autel, les révolutionnaires ont ainsi rejeté un roi et un Dieu qui brimaient, selon eux, leur liberté, pour immédiatement se créer un nouveau souverain, l'État, et une nouvelle idole, l'Homme. Par essence, leur situation demeure donc inchangée et une fois l'effet de nouveauté passé, l'insatisfaction ne peut manquer de refaire surface. Pour Stirner, il faut donc revenir à la source du problème : ce que l'individu désire, ce n'est pas la liberté, mais la propriété.

1.1.2 La propriété stirnérienne

Dans la crainte de perdre sa propriété au profit du premier venu, la société a choisi de sacraliser la propriété, en appelant ainsi à l'État, qui, « étant seul fort, est aussi seul propriétaire ; [...] [s]ous la domination de l'État, aucune propriété n'est à *Moi*²⁷ ». Dans le but de consolider leur propriété, les hommes ont de fait renoncé à toute propriété,

²⁶ *Ibid.*, p. 122. Stirner souligne.

²⁷ *Ibid.*, p. 168.

puisque tout appartient désormais à l'État, lui seul ayant le dernier mot sur le droit de l'individu à profiter d'un bien. Mais il est un type d'individu, l'égoïste, qui refuse de sacraliser la propriété, qui « ne recule pas avec un religieux effroi devant ta ou votre propriété; [il] la considère toujours comme [sa] propriété, qu'[il] n'[a] pas à "respecter"²⁸ ». Ce serait, pour Stirner, l'égoïsme qui motive inconsciemment tout homme, car c'est par cet égoïsme qu'il atteindra la liberté qu'il recherche. Il lui faudra pour cela reprendre ce pouvoir qu'il a cédé à l'État, en réalisant que « ce qui est en [son] pouvoir est à [lui] [...]; c'est ainsi que la liberté appartient à celui qui la prend²⁹ ». Stirner définit la propriété ainsi :

Qu'est-ce que ma propriété ? Ce qui est en ma *puissance*, et rien d'autre. À quoi suis-je légitimement *autorisé* ? À tout ce dont je suis *capable*. Je me donne le droit de propriété sur un objet, par le seul fait que je m'en empare, ou, en d'autres termes, je deviens propriétaire de droit chaque fois que je me fais de force propriétaire; en me donnant le pouvoir, je me donne le titre³⁰.

Ce que l'individu égoïste veut, il lui suffit donc de le prendre, si c'est en son pouvoir. Si ce n'est pas le cas, c'est qu'il ne s'en est pas donné les moyens, qu'il s'est refusé à faire le nécessaire pour s'emparer de l'objet de son désir. En d'autres termes, qu'il n'en a pas eu le pouvoir. L'égoïste « assure [sa] liberté contre le monde en raison de ce qu'[il] [s'] approprie le monde³¹ », en ceci qu'il ne peut s'affranchir d'être la possession d'autrui qu'en se possédant lui-même, en n'étant soumis qu'à « [sa] propre puissance, et non à celle des sens, pas plus qu'à celle de quiconque n'est pas [lui]³² », que ce soit Dieu, les

²⁸ *Ibid.*, p. 165.

²⁹ *Ibid.*, p. 168.

³⁰ *Ibid.*, p. 171.

³¹ *Ibid.*, p. 111.

³² *Ibid.*, p. 116.

hommes, l'autorité, la loi, l'État, l'Église ou autre. La liberté la plus fondamentale, c'est de se posséder soi-même, ce qui est impossible quand on appartient à une entité qui nous domine. Ainsi, pour l'égoïste, « [s]a puissance *est* [s]a propriété [,] [s]a puissance [lui] *donne* la propriété [,] [il] [*est*] [lui]-même [s]a puissance, et [il] [*est*] par elle [s]a propriété³³ ». C'est par sa puissance que l'égoïste s'empare de ce qu'il convoite, qu'il peut s'approprier toute chose, à commencer par lui-même, se posséder soi-même étant, comme nous l'avons mentionné, la seule façon d'être véritablement libre.

Pour faire d'un bien ou d'une entité sa propriété, il faut donc en avoir le pouvoir. L'égoïste doit par conséquent prendre tous les moyens possibles pour s'approprier le monde, en lui refusant la propriété de sa personne, et c'est seulement en accroissant sa puissance qu'il peut y parvenir. Pour cela, il lui suffit de se l'accorder, en s'affranchissant de toute autorité et de tout obstacle qui entraverait cette appropriation.

1.1.3 L'Unique et sa Propriété

Pour ce faire, l'égoïste doit abandonner toute prétention à la morale, ce spectre du christianisme, et considérer comme bon tout moyen pour parvenir à ses fins, que ce soit « persuasion, prière, ordre catégorique, ou même hypocrisie, fourberie³⁴ ». Les autres individus mêmes ne sont donc que des outils à la disposition de l'égoïste, une propriété comme une autre. C'est seulement quand il a atteint ce degré de puissance, cette liberté absolue, que l'égoïste devient ce que Stirner qualifie d'Unique. L'Unique, égoïste par excellence, ne s'embarrasse d'aucun scrupule, et va jusqu'à se donner le droit de tuer si

³³ *Ibid.*, p. 126.

³⁴ *Ibid.*, p. 111.

nécessaire, « du moment qu'[il] ne [se] l'interdit pas [lui]-même³⁵ », ses seules limites étant celles qu'il s'impose non en regard d'une quelconque autorité extérieure, mais de sa propre volonté. C'est de lui-même qu'il prend un droit, car « [c]e que [lui] permet [s]a *puissance*, personne d'autre n'a besoin de le [lui] *permettre* ; elle [lui] donne la seule autorisation qu'il [lui] faille³⁶ ». Toute chose est la propriété de l'Unique, il peut en faire ce qu'il désire, et il ne reconnaît l'autorité d'aucune instance de justice extérieure qui interférerait avec cette propriété :

[C']est fort de ma propre puissance que je prends ou que je me donne un droit, et, vis-à-vis de toute puissance supérieure à la mienne, je suis un criminel incorrigible. Possesseur et créateur de mon droit, je ne reconnais d'autre source du droit que Moi, et non Dieu, ni l'État, ni la Nature, ni même l'Homme avec ses « éternels droits de l'Homme » ; je ne connais pas plus de droit humain que de droit divin³⁷.

La sacralité de l'État, de la propriété, a été engendrée par cette sacralité du droit. L'Unique est celui qui sait se défaire de l'un et de l'autre, qui refuse de se laisser imposer son droit par une autre entité que lui-même. La propriété comme le droit sont issus de son Moi, ou plutôt de sa puissance, de sa capacité à prendre ce qu'il veut en exploitant toutes les ressources à sa disposition.

Si l'Unique ne reconnaît pas l'autorité des entités supérieures telles que l'État ou la religion, il ne nie pas pour autant qu'il existe des forces supérieures à la sienne. Cependant, sa position par rapport à elles n'est pas celle d'un serviteur, mais d'un rival :

³⁵ *Ibid.*, p. 128.

³⁶ *Ibid.*, p. 141.

³⁷ *Ibid.*, p. 138.

il se présente comme « l'ennemi de toute force supérieure³⁸ », ne se mettant en rapport avec l'une d'entre elles que pour en tirer profit. L'Unique n'est ainsi pas un ermite ou un philanthrope demeurant seul dans son coin. Il forge des alliances, forme des associations. Contrairement à la servitude imposée par l'État, l'association avec des pairs n'est pas sacrée, de sorte que l'Unique peut y puiser ce dont il a besoin, puis s'en retirer ou la laisser se dissoudre quand elle ne lui rapporte plus rien. Il peut apporter son soutien à un autre membre de cette association, mais ce n'est qu'un investissement, car dans son égoïsme il n'a prêté main-forte à cet associé que dans l'attente que ce service lui soit rendu. L'Unique se fait ainsi propriétaire de ses associés, car il en a le pouvoir. À travers sa capacité de s'approprier toute chose pour son bénéfice, l'Unique se construit et se développe, accroissant sa propre puissance :

C'est par le seul fait que je suis ce Moi unique que je fais de tout ma propriété rien qu'en me mettant en œuvre et en me développant. Ce n'est pas comme Homme que je me développe, et je ne développe pas l'Homme : c'est *Moi* qui *Me* développe. Tel est le sens de l'Unique³⁹.

L'Unique n'a ainsi pas pour ambition d'améliorer l'Homme en tant que concept ou l'humanité en tant qu'espèce; il n'a d'autre objectif que son propre développement, qu'il atteint en faisant de toute chose sa propriété grâce à sa puissance, laquelle va augmentant à chaque appropriation.

La pensée de Stirner, s'inscrivant dans le mouvement de la Révolution et de la quête de liberté qui l'a provoquée, se fonde sur le principe que ne peut être libre que celui

³⁸ *Ibid.*, p. 125.

³⁹ *Ibid.*, p. 240.

qui l'est complètement, en n'admettant aucun compromis en regard de cette liberté. La véritable liberté commence pour Stirner par la propriété de soi, ou égoïsme, et se poursuit avec l'appropriation d'entités extérieures grâce à sa puissance, laquelle fait de l'égoïste l'Unique. L'anarchisme individualiste de Stirner n'est pas sans présenter certaines affinités avec l'individualisme du philosophe allemand Friedrich Nietzsche, qui a su développer une pensée originale tout en dialoguant avec son temps. En ce sens, ses réflexions nous semblent pertinentes pour mieux cerner la figure du surhomme. Antonio Gramsci, dans ses écrits de prison, relie d'ailleurs la théorisation du Surhomme par Nietzsche à l'écriture du *Comte de Monte-Cristo* :

Il semble de toute façon qu'on puisse affirmer qu'une grande partie de la soi-disant « surhumanité » nietzschéenne a simplement pour origine et pour modèle doctrinal non pas Zarathoustra, mais *Le comte de Monte-Cristo* d'A. Dumas⁴⁰.

Ce rapprochement souligne l'importance du Surhomme nietzschéen pour ce qui est de l'analyse du surhomme dans le roman populaire au XIX^e siècle.

1.2 Le Surhomme nietzschéen

Né en 1844, la même année où paraissait *L'Unique et sa propriété*⁴¹, Friedrich Nietzsche, s'appuyant sur les travaux de Schopenhauer, fonde sa réflexion sur le nihilisme, ou la mort de Dieu, pour reprendre ses propres termes, mais contrairement à

⁴⁰ Antonio Gramsci, « Origines populaires du "surhomme" », *Gramsci dans le texte*, François Ricci (dir.), Paris, Éditions Sociales, 1975, p. 668.

⁴¹ Nietzsche a-t-il lu Stirner ? La question est complexe, car bien que leurs pensées se ressemblent à certains égards, elles divergent également sur plusieurs autres : la ressemblance entre leurs prémisses pourrait aussi bien tenir à la contemporanéité de leur réflexion. La nature de cette possible relation entre les deux penseurs sortant du cadre de notre questionnement, mais présentant un intérêt certain, nous référons le lecteur à l'article d'Arno Münster, intitulé « Le moi, l'unique et le néant : Nietzsche et Stirner. Enquête sur les motifs libertaires dans la pensée nietzschéenne », *Revue germanique internationale*, vol. 11, 1999, p. 157-172.

son maître à penser, il prône un nihilisme actif, offrant à l'homme une chance de se dépasser. Plutôt que de considérer, comme l'a fait Stirner, que la religion chrétienne est en déclin, mais toujours présente, comme un spectre, Nietzsche émet le postulat que la religion chrétienne, déjà dépassée, cédera incessamment la place à un nouveau système de valeurs. Il trace deux scénarios pouvant se mettre en place, celui du dernier homme, devant mener au déclin de l'humanité, et celui du Surhomme, figure du dépassement, de l'homme qui s'est surpassé en tant qu'individu et en tant qu'espèce. Nous nous intéresserons principalement, dans le cadre de notre questionnement, au second cas, mais nous aborderons tout de même brièvement le premier, qui, dans sa fonction de repoussoir du Surhomme, mérite mention.

1.2.1 La mort de Dieu

Tout en reconnaissant que l'influence de la chrétienté continue de se faire sentir, comme l'ombre de Dieu qui subsisterait après sa mort⁴², Nietzsche estime que cette influence est en voie de disparaître définitivement. Comme le faisait déjà remarquer Stirner, évoquant plutôt pour sa part un spectre du christianisme, il demeure toutefois que les valeurs propres à la religion chrétienne, telles que la charité, l'amour du prochain et le respect de l'autorité paternelle, ont longtemps hanté le système de valeurs de la société humaine, formant ce qui est connu sous le nom de morale.

Pour Nietzsche, l'effondrement de ce système de valeurs est imminent. Entamé avec les Lumières, il a subi son coup de grâce avec la Révolution française et n'a fait que

⁴² Christophe Baroni, *Nietzsche éducateur : De l'homme au Surhomme*, Paris, Éditions Fabert, 2008, p. 243.

décliner depuis. Il faudra donc que de nouvelles valeurs remplacent celles qui seront abandonnées par l'Homme, et pour Nietzsche, qui désire précipiter l'agonie de ce système, cela ne peut se manifester qu'à travers le nihilisme. Il distingue deux formes de nihilisme : le nihilisme passif et le nihilisme actif.

Le nihilisme passif est pour lui le scénario à éviter. Il découle d'un laisser-aller, d'un pessimisme ouvert en regard de la mort de Dieu :

[N]ous avons été successivement déçus dans toutes nos tentatives de donner un sens à la vie; nous savons de nos jours que la prétendue fin du devenir est illusoire, que d'autre part les faits ne sont point organisés en une harmonieuse unité; il ne nous reste même plus cette échappatoire qui consiste à inventer, au-delà du monde du devenir, un « monde vrai », car nous avons découvert que ce « monde vrai » n'est bâti que sur nos propres besoins psychologiques, qu'il est une création de notre indigence et que nous ne sommes nullement fondés à y croire [...]. Le nihilisme signifie que « les valeurs antérieures se déprécient », que l'existence est absurde, qu'il n'est point de réponse à la question « À quoi bon ? »⁴³

Ce questionnement engendre chez les contemporains de Nietzsche une attitude pessimiste, un abandon de toute chose. S'il n'y a aucun objectif, aucune terre promise, alors plus rien n'a de sens et tout est vain. Inutile de chercher à s'améliorer ou à aller de l'avant. Il vaut aussi bien tenter de rendre sa vie le plus confortable possible, en profiter avec le minimum d'efforts, puis s'éteindre dans la quiétude et la paix.

Réprouvée par Nietzsche, cette attitude est celle de celui que le philosophe appelle le dernier homme. Pour celui-ci, « [p]eu importe l'avenir, pourvu qu'en cet instant présent

⁴³ Christophe Baroni, *Nietzsche éducateur : De l'homme au Surhomme*, op. cit., p. 251, citant Nietzsche, *La Volonté de Puissance*, Partie III, p. 99-100.

il se sente à l'aise et que rien ne vienne troubler sa quiétude ni menacer son existence douillette⁴⁴ ». Pour lui, s'il n'y a plus de morale, il n'y a plus rien, aussi le dernier homme ne cherche-t-il pas à construire un substitut supérieur à ce système défaillant, mais se complaît plutôt dans la conviction que si rien n'a de sens, alors il n'a aucun intérêt à aller de l'avant. Il s'agit d'un « affaiblissement du type prédominant de l'homme, en d'autres termes de déclin de la volonté de puissance⁴⁵ ».

À cette attitude, Nietzsche oppose le nihilisme actif. Devant la désintégration des valeurs chrétiennes, il vaut mieux pour lui chercher à construire de nouvelles valeurs, saisir cette occasion d'améliorer un système dont la défaillance a assuré l'effondrement. Cela constitue une « intensification de puissance⁴⁶ », « un sentiment d'ivresse traduisant le bonheur d'avoir la possibilité d'expérimenter de nouvelles possibilités de vie, c'est-à-dire d'avoir à créer de nouvelles valeurs, en accord cette fois avec les exigences de la vie, et favorisant donc l'accomplissement de l'homme⁴⁷ ». Nietzsche prône ainsi une proactivité dans le nihilisme; il encourage à y voir une opportunité de progrès pour l'Homme en tant qu'espèce plutôt qu'un vide béant qui ne pourra jamais être comblé. En regard des valeurs que devrait développer le Surhomme à la suite du démantèlement du système de valeurs chrétien, Nietzsche apporte, notamment par ses critiques du christianisme, ses suggestions sur le meilleur parti à prendre de la situation, autrement dit sur les valeurs qui devraient, d'après lui, supplanter la morale chrétienne.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 262.

⁴⁵ Patrick Wotling, « Nihilisme », dans Dorian Astor (dir.), *Dictionnaire Nietzsche*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2017, p. 651.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 653

⁴⁷ *Ibid.*

1.2.2 Le primat du corps

Le principal reproche que Nietzsche adresse aux religions, notamment à la religion chrétienne, est la dualité qu'elles ont établie entre les notions de bien et de mal, de corps et d'esprit, de mortel et d'immortel, qu'elles placent en opposition l'une avec l'autre comme si elles ne pouvaient coexister. Pour Nietzsche, qui est « [s]ensible au culte grec de la beauté apollinienne du corps⁴⁸ », le mépris idéaliste du corps est à remettre en question :

Le grand air de la calomnie vient du dualisme substantialiste (séparer absolument l'âme-esprit pur et le corps – ce qui engage la critique de la notion de substance) et de l'idéalisme, qui privilégie outrancièrement les choses de l'esprit (âme, idées, divinités...). Cette mauvaise idéalisation a davantage pour effet de tourmenter le corps que de purger l'âme⁴⁹.

Le corps, et tout ce qui s'y rattache, tel que les sens, les instincts et la sexualité, est donc d'une importance cruciale. Il se trouve pourtant non seulement diabolisé par la religion, mais encore rejeté par la méthode philosophique, laquelle n'accorde d'intérêt qu'à la métaphysique, « toute prétendue connaissance qui dépasse la possibilité de l'expérience⁵⁰ ». Pour Nietzsche, le corps doit primer sur les prétendues affaires spirituelles, dont il va jusqu'à remettre l'existence en doute.

⁴⁸ Philippe Choulet, « Corps », dans Dorian Astor (dir.), *Dictionnaire Nietzsche, op. cit.*, p. 180, citant Nietzsche, *La naissance de la tragédie*, paragraphe 4 et *Le Crépuscule des Idoles*, Incursions d'un inactuel, paragraphe 47.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 181, citant Nietzsche, *L'Antéchrist*, Le préjugé de l'« esprit pur », paragraphe 39.

⁵⁰ Paolo d'Iorio, « Métaphysique », dans Dorian Astor (dir.), *Dictionnaire Nietzsche, op. cit.*, p. 576, citant Nietzsche, *Le Monde comme volonté et interprétation*, tome II, chapitre 17.

Nietzsche conçoit dès lors « l'ascétisme qui brime l'instinct au point de le faire disparaître ou de le pervertir, [comme] un danger grave, une folle cruauté exercée contre soi-même, une aberration funeste à l'épanouissement de l'individu⁵¹ ». Il importe de suivre ses instincts, lesquels, pour Nietzsche, ne peuvent se tromper. Ou du moins, ils ne le pourraient pas s'ils n'avaient pas été réprimés par la morale chrétienne si longtemps. Le refus d'assouvir ses pulsions a en effet détraqué les instincts de l'homme, qui doivent désormais être régulés par l'esprit et la réflexion. Il ne s'agit donc pas d'assouvir chacun de ses bas instincts, mais de cesser de réprimer le moindre d'entre eux sans raison valable, en utilisant la logique comme outil pour déterminer où tracer la limite. Certaines pulsions sont même néfastes selon Nietzsche, la vengeance par exemple, dont la dissipation est l'une des étapes ultimes au dépassement de l'homme.

Soulignons ici que même la vengeance n'est que néfaste et non mauvaise en soi. Nietzsche prétend simplement que d'assouvir totalement ses instincts vengeurs nuit davantage que de les endiguer à l'aide de la raison, car, tout comme le corps et l'esprit sont des concepts plus abstraits que ne voudrait le faire croire le dualisme instauré par les religions, le bien et le mal, pour Nietzsche, sont des concepts relatifs aux valeurs morales, qui doivent par conséquent être dépassés par l'homme dans son évolution vers le Surhomme. Ceci met de l'avant le fait que la maîtrise de soi, également essentielle au Surhomme, est d'autant plus importante que c'est le Moi qui juge à quel point il est profitable d'assouvir une pulsion et à quel degré il est raisonnable de laisser un instinct s'exprimer, et non plus un système de valeurs extérieur.

⁵¹ Christophe Baroni, *Nietzsche éducateur : De l'homme au Surhomme*, op. cit., p. 275.

L'homme ne peut donc progresser comme individu, et se dépasser en tant qu'homme, qu'à la condition d'accepter la primauté du corps et l'appel des pulsions qui en découlent et de rétrograder l'esprit au rôle d'outil servant à réguler et à modérer l'assouvissement des instincts résultant de ces pulsions. Conserver l'esprit et la morale comme idéal, ce n'est pas même favoriser la croissance de la collectivité, qui profiterait davantage de la présence du Surhomme, mais favoriser la stagnation, arrêter toute forme de progrès chez la société et l'espèce humaine, alors que celles-ci devraient viser à continuer de se développer, à croître, en un mot à se dépasser.

1.2.3 Le Surhomme nietzschéen

Comprendre et adopter la pensée du corps est la première étape vers ce que Nietzsche appelle le Surhumain. C'est dans cette perspective que Zarathoustra prétend, dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, que les valeurs les plus hautes sont « volupté, manie de dominer [et] égoïsme⁵² », toutes des pulsions basses au regard de l'Église. Le Surhomme désigne en effet « "un type de perfection absolue, en opposition avec l'homme 'moderne', l'homme 'bon', avec les chrétiens et autres nihilistes⁵³" ». Au regard de cet homme moderne, de cet homme bon, le Surhomme est considéré comme un démon, un être maléfique. Mais pour Nietzsche, c'est une bonne chose puisqu'il considère qu'« une véritable élévation du type humain est toujours en même temps une descente vers les

⁵² Friedrich Nietzsche, « De trois méchantes choses », *Ainsi parlait Zarathoustra* [1885], Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 2016, p. 249.

⁵³ Christophe Baroni, *Nietzsche éducateur : De l'homme au Surhomme*, op. cit., p. 271, citant Nietzsche, *Ecce Homo*, partie III, chapitre 1.

profondeurs obscures de l'instinct, vers ce qu'on appelle *le mal*⁵⁴ ». Pour que l'homme puisse devenir meilleur, il lui faut donc devenir plus agressif, plus méchant au sens où l'entendaient les chrétiens.

Car le Surhomme nietzschéen est une figure du dépassement⁵⁵, non seulement de soi mais de son humanité, de l'homme en tant qu'espèce. Il s'agit de l'idéal de la prochaine étape de l'évolution humaine, sur le plan biologique autant que sur le plan idéologique. C'est l'homme qui a vu la mort de Dieu et de l'ancien système de valeurs comme une opportunité, celle de se dépasser et de réinventer ce que c'est qu'être humain. Il ne s'agit pas nécessairement, pour Nietzsche, d'un état atteignable. C'est l'idéal auquel tout être humain devrait aspirer à devenir, tout en sachant qu'il n'y parviendra vraisemblablement jamais, le plus près qu'il puisse espérer en arriver étant l'homme supérieur, viril dans sa volonté de puissance et doté de grandes passions qu'il satisfait grâce à une force « fine, nerveuse, concentrée et spiritualisée⁵⁶ ». En d'autres termes, étant figure de dépassement, le Surhomme ne peut être atteint, seulement visé. Par quels moyens s'en approcher, c'est ce que Nietzsche tente de communiquer à travers son discours.

Comme nous l'avons mentionné, l'esprit n'est pas une valeur importante pour Nietzsche. Il doit servir le corps, satisfaire les pulsions, autrement dit la pensée doit être « la servante de la vie⁵⁷ ». Cela étant, le Surhomme est loin du héros antique. Non seulement il vise l'accomplissement de ses instincts personnels, mais la lutte active,

⁵⁴ *Ibid.*, p. 275.

⁵⁵ Patrick Wotling, « Surhumain », dans Dorian Astor (dir.), *Dictionnaire Nietzsche, op. cit.*, p. 867.

⁵⁶ Christophe Baroni, *Nietzsche éducateur : De l'homme au Surhomme, op. cit.*, p. 278.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 269.

physique, lui est trop basse pour arriver à ses fins. Il préfère opposer l'esprit, restitué à sa position d'outil, à ses adversaires. Par ailleurs, bien qu'il soit à l'écoute de ses pulsions et poursuive leur satisfaction, il ne lui est pas nécessaire que ce soit dans l'immédiat. La maîtrise de soi est essentielle au Surhomme : il sait attendre patiemment le bon moment pour s'emparer de ce qu'il convoite et, par l'entremise de la raison, tempérer les pulsions qui lui nuiraient, plutôt qu'elles ne le grandiraient, pour les canaliser dans des activités qui lui profitent davantage, sans pour autant les renier totalement.

Ainsi, on pourrait dire que le Surhomme nietzschéen se distingue par « son amoralité, son assurance souveraine, sa splendeur et sa joie rayonnantes, [ainsi que] sa solitude stellaire⁵⁸ ». Il a rejeté les valeurs chrétiennes et embrassé le nihilisme comme une chance de dépasser son humanité; s'il paraît immoral à celui qui s'accroche encore aux lambeaux de la morale prêchée par l'Église, il est en réalité amoral, ayant abandonné le concept de moralité. Dans l'égoïsme recelé par sa poursuite active de la satisfaction de ses pulsions se trouve le germe d'une attitude princière, doublée d'une assurance à toute épreuve grâce à l'instrumentalisation de son esprit qui en découle. De l'écoute de ses instincts résulte chez lui une joie de vivre qui se traduit par une splendeur inégalée, alors même que, être d'exception s'étant élevé au-dessus d'une masse arriérée, son individualisme brille de mille feux. Si tout individu a en lui le potentiel d'aspirer au Surhomme, de transcender l'humanité, cela ne signifie pas que tous y parviendront. Le chemin pour y arriver est tortueux, et il faut une puissante volonté pour en surmonter tous les obstacles.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 274.

1.2.4 La volonté de puissance

La force intérieure qui permet à l'homme de se surpasser, Nietzsche l'appelle *Wille zur Macht*, ce que l'on traduit par « volonté de puissance ». Cette force n'est pas seulement présente dans l'homme, mais anime pour Nietzsche toute matière organique. C'est une sorte d'énergie vitale, poussant les êtres vivants à l'acte par l'entremise des pulsions et des instincts, qui en sont la manifestation concrète. Le Surhomme, à l'écoute de ses instincts, est l'incarnation de la volonté de puissance, de sorte que la sienne est particulièrement forte, mais il n'a pas le monopole de cette force.

La volonté de puissance n'est pas tant un désir de dominer, qu'un vouloir-la-puissance, la puissance étant entendue dans un sens plutôt similaire à celui employé par Stirner, c'est-à-dire la capacité, la faculté de *pouvoir* accomplir quoi que ce soit : bref, la liberté d'action. Pour Nietzsche, « tout vouloir est un vouloir-quelque chose⁵⁹ », et le quelque chose en question, essentiel à tout vouloir, est « la puissance⁶⁰ ». La volonté de puissance cherche ainsi naturellement à « étendre constamment son domaine de puissance⁶¹ », expansion qui « s'accomplit par des processus de conquête⁶² ». Ce n'est pas à dire que la volonté de puissance est une volonté de domination d'autrui : la puissance dont le domaine cherche à s'étendre ainsi est plus proche de la liberté que du pouvoir sur autrui, de sorte que c'est la liberté d'agir dans le sens de ses pulsions qui est conquise.

⁵⁹ Wolfgang Müller-Lauter, « La pensée nietzschéenne de la volonté de puissance », dans *Nietzsche : Physiologie de la Volonté de Puissance*, textes réunis par Patrick Wotling, Paris, Éditions Allia, 1998, p. 31.

⁶⁰ *Ibid.*

⁶¹ *Ibid.*

⁶² *Ibid.*

Si la volonté de puissance n'est pas nécessairement une forme de domination, il ne faudrait cependant pas en déduire pour autant qu'elle n'y prend pas part. Étant la force qui alimente les pulsions et les instincts, il arrive invariablement que la volonté de puissance d'un être se trouve confrontée à celle d'un autre : la liberté de l'un ne s'arrête alors pas où commence celle de l'autre. Quand deux vouloirs-de puissance se rencontrent, ils s'affrontent invariablement. Il faut en effet garder à l'esprit que, se trouvant dans toute forme de vie, la volonté de puissance est à la fois une et multiple. La confrontation de plusieurs volontés provoque des frictions, le moyen d'interaction de multiples forces, leur « mode relationnel[,] [étant] la lutte⁶³ ». La résultante de cette lutte forme un tout, chaque volonté ayant influencé l'autre dans leur conflit. On peut imaginer cette confrontation comme la somme de vecteurs mathématiques : un vecteur n'est jamais que la somme de plusieurs autres, et de même, pour la volonté de puissance, « [l']unité ne représente jamais qu'une organisation promue par la domination temporaire de vouloirs-de-puissance dominants⁶⁴ ». Le vainqueur de la lutte, bien que sa volonté ait été influencée par celles auxquelles il a été confronté, peut ainsi mettre à profit ces volontés en les adjoignant à la sienne, chaque volonté de puissance étant en réalité « un jeu d'oppositions et d'alliances entre de nombreuses [autres]⁶⁵ ». C'est ainsi que le processus de volonté de puissance, loin de consister à écraser ses opposants, consiste plutôt à « exploiter [leur] puissance à son propre profit⁶⁶ » :

⁶³ *Ibid.*, p. 47.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 48.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 65.

⁶⁶ Patrick Wotling, « Volonté de puissance », dans Dorian Astor (dir.), *Dictionnaire Nietzsche, op. cit.*, p. 939.

L'appropriation et l'incorporation constituent avant tout un vouloir surmonter, former, qui transforme et adapte, jusqu'à ce qu'enfin le surmonté soit totalement passé dans la puissance de l'agresseur et ait augmenté celui-ci⁶⁷.

Notamment chez le Surhomme, incarnation de la volonté de puissance, cela implique que sa puissance augmente en se confrontant à celle d'adversaires redoutables, qui s'ajoute ainsi à la sienne. Cela évoque un processus d'apprentissage, où le Surhomme sort grandi de chaque affrontement, ayant gagné quelque chose par sa victoire. En d'autres termes, chaque conquête le pousse à se dépasser, à devenir une plus grande, une plus puissante et, par conséquent, une plus libre version de lui-même.

Par ce dépassement de soi et des résistances qui se dressent devant lui, le Surhomme, ou tout être impliqué dans ce processus, accomplit ce que Nietzsche qualifie de « travail d'interprétation⁶⁸ ». Cela consiste à « imposer à la réalité, ou à une partie de la réalité, une forme nouvelle, un réarrangement⁶⁹ », c'est-à-dire que le vainqueur de la confrontation parvient à altérer la situation, son vouloir-de-puissance devenant dominant, et fait ainsi pencher la balance des événements en sa faveur. Parvenir ainsi à imposer, par sa puissance, son interprétation de la situation comme réalité, lui fait prendre conscience de cette puissance, le motivant et augmentant d'autant plus son sentiment de liberté, et par là même sa volonté.

⁶⁷ *Ibid.*, citant Nietzsche, Fragment Posthume 9, [151], automne 1887.

⁶⁸ *Ibid.*

⁶⁹ *Ibid.*

La volonté de puissance est donc une force assimilable à une énergie vitale qui anime tous les êtres vivants, se manifestant à travers les pulsions et les instincts et s'apparentant à un instinct de liberté. Puisque cette puissance est davantage orientée vers la recherche de la liberté, il arrive forcément que les instincts individuels de deux ou plusieurs êtres entrent en conflit. Quand cela se produit, le vainqueur est celui qui parvient à imposer son interprétation de la situation à la réalité, ce qui augmente sa puissance non seulement de celle de son adversaire défait, qui se joint à la sienne, mais également en raison de la motivation qu'il puise d'avoir su transformer la réalité et la rendre conforme à sa propre perception. Cette augmentation de son sentiment de puissance est ce qui permet à l'être de se dépasser, et c'est donc par l'entremise de cette force et en surmontant des difficultés que l'homme peut se rapprocher du Surhomme.

1.3 Le surhomme populaire

Maintenant que nous avons cerné les principaux traits du surhomme, nous nous intéresserons à la façon dont il s'incarne dans le roman populaire du XIX^e siècle français, plus particulièrement au cours de la période romantique. Comme nous l'avons déjà souligné, le surhomme se présente en littérature comme un héros d'un genre nouveau, qui ne ressemble en rien au héros antique, fort de ses prouesses guerrières. L'idéologie individualiste qui se développe contemporanément à ce changement y occupe un rôle certain, et cela se manifeste dans la structure narrative adoptée par le dépassement de soi qui s'impose au héros pour en faire un surhomme. Car, contrairement au héros antique, le héros populaire de la période romantique ne naît pas tout formé : il *devient* surhomme, forgé par les épreuves qu'il a remportées.

1.3.1 L'éducation du héros dumasien

Comme nous l'avons mentionné auparavant, Vittorio Frigerio, dans son ouvrage *Les fils de Monte-Cristo*, apporte une interprétation du héros dumasien basée sur les travaux de Stirner. Frigerio souligne, avec le comte de Monte-Cristo pour principal modèle, les principales caractéristiques du héros dumasien. Pour Frigerio, ce héros se construit au fil de l'intrigue, et il est très rare qu'il « émerg[e], comple[t] et inchangeabl[e] du néant, te[l] que les héros byroniens, dont le passé et les motivations restent à jamais inconnus⁷⁰ ». Frigerio compare le roman dumasien à un *Buildungsromane*, roman de la progression où le récit est centré sur la croissance du protagoniste qui, à travers la résolution des péripéties, acquiert de l'expérience. Il cite tout de même l'exemple de Joseph Balsamo, qui ne semble pas soumis à cet apprentissage. Il en va de même, par nature, des personnages historiques introduits par Dumas dans son œuvre, lesquels se trouvent déjà entourés de leur propre légende et dont le développement peut être relégué au second plan, s'il n'est pas ignoré.

Frigerio résume assez bien, dans son propos liminaire, ce parcours comportant, selon lui, une forte symbolique initiatique et présente ainsi le surhomme populaire : « Un personnage de roman, ignorant mais volontaire, trouvant dans son malheur la force de se dépasser et de soumettre d'un geste méprisant tous les obstacles, reconquiert sa liberté⁷¹ ». Notons au passage que malgré sa méfiance à l'égard de Nietzsche, le dépassement demeure, même chez Frigerio, une étape importante, peut-être la plus importante, dans la construction du surhomme littéraire. Mais reprenons ces éléments dans l'ordre. Frigerio

⁷⁰ Vittorio Frigerio, *Les fils de Monte-Cristo : idéologie du héros de roman populaire*, op. cit., p. 37.

⁷¹ *Ibid.*, p. 14.

rapproche l'éducation du surhomme de l'éducation stirnérienne, telle que la présente Stirner dans un article précédant *L'Unique et sa propriété*⁷² :

L'éducation stirnérienne procède d'une démarche fondamentalement contraire à l'éducation ordinaire, en soulignant la prépondérance de l'élève sur les connaissances qu'il acquiert. Pour que l'éducation soit véritablement utile à l'individu, il faut que celui-ci soit prêt à la recevoir, c'est-à-dire qu'il ne s'assimile pas simplement des notions brutes (séries de dates, séries d'événements) en restant incapable d'élucider leurs rapports, mais qu'il comprenne l'esprit derrière elles et qu'ensuite, opérant une deuxième transition, il se découvre lui-même derrière les idées, comme leur propriétaire. Stirner assimile ces trois stades à celui de l'enfance (dominée par le réalisme), de la jeunesse (sous le signe de l'idéalisme), et de la maturité (ou de l'égoïsme). Ces trois stades sont ceux par lesquels passe Edmond Dantès lors de son emprisonnement⁷³.

Pour accéder au statut de surhomme, il faudra donc au personnage « ignorant » être prêt, ouvert au processus d'éducation, en un mot, être « volontaire ». Le développement qui le conduit à cette ouverture est le premier stade de l'éducation stirnérienne, celui de l'enfance.

Ce stade est caractérisé par une certaine forme de naïveté, nous dit Stirner. Dans le cas du comte de Monte-Cristo, il « se prolonge pendant toutes les dix premières années de sa réclusion⁷⁴ », alors qu'il est enfermé dans les prisons du Château d'If. À ce stade, le héros ne considère pas ses adversaires comme des individus à part entière, avec leurs propres intérêts et leur situation particulière. Il leur prête en effet les mêmes contraintes

⁷² Dans « Le faux principe de notre éducation », un article publié en 1842, Stirner introduit en effet une méthodologie éducationnelle divergeant de celle de son époque. Frigerio présente cette méthodologie dans ses grandes lignes dans la citation suivante, l'introduisant comme les étapes de la progression du héros dumasien dans son parcours vers l'Unicité.

⁷³ Vittorio Frigerio, *Les fils de Monte-Cristo : idéologie du héros de roman populaire*, op. cit., p. 38.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 39.

« qui réduisent et déterminent son propre champ d'action⁷⁵ ». Obéissant et fidèle aux valeurs qui lui ont été imposées, sans même se questionner sur leur bien-fondé, il ne peut appréhender que l'on puisse agir dans son propre intérêt, par pur égoïsme, sans se soucier par ailleurs des moyens employés. Dans *Le comte de Monte-Cristo*, Dantès accepte les mensonges de ses adversaires sans sourciller, ne voyant chez eux aucun motif de le tromper, la tromperie lui apparaissant par ailleurs comme immorale. Dantès prête à ses rivaux le même honneur vide dont il se prévaut, et cela l'empêche de comprendre le complot qui s'est fomenté contre lui. Il lui faudra dix ans de désespoir pour épuiser toutes les excuses que la morale lui fournit pour expliquer sa situation, et sa rencontre avec l'abbé Faria pour entreprendre son éducation. C'est par le malheur et l'expérience du profond égoïsme d'autrui que le héros commence son parcours vers l'Unicité.

C'est alors que débute le deuxième stade, celui de la jeunesse. La première réaction à l'effondrement de ses valeurs auquel assiste alors l'aspirant Unique est l'indignation. S'il accepte désormais que les principes qui l'ont dirigé jusqu'à présent ne sont propres qu'à lui-même, il les considère toujours comme valables, en d'autres termes, il les idéalise. Pour progresser, il lui faudra s'affranchir de ces principes et des autorités factices dont elles relèvent, puisque « Dieu et la société ne pouvant manifester leur force, il s'ensuit qu'ils n'en ont pas⁷⁶ ». Il doit abandonner tout respect pour ces entités, le respect étant une forme d'asservissement pour Stirner. Se découvrant alors comme individu, comme esprit, il fait face à sa propre ignorance, puis, une fois instruit, à sa propre impuissance, car « le

⁷⁵ *Ibid.*

⁷⁶ *Ibid.*, p. 43.

Savoir ne permet [...] d'atteindre qu'à un degré de liberté [...] tout relatif⁷⁷ », il n'offre pas le pouvoir, mais plutôt une consolation. Pour passer au stade suivant, celui de la maturité, le héros devra se départir de sa vision sacrée de l'idée, pour en faire ni plus ni moins que sa propriété, son bien à utiliser comme il l'entend.

Une fois cela fait, l'Unique mature cultive son égoïsme. Conscient qu'il est un être à part, hors de l'humanité, Unique, il lui reste à passer l'épreuve qui lui a imposé ce changement idéologique. Pour ce faire, il doit s'arroger la propriété de toute chose, se hisser au-dessus de toute morale pour se substituer aux autorités supérieures qu'il a reniées. Il institue sa personne comme ultime figure d'autorité et devient le seul à distribuer sa version de la justice. Une fois cette épreuve dépassée, tout obstacle se dressant sur son chemin peut être surmonté d'une façon similaire. L'expérience renforce de plus en plus son sentiment de puissance, le laissant effectivement libre et sans contrainte.

Frigerio observe ainsi trois stades de développement chez le héros dumasien, qui se construit en réaction à une épreuve en apparence impossible à franchir, ce qui l'amène d'abord à remettre en question la légitimité de son système de valeurs. Il doit ensuite s'approprier la connaissance et désacraliser le concept d'idées, s'affranchissant de l'autorité des entités supérieures, comme Dieu ou la société. Il réalise en effet que la soumission à ces entités ne lui permet pas d'arriver à ses fins. Il lui faut, au contraire, se

⁷⁷ *Ibid.*, p. 45.

les appropriier, reprendre le pouvoir qu'il leur prêtait à son propre compte, car il ne peut compter que sur lui-même pour atteindre ses objectifs.

1.3.2 Le surhomme dans le roman populaire

Pour Umberto Eco, le surhomme issu de la littérature populaire est un héros charismatique, « aux qualités exceptionnelles qui dévoile les injustices du monde et tente de les réparer par des actes de justice privée⁷⁸ ». Tout en lui inspire l'admiration du lecteur, qui s'y identifie et peut l'utiliser comme exutoire de ses propres frustrations. Ainsi, d'une certaine façon, le surhomme « est le ressort nécessaire au bon fonctionnement du mécanisme de la consolation⁷⁹ », qui caractérise le roman populaire. Eco distingue cependant Alexandre Dumas de la masse des auteurs de ce genre :

[À] la différence de Sue ou des autres artisans qui se sont essayés à ce lieu classique du roman populaire, Dumas tente d'esquisser une psychologie du surhomme, à la fois décousue et haletante, nous le montrant partagé entre le vertige de l'omnipotence (grâce à l'argent et au savoir) et la terreur de son rôle privilégié, en un mot, tourmenté par le doute et rasséréiné par la conscience que sa toute-puissance naît de la souffrance⁸⁰.

Ce qui est ici mis en relief, c'est non seulement la toute-puissance du surhomme, mais également sa lutte pour conserver la maîtrise de soi afin de ne pas se laisser submerger par la terreur et le doute. La maîtrise de soi, comme Nietzsche le souligne, est essentielle, surtout quand l'homme revient à l'écoute de ses instincts.

⁷⁸ Umberto Eco, *De Superman au surhomme*, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Biblio Essais », 2016, p. 104.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 57.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 82.

La maîtrise de soi est ainsi le dernier obstacle véritable du surhomme. Quand tous les autres obstacles sont, pour paraphraser Frigerio, soumis d'un geste de la main, savoir tracer la limite où l'assouvissement d'une pulsion devient néfaste pour soi et s'y tenir devient l'une des rares vraies difficultés auxquelles le surhomme peut être confronté. Finalement, son dernier adversaire, une fois qu'il s'est approprié toute chose et a fait siens tous les moyens pour obtenir sa liberté, n'est autre que lui-même.

De toutes les caractéristiques que nous avons abordées au sujet du surhomme, au cours de ce chapitre, nous en retiendrons un certain nombre qui nous semblent importantes pour circonscrire le surhomme dumasien. D'abord, le surhomme se construit. Le personnage n'est donc pas une donnée première qui demeure intacte tout au long du roman. Il progresse, il évolue, de manière à toujours asseoir davantage son pouvoir. Il lui faut pour cela se dépasser en tant qu'individu. Ce dépassement est un apprentissage qui ne s'accomplit que placé face à un obstacle en apparence insurmontable, lequel fait réaliser au personnage que les principes selon lesquels il a vécu jusqu'ici sont en fait une prison, dont les barreaux sont la soumission dont il fait montre envers les autorités auxquelles il sacrifie son pouvoir, telles que l'État, la justice, ou Dieu.

Pour surmonter cet obstacle, qui prend le plus souvent la forme d'une épreuve ou d'une confrontation, il lui faut reprendre les pouvoirs qu'il a cédés jusqu'à présent et les recentrer sur sa propre personne, reconquérant ainsi sa liberté. Son égoïsme doit surgir, et la nécessité d'assouvir ses pulsions et de suivre ses instincts doit lui apparaître. Ce faisant, il s'ouvre à sa volonté de puissance, qui lui permettra de triompher de l'obstacle en s'arrogeant le droit de procéder par tous les moyens nécessaires à cet assouvissement,

pour autant qu'il lui profite. Toute chose devient sa propriété. En d'autres termes, tout devient un outil pour parvenir à ses fins, y compris son esprit, outil de prédilection d'où découlent des stratégies telles que le mensonge, la fourberie et la machination qui seront, pour lui, des armes de choix. Car si le surhomme s'avère souvent un homme d'action, c'est toujours un homme de décision. De nouveaux obstacles, de nouvelles volontés de puissance opposées à la sienne, se dresseront inmanquablement sur sa route ; mais fort de son expérience passée, il pourra en triompher et sortir grandi de chaque victoire par l'expérience qu'il en tire, sa volonté de puissance allant ainsi croissant.

L'emportant épreuve après épreuve, le surhomme modifie de cette façon le monde qui l'entoure petit à petit, afin qu'il se conforme à son interprétation de la réalité. C'est ainsi qu'il parvient à ses fins, que ce soit d'améliorer la société ou d'en tirer profit. Ce faisant, il suit ses instincts, principalement son instinct de liberté. Mais l'instinct humain, déformé par des siècles de refoulement, n'est pas toujours fiable. Il devra donc mettre à profit sa raison, un outil d'importance au même titre que l'esprit, pour déterminer à quel point la poursuite d'un instinct est profitable et pour ne pas franchir la limite par-delà laquelle elle devient néfaste. Il doit finalement apprendre à se maîtriser lui-même, non pour le bénéfice d'autrui, mais pour le sien.

En regard de ce qui vient d'être mis en relief, il apparaît que le surhomme se définit en grande partie à travers ses interactions avec autrui. Il se construit au fil de ses confrontations avec différents adversaires. C'est pourquoi nous analyserons le personnage du cardinal de Richelieu dans *Le sphinx rouge* en suivant sa progression au fil de ses affrontements avec ses rivaux, de son point de départ, peu après le siège de la Rochelle,

et à travers tout le récit, en évaluant l'augmentation de sa volonté de puissance qui devrait se manifester. Pour ce faire, nous nous pencherons d'abord, dans le chapitre qui suit, sur les ressources dont disposent à la fois Richelieu et ses principaux opposants.

CHAPITRE II

LA PROPRIÉTÉ DE RICHELIEU ET L'ALLIANCE DES REINES

Maintenant que nous avons circonscrit les principales caractéristiques du surhomme, nous allons tenter de voir si le personnage du cardinal de Richelieu correspond à ces caractéristiques. Il importe pour ce faire d'analyser le cardinal dans les différences qu'il affiche entre le début et la fin des événements du *Sphinx rouge*⁸¹, mais aussi d'étudier les circonstances menant à ces changements en nous attardant notamment sur l'opposition que Richelieu rencontre au cours de l'intrigue. C'est pourquoi nous consacrerons ce chapitre à l'analyse des ressources à la disposition de Richelieu et à celles de ses principaux opposants, qui constituent ce que nous appellerons l'alliance des reines. Ces ressources sont constituées à la fois de leurs agents, de leurs moyens financiers et des alliés qu'ils peuvent solliciter⁸². Nous nous concentrerons sur l'état de la propriété de Richelieu et de l'alliance avant qu'ils ne s'affrontent, c'est-à-dire telle qu'il est défini lors

⁸¹ Nous tiendrons également compte dans une moindre mesure de sa transfictionnalité à travers l'œuvre de Dumas. L'essentiel de notre analyse portera néanmoins sur *Le sphinx rouge*.

⁸² Nous adopterons à partir d'ici le sens stirnérien du terme propriété pour représenter l'ensemble des moyens humains, financiers et matériels à la disposition d'un personnage. Voir Chapitre I, p. 15.

de la situation initiale du roman. Cela nous permettra non seulement de recenser les ressources dont dispose chacun des deux camps, mais aussi de mettre en lumière la façon dont elles sont gérées et fructifient au cours du récit.

Nous commencerons par nous intéresser à la construction du personnage du cardinal de Richelieu dans le but de mieux comprendre l'équilibre fragile du pouvoir réparti entre les forces en place, tout en nous concentrant sur l'étude de la position privilégiée, et pourtant précaire, qu'il occupe. Nous nous interrogerons ensuite sur le rapport au sacré qu'entretient Richelieu, afin d'évaluer ce qui le sépare de l'Unicité telle que décrite par Stirner, avant de nous pencher sur sa gestion de sa propriété et la façon dont il peut s'améliorer et ainsi sortir grandi de sa confrontation avec ses opposants. Car si *Le sphinx rouge* n'est pas un roman d'apprentissage, il demeure que le surhomme, nous l'avons mentionné, est inséparable d'une certaine forme de croissance. Il faudra donc voir si le cardinal partage ce trait avec le surhomme.

Nous établirons ensuite la position des reines et de leurs alliés, en nous basant sur les ressources dont ils disposent et leur façon de les administrer. Nous nous intéresserons principalement à ce que chacun des principaux membres de l'alliance, à savoir la reine-mère Marie de Médicis, la reine régnante Anne d'Autriche, ainsi que Monsieur le duc Gaston d'Orléans, apporte aux autres, à leurs interactions en tant qu'alliés⁸³ et à la divergence de leurs ambitions respectives. Car ces grands personnages se liguent non pas

⁸³ Nous entendons « alliés » ici au sens stirnérien du terme, c'est-à-dire comme êtres joignant leurs forces temporairement pour surmonter un obstacle, ne profitant des ressources des uns et des autres que pour autant que cela leur bénéficie, et où chaque service prêté appelle un service rendu.

pour atteindre un objectif commun, mais pour abattre un obstacle commun à l'atteinte de leurs objectifs individuels : cet obstacle, c'est le cardinal de Richelieu, dont le génie et l'influence grandissante au sein du Conseil royal, voire même dans le royaume de France, gênent leurs ambitions.

2.1 Richelieu après Larochelle

Le cardinal de Richelieu est un personnage souvent représenté dans les œuvres françaises du XIX^e siècle, mais rarement de la même manière que dans l'œuvre de Dumas. Au regard de la plupart des auteurs du XIX^e siècle, Richelieu représente l'oppression du peuple et l'incarnation de tout ce qui rend la monarchie insoutenable, effet inévitable de la Révolution et du changement d'idéologie qu'elle a entraîné⁸⁴. Chez Dumas pourtant, il apparaît davantage comme l'un « des plus illustres génies que la France ait produits⁸⁵ », un être énigmatique qui dirige le pays d'une main de fer depuis les portes closes de son bureau. Ferme dans sa conviction, Richelieu a un but : celui de faire de la France la première puissance européenne. Pour atteindre cet objectif, il a développé un sens de la probité facilitant la formation d'alliances politiques et économiques, si bien que sa parole donnée est respectée, à moins qu'un tel serment ne menace directement ses projets pour la grandeur de la France. Et même en ce cas, il trouve généralement moyen de respecter sa parole d'une manière différente, inattendue, peut-être moins satisfaisante pour la partie concernée, mais qui ne nuit ni à la France, ni à sa réputation.

⁸⁴ Laurent Avezou, « Le rouge et le noir. Richelieu personnage littéraire », *Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France*, 2002, p. 55.

⁸⁵ Alexandre Dumas, *Les trois mousquetaires* suivi de *Vingt ans après*, Paris, Gallimard, coll. « Les Pléiades », 2011, p. 43. Extrait tiré des *Trois mousquetaires*.

Richelieu est ainsi une créature de l'ombre, c'est-à-dire qu'il est peu porté à faire des apparitions publiques et à intervenir sur le terrain, agissant davantage dans les coulisses. Il scelle des alliances, achète l'appui de partisans à l'aide de promesses alléchantes, sa réputation de toujours tenir parole ajoutant du poids à ses offres. Ce faisant, il gouverne la France depuis son bureau. Par conséquent, comme c'est le cas dans plusieurs œuvres françaises où il apparaît, « plus le Cardinal est redouté, plus il se fait attendre⁸⁶ ». Il ourdit ses plans et dirige en général ses projets en retrait, laissant à son immense réseau d'informateurs le soin de le représenter dans la société, en plus de lui rapporter les nouvelles de la vie parisienne et française. Pour qu'il intervienne en personne, il faut qu'on lui force la main : « ce sont ses adversaires ou ses victimes qui amènent Richelieu sur le devant de la scène⁸⁷ ». Et encore, puisqu'il dispose d'agents efficaces, seule une menace considérable, nécessitant pour la contrer toute l'autorité et le génie dont Richelieu est capable, peut le décider à agir personnellement.

Le réseau du cardinal s'étend sur toute la France, et sa présence oppressante se fait sentir avant même les événements du *Sphinx rouge*. Dès *Les trois mousquetaires*, il apparaît évident que les hommes politiques contemporains du cardinal se savent observés en tout temps et sont parfaitement conscients que la moindre de leurs paroles sera rapportée au ministre du roi. La paranoïa de Monsieur de Tréville quand il reçoit d'Artagnan pour la première fois témoigne de cette omniprésence qui découle de la puissance de Richelieu :

⁸⁶ Laurent Avezou, « Le rouge et le noir. Richelieu personnage littéraire », *op. cit.*, p. 66.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 63.

Tout à coup Tréville s'arrêta, frappé d'un soupçon subit. Cette grande haine [...] ne cachait-elle pas quelque perfidie ? Ce jeune homme n'était-il pas envoyé par Son Éminence ? Ne venait-il pas pour lui tendre quelque piège ? Ce prétendu d'Artagnan n'était-il pas un émissaire du cardinal qu'on cherchait à introduire dans sa maison, et qu'on avait placé près de lui pour le perdre plus tard, comme cela s'était mille fois pratiqué ?⁸⁸

On peut ainsi constater à quel point le réseau d'informateurs, on pourrait même dire d'espions, du cardinal est étendu. Chaque nouveau venu est soupçonné d'être un agent de Richelieu, tenu d'observer et de lui rapporter les faits et gestes de tout un chacun dans l'environnement qui lui a été désigné, et prêt au besoin à agir dans le sens des intérêts de son maître véritable au détriment de ceux de son maître factice. Le sentiment général est « [qu']il est partout et nulle part, comme Dieu, ou le diable⁸⁹ », qu'il est impossible d'échapper à son regard et qu'il finit toujours par tout savoir ou tout deviner. Le fil des pensées de Tréville montre également le talent de Richelieu pour la machination. La suite du récit des *Trois mousquetaires* le confirme : s'il est tenu en échec par les mousquetaires et d'Artagnan, le cardinal de Richelieu n'en demeure pas moins une ombre qui plane sur l'intégralité du récit, une force oppressante qui couvre la France de ses agents, formant un réseau d'yeux et d'oreilles omniprésent qui ne peut être contrecarré que par la valeur des mousquetaires, soutenus par les courtisanes de la reine, telles que Mme de Chevreuse. Richelieu lui-même reconnaît d'ailleurs leur valeur en leur offrant une promotion à la toute fin du roman, dans l'espoir de se les attacher.

⁸⁸ Alexandre Dumas, *Les trois mousquetaires* suivi de *Vingt ans après*, *op. cit.*, p. 43

⁸⁹ Laurent Avezou, « Le rouge et le noir. Richelieu personnage littéraire », *op. cit.*, p. 66.

C'est là qu'en est le personnage du cardinal de Richelieu lorsque débute *Le sphinx rouge*. Le récit s'ouvre avec le retour du cardinal du siège de La Rochelle, qui marquait la fin des *Trois mousquetaires*. Les rumeurs entourant ce retour nous en apprennent long sur l'influence que Richelieu exerce par sa seule présence :

Mais, vous le savez, dans tous les métiers il y a des hauts et des bas; et le retour de Son Éminence le cardinal-duc va nécessairement, pendant quelques semaines, faire mettre les épées au clou. Je dis quelques semaines, car le bruit court qu'il ne fait que toucher barre à Paris, et qu'il va repartir avec le roi pour porter la guerre de l'autre côté des monts. S'il en est ainsi, ce sera comme au temps du siège de La Rochelle : au diable les édits !⁹⁰

Cet extrait d'une discussion entre Étienne Latil et son aubergiste montre non seulement la puissance politique du cardinal, mais encore ses limites ; Richelieu présent, perché dans son bureau et le regard rivé sur Paris, sa parole a force de loi, mais il suffit qu'il détourne le regard ou s'éloigne un instant pour que ses édits s'effritent, notamment, pour le cas présent, les édits qu'il a promulgués à l'encontre des duels. C'est donc que la puissance de Richelieu, si redoutable soit-elle, reste fragile. Il faudra au cardinal apprendre à repérer les faiblesses de sa position et à les surmonter au cours du récit afin de triompher de l'alliance des reines. Il devra ainsi « s'élever à la hauteur de son adversaire et opposer aux forces de la société des forces au moins égales⁹¹ », que ce soit en faisant siennes certaines méthodes de ses opposants ou en améliorant ses propres méthodes afin qu'elles soient à la hauteur de l'obstacle auquel il se trouve confronté. Il pourrait notamment laisser tomber

⁹⁰ Alexandre Dumas, *Le sphinx rouge*, Paris, Le Cherche Midi, 2018, p. 28. Les références à cette œuvre seront désormais indiquées par le sigle SR, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

⁹¹ Vittorio Frigerio, *Les fils de Monte-Cristo : idéologie du héros de roman populaire*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 2002, p. 250.

certaines principes moraux qui lui ont nui jusque-là dans l'atteinte de ses objectifs, par exemple sa loyauté envers la couronne et son respect de la royauté.

2.1.1 Le rapport au sacré de Richelieu

Pour mieux comprendre les faiblesses qui subsistent dans la position de Richelieu au début du *Sphinx rouge*, revenons au personnage d'Étienne Latil que nous venons de mentionner. Issu de la petite noblesse, il gagne sa vie à provoquer illégalement en duel des membres de la noblesse au nom d'autres nobles, en autant que la cible « n[e] [soit] ni le roi ni le cardinal » (SR, p. 37), plaçant ainsi les deux hommes sur un pied d'égalité. C'est la crainte qui motive l'une de ces exceptions, la puissance de Richelieu, entouré de gardes et d'amis de grand talent, convainquant Latil de l'impossibilité de la tâche, mais c'est le respect envers la couronne qui motive l'autre. Latil, nous l'apprenons lors de sa confession à Richelieu, était présent lors de la mort du roi Henri IV et éprouve depuis un profond respect envers ses descendants, d'où il découle qu'il prête à la royauté un caractère sacré qui la rend intouchable. Quand le marquis de Pisany demande à Latil de tuer en duel le comte de Moret, fils illégitime reconnu d'Henri IV, sa réaction est non seulement de refuser, mais encore de dégainer son épée et de tenter d'assassiner son employeur pour s'assurer que celui-ci ne puisse engager un autre tueur à gages moins scrupuleux. Cet acte, que l'on peut qualifier de dévot, lui coûtera d'ailleurs pratiquement la vie, ce qui renforce le caractère sacré, pour lui, de la royauté qu'il s'est juré de défendre : il est en effet prêt à donner sa vie pour elle.

C'est là ce que se trouve la faiblesse de Richelieu au début du *Sphinx rouge*. Au sein d'une monarchie absolue, il peut être riche et posséder autant d'amis et d'alliés qu'il

le souhaite, son pouvoir demeure illégitime. Seule la couronne, symbole sacré du pouvoir et de la supériorité⁹², engendre un règne véritablement légitime, aussi faible que soit le roi qui la porte. Car Louis XIII est présenté, tant dans la trilogie des Mousquetaires que dans *Le sphinx rouge*, comme un « roi mal venu, faible, impuissant » (SR, p. 118), incapable de gouverner par lui-même. Il n'en demeure pas moins qu'il est le porteur de la couronne, et qu'au regard d'une société pour laquelle cette couronne est sacrée, le pouvoir de Richelieu est, au mieux, dépendant du bon vouloir du roi. C'est ce à quoi Louis XIII fait référence quand il rétorque aux reines, lorsqu'elles lui demandent d'envoyer Richelieu seul au front avec les armées françaises :

Oui, n'est-ce pas, pour que l'insubordination se mette dans les autres chefs ! Pour que vos Guise, vos Bassompierre, vos Bellegarde refusent d'obéir à un prêtre et compromettent la fortune de la France ! Non, Madame ! Pour qu'on reconnaisse le génie de Monsieur le cardinal, il faut que je le reconnaisse le tout premier. (SR, p. 336)

C'est que le pouvoir, il y est fait allusion à plusieurs reprises dans *Le sphinx rouge*, est scindé ici en deux : le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel. Le premier est celui du roi, symbolisé par la couronne ou encore par le trône : il représente le pouvoir du roi mortel devant répondre à Dieu de ses actes à la fin de sa vie, l'autorité nécessaire pour gouverner le peuple et commander les armées. Le second est celui du prêtre, symbolisé par l'Église ou l'autel. Il s'agit du pouvoir de la religion, issu de la confession et légitimé par l'objectif du salut des âmes des fidèles. Richelieu, en tant que cardinal, est un prince de l'Église. Il détient donc une forte emprise sur le pouvoir spirituel en France, qui vient s'ajouter à son réseau d'informateurs : cardinal, il peut relever les prêtres du secret de la confession et ne

⁹² Jean Chevalier et Alain Gheerbrant, « Couronne », *Dictionnaire des symboles*, Paris, Robert Lafond/Jupiter, coll. « Bouquins », 2012, p. 349.

se gêne pas pour le faire, ce qui témoigne du peu d'importance qu'il accorde au caractère sacré de cette pratique.

Mais auprès de la noblesse et de la cour, qui ne relèvent pas du pouvoir spirituel, son autorité n'est reconnue que s'il obtient le soutien du roi. Pour officialiser ses décisions, et pour exécuter ses projets pour l'avenir de la France, il lui faut donc l'aval du roi, de sorte qu'il n'a jamais, sauf pour les questions directement liées à la gestion de l'Église, le dernier mot : d'un geste, pour quelque motif que ce soit, le roi peut renverser ce que le cardinal tente de construire. La recherche de l'approbation royale devient donc un combat de tous les instants pour Richelieu.

Cette recherche coûte énormément d'efforts et de ressources au cardinal, ressources qui pourraient être employées de manière plus efficace. Il apparaît donc qu'afin de donner à la France la grandeur dont il rêve pour elle, il lui faut s'assurer d'un pouvoir durable sur le royaume. Mais là où il aurait les moyens de s'emparer de ce pouvoir, il se contente d'espérer qu'on le lui offre :

Et alors, alors le Pape ne pourra pas refuser de me faire légat, légat *al latere*, légat à vie, et je tiendrai à la fois dans ma main le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel, car, je l'espère, le roi est bien à moi maintenant et, à moins qu'il ne se rencontre sur ma route ce fétu de paille invisible, ce grain de sable inaperçu qui font chavirer les plus grands projets, je suis maître de la France et de l'Italie. (SR, p. 341)

On peut constater plusieurs problèmes dans le raisonnement de Richelieu. Premièrement, le pouvoir auquel il prétend dépend de l'approbation du Pape, qu'il doit donc chercher tout comme celle du roi, de sorte que sa situation s'en trouve inchangée. Deuxièmement,

en évoquant la possibilité d'un échec, il admet que le hasard est une variable dans ses plans : plutôt que de tenter de prévoir et de pallier de manière préemptive les scénarios qu'il aurait envisagés, il se laisse emporter par les événements, admettant même la possibilité d'un échec. À son retour de La Rochelle, il est donc prisonnier des conventions sociales de son époque et porte un certain respect aux institutions et au caractère sacré de la couronne, ce qui l'entrave dans son projet. Il sait « à quel cheveu, à quel souffle [tiennent] non seulement sa puissance, mais sa vie » (SR, p. 118), et ce cheveu, ce souffle appartiennent à Louis XIII. Le problème, ce n'est pas tant que la société considère que Louis XIII détient le pouvoir décisionnel : c'est que Richelieu lui-même, en son for intérieur, y croit. Fort de cette certitude il se refuse à prendre les moyens nécessaires à l'atteinte de son idéal d'une France dominante au sein de l'Europe.

Ce n'est pourtant pas que Richelieu soit un être profondément moral. Son manque de foi en Dieu, malgré son état d'ecclésiastique, pire, en tant que prince de l'Église, est maintes fois souligné, y compris par son propre confesseur : « Dieu est partout, dit l'aumônier. Mais vous, Monseigneur, vous ne croyez pas en Dieu ! » (SR, p. 255) Ajoutons à cela le peu de cas qu'il fait des secrets de l'Église et de la confession, dont le caractère sacré laisse Richelieu indifférent, puisqu'il les brise régulièrement pour son intérêt et celui de la France. Il apparaît que l'Église, et à travers elle la Providence, n'a pas l'importance que l'on s'attendrait à trouver chez un homme de son état, et ce, même s'il invoque la Providence assez fréquemment, du moins de nom. À l'instar de la conception dumasienne de cette force, pour qui elle « dirige dans les coulisses, [...] fournit les occasions, les opportunités, mais [qui] a besoin pour se manifester des bras et de la volonté

de l'individu⁹³ », il s'agit seulement pour lui d'une manifestation de la coïncidence, du hasard fortuit, ou bien, employé dans son sens commun, d'un terme destiné à effrayer les plus croyants que lui. La coïncidence, au contraire de la volonté divine, est davantage un abandon de la préparation au profit des circonstances, la figure divine étant une entité supérieure exigeant l'obéissance à la doctrine de l'Église et de la Bible. Le cardinal doit cependant préserver les apparences, car l'essentiel de sa puissance lui vient encore du pouvoir spirituel, et donc de son état d'ecclésiastique. Prétendre croire en Dieu lui rapporte davantage de puissance qu'avouer publiquement sa véritable pensée, par conséquent il tâche de maintenir sa réputation d'homme d'Église. Malgré tout, la façon dont il emploie la Providence à son avantage constitue une faiblesse. Richelieu laisse parfois ouvertement le sort de ses projets dépendre de coïncidences. Il abandonne alors le succès de ses entreprises aux caprices de la Providence, comme force dirigeant au hasard tel qu'entendu par Dumas. La correction de cette faiblesse sera peut-être la clé de sa victoire contre l'alliance des reines. En effet, l'ajout des confessions des personnes d'intérêt du pays à son réseau d'information montre que la sacralité de cette cérémonie religieuse ne trouve pas grâce devant les ambitions de Richelieu, qu'il est prêt à prendre les moyens nécessaires pour voir se concrétiser sa vision d'une France rayonnante. S'il a renoncé à sa foi en Dieu au profit de son idéal, il peut encore mettre fin à cette propension à laisser reposer le succès de ses entreprises sur la Providence.

Mais qu'il soit en mesure de faire le nécessaire pour le pouvoir temporel qu'il vise est une tout autre affaire. Richelieu connaît depuis longtemps l'existence d'une lettre

⁹³ Vittorio Frigerio, *Les fils de Monte-Cristo : idéologie du héros de roman populaire*, op. cit., p. 20.

contenant des informations impliquant la reine-mère dans l'assassinat de Henri IV, mais hésite à se lancer à la recherche de cette lettre :

Et quand on pense encore, ajouta-t-il, que je les tiens toutes, la belle-fille et la belle-mère, que je puis, quand je voudrai m'en donner la peine, avoir la preuve de l'adultère de l'une et de la complicité de l'autre dans le meurtre de Henri IV, et que, quand les paroles sont toutes prêtes à jaillir de ma gorge, j'étouffe, je ne parle pas pour ne pas compromettre la gloire de la couronne de France ! (SR, p. 123)

Pour ne pas compromettre la gloire de la couronne, à laquelle il prête un caractère sacré, le cardinal renonce à utiliser les moyens nécessaires pour saisir le pouvoir temporel qu'il convoite. Il diverge de l'Unique ici. Par ce renoncement, il montre en effet qu'il a des principes moraux et qu'il éprouve un respect envers la royauté dont l'Unique se trouve par définition dénué, ce à quoi s'ajoute le dévouement dont il fait preuve envers le royaume de France, son objectif étant de le mener sur le chemin de la grandeur. Ce dévouement n'est pas sans évoquer l'héroïsme « politique » dumasien défini par Stéphane Girardon, selon lequel « le héros renonce à son destin individuel [...] pour se consacrer à une cause désintéressée, le héros trouvant dans son nouveau statut la satisfaction et la gloire de l'accomplissement du devoir⁹⁴ ». En revanche, si Richelieu éprouve encore une certaine révérence envers la couronne, il a toutefois clairement montré que la noblesse, pour sa part, ne l'effraie pas par son caractère sacré, à tel point qu'il est devenu « la terreur de la noblesse française, qui fait tomber les têtes que la royauté n'eût point même essayé de faire plier » (SR, p. 221). Emprisonnements, exils, exécutions, le cardinal n'hésite pas à s'en prendre même aux princes de sang, ce qui lui attire de nombreux ennemis, mais le

⁹⁴ Stéphane Girardon, « Héros et histoire dans les romans d'Alexandre Dumas », *La Revue des lettres modernes*, Paris, coll. « Écritures XIX », n° 3, 2005, p. 72.

renforce dans sa position d'autorité, sa puissance allant croissant dans l'adversité. La seule tête qu'il se refuse à toucher, de quelque façon que ce soit, est celle-là même qui porte la couronne.

Ainsi, au début des événements du *Sphinx rouge*, Richelieu dispose d'une puissance considérable, mais se refuse encore à adopter tous les moyens qui lui assureraient le pouvoir et, par conséquent, lui permettraient de remodeler la France selon son idéal. Puisque le surhomme se construit, il faudra voir si, à travers les luttes du cardinal contre l'alliance des reines, se trouvent des traces de changement dans ses méthodes et s'il accepte d'utiliser tous les outils à sa disposition. Le cardinal en lui sait se détacher de la Providence pour y voir la coïncidence ; le duc en lui sait mépriser la sacralité de la haute noblesse pour imposer sa vision de la France. Il doit maintenant tempérer le respect qu'il éprouve envers la couronne comme symbole sacré du pouvoir pour assurer son emprise sur celle-ci, faute de quoi ses adversaires, moins scrupuleux, le feront avant lui.

2.1.2 Le réseau d'informateurs de Richelieu

La victoire sur l'alliance des reines nécessitera l'utilisation optimale de tous les outils à la disposition du cardinal. Parmi ces outils, le plus puissant est sans doute le réseau d'informateurs qu'il a à sa solde. Créatures attirées par la puissance et le talent de leur maître, les informateurs qui composent ce réseau agissent soit sous couverture, rapportant les informations glanées sur les lieux stratégiques où ils ont été mobilisés, soit en plein jour, jouissant de l'influence du cardinal et lui servant d'ambassadeurs auprès de quiconque souhaiterait lui faire sa cour. Dans *Le sphinx rouge*, plusieurs agents de Richelieu sont présentés, notamment Rossignol, son maître décodeur, qui traduit pour lui

les missives secrètes des reines dans lesquelles elles complotent contre lui, Cavois, son capitaine de la garde, Charpentier, son secrétaire, le père Joseph, son bras droit, doublure de Richelieu et représentant du cardinal auprès du peuple et de l'Église, ainsi que Mme de Combalet, sa nièce, qui lui sert de liaison avec la Cour. On remarque que chacun de ces personnages a sa propre fonction dans le réseau d'espionnage complexe que déploie le cardinal sur la France. Il rassemble autour de lui des gens de tous les horizons, même des joailliers, tel que Lopez, chez qui la reine fait réparer ses parures, et les convainc de travailler pour lui.

Pour ce faire, Richelieu peut compter non seulement sur sa réputation de génie politique, mais encore sur sa prodigalité. L'or est en effet un outil puissant de Richelieu, outil qui se retrouve d'ailleurs parfois entre les mains du surhomme, puisque, comme le rappelle Vittorio Frigerio, « l'or crée le pouvoir, le pouvoir multiplie l'or⁹⁵ ». Cependant, ainsi que le mentionne Stéphane Girardon, « la richesse n'est qu'un attribut possible de l'héroïsme, [...] [s]eule son utilisation est ou non héroïque⁹⁶ », de sorte que la richesse ne fait pas de Richelieu un héros. Aussi faut-il analyser plus en profondeur l'usage qu'il en fait.

Dans cette perspective, prenons l'exemple de d'Artagnan qui, à la fin des *Trois mousquetaires*, reçoit un brevet de lieutenance des mousquetaires, de la main de Richelieu lui-même. Cette reconnaissance, ultime récompense à laquelle d'Artagnan puisse aspirer

⁹⁵ Vittorio Frigerio, *Les fils de Monte-Cristo : idéologie du héros de roman populaire*, op. cit., p. 155.

⁹⁶ Stéphane Girardon, « Héros et histoire dans les romans d'Alexandre Dumas », op. cit., p. 67.

– et dont la réception le fait « tomb[er] aux pieds du cardinal⁹⁷ » –, combinée au fait qu'elle provient du cardinal en personne, témoigne de la grandeur qui est imputée à Richelieu. Reçu au « nombre [des] amis⁹⁸ » du cardinal, d'Artagnan devient dès lors sa propriété, son agent, en attente de rembourser la faveur qu'il doit à Son Éminence. Les amis de Richelieu, nom qu'il donne à ses agents, sont en effet sa propriété et les faveurs qu'il distribue doivent être rendues, faute de quoi elles cessent. C'est donc en grande partie grâce à ses importants moyens financiers que Richelieu s'attache ses agents, en un effet d'attraction qui est renforcé par la réputation de probité du cardinal. C'est en ayant la bourse ouverte et la récompense facile, ainsi qu'en respectant la parole donnée, qu'il achète la loyauté de ses gens.

Richelieu ne se montre d'ailleurs pas prodigue qu'avec ses seuls alliés. S'il n'hésite pas à faire tomber la tête de quiconque s'écarte des règles qu'il a établies, fût-elle de noble famille, le châtement qu'il réserve à ses plus farouches adversaires est bien souvent le don d'une généreuse somme d'argent. La symbolique de ce geste est on ne peut plus claire : il marque ainsi ses adversaires vaincus comme sa propriété, il les achète comme il le ferait de ses agents. Cette marque d'appropriation constitue non seulement une humiliation pour l'adversaire déchu, mais sème encore le doute auprès des autres opposants, qui ne peuvent s'empêcher de se demander s'il ne s'agirait pas d'une véritable récompense, auquel cas ils auraient été trahis, peut-être même vendus. Ce doute crée une distance entre d'éventuels complotistes demeurés dans l'ombre et leur collègue exposé,

⁹⁷ Alexandre Dumas, *Les trois mousquetaires* suivi de *Vingt ans après*, op. cit., p. 697.

⁹⁸ *Ibid.*

empêchant peut-être ce dernier de pouvoir jamais redevenir une menace sérieuse pour le cardinal.

Est-ce là une utilisation héroïque de sa fortune ? C'en est en tout cas une qui rapproche Richelieu de l'atteinte de son objectif d'apporter la grandeur et la gloire à la France, l'adéquation de la société à l'image de ses idéaux étant, comme nous l'avons vu, une motivation importante pour le surhomme selon Eco. Le surhomme étant un sous-genre du héros, une utilisation de la richesse correspondant aux caractéristiques du surhomme semble donc suggérer que ce soit le cas. La fortune du cardinal lui attache en effet ses alliés et défait ses ennemis, renforçant sa puissance et ainsi sa capacité à imposer son interprétation de la réalité, son idéal, à la France, ce qui s'inscrit dans notre définition du surhomme.

Le cardinal de Richelieu étant puissant, entouré d'amis qui le servent loyalement et qui, dans l'espoir d'une récompense, le tiennent informé des détails les plus insignifiants de la vie courante au sein du royaume, il est difficile pour un individu seul de le confronter. Puisqu'il a surmonté le caractère sacré de la haute noblesse et jeté en prison ou même fait décapiter des princes de sang, il faut davantage qu'un titre pour espérer terrasser ce géant dont l'ombre couvre la France entière. Pour y parvenir, une influence politique forte, mais aussi un réseau d'informateurs efficace pouvant sinon rivaliser avec celui de Richelieu, du moins y aspirer, seraient nécessaires. Une emprise solide sur la couronne, le seul obstacle restant à surmonter par le cardinal lui-même, marquerait la victoire de ses opposants, scellant définitivement sa défaite. Mais toutes ces

ressources, nul n'est suffisamment puissant pour les déployer seul ; aussi, la méthode la plus simple pour les rassembler et faire tomber le cardinal-duc sera de former une alliance.

2.2 L'alliance des reines

Comme nous l'avons mentionné précédemment, la coalition que nous appelons l'alliance des reines rassemble les membres les plus éminents du complot qui se prépare contre Richelieu afin de le faire tomber en disgrâce. Pour ce faire, les membres de l'alliance visent à s'emparer de la couronne en ralliant le roi à leur cause, jouant sur les liens familiaux qui les unissent au roi Louis XIII pour y parvenir. Chacun d'entre eux apporte ses ressources et sa cour, en un mot, sa propriété, pour appuyer le complot, et respectivement soutenu par les ambitions étrangères de l'Espagne, de l'Autriche et de la Savoie, travaille à la chute de Richelieu. Il en résulte une représentation très négative des desseins des reines : quoi que l'on puisse penser des motifs ou des méthodes de Richelieu, à tout le moins ses projets ont-ils pour résultat de grandir la France, tandis que les reines travaillent, elles, à son rabaissement au profit du reste de l'Europe. La représentation qu'offre Dumas des membres de cette alliance, en particulier des reines, encore rattachées à leur royaume d'origine, est lourde de sens. C'est en effet une vieille habitude chez Dumas de « représenter les sordides errements de souveraines vénéneuses qui métaphorisent les troubles de l'histoire en révélant leur pouvoir spectaculaire⁹⁹ ». Opposer les reines à Richelieu souligne donc tout ce qu'il y a de positif dans la démarche du cardinal, en offrant en comparaison des siens les motifs encore plus égoïstes que l'on

⁹⁹ Sophie Mentzel, « Le spectacle des reines », dans Sylvain Ledda (dir.), *Dumas*, Paris, Éditions de L'Herne, coll. « Les cahiers de L'Herne », 2020, p. 85.

trouve chez les membres de l'alliance. À la fois « atroce et séduisante¹⁰⁰ », la reine est un personnage central des œuvres romantiques, notamment des œuvres dramatiques. C'est dans ce même théâtre que Dumas puise ses racines en tant qu'écrivain et « plus encore que tout autre dramaturge de son temps, [il] met obsessionnellement en scène les turpitudes [des reines]¹⁰¹ ». Les turpitudes en question prennent la forme, dans *Le sphinx rouge*, des complots visant la chute du cardinal de Richelieu dans lesquels les reines trempent avec leur famille. Les membres de l'alliance ont cependant fort à faire pour y parvenir, puisqu'au début du récit, bien que Louis XIII soit fort jaloux du génie du cardinal, il hait encore davantage les membres de sa famille :

Quant au roi, qui, depuis l'assassinat de Henri IV, hait sa mère, qui, depuis la conspiration de Chalais, se défie de son frère, qui, depuis ses amours avec Buckingham et particulièrement depuis le scandale des jardins d'Amiens, méprise la reine, quant au roi, qui n'aime ni sa femme ni les femmes et qui, n'ayant aucune des vertus d'un Bourbon, n'a qu'à moitié les vices des Valois, il est plus froid et plus défiant que jamais avec toute sa famille. (SR, p. 101)

Tant que Louis XIII soutient Richelieu, l'alliance peut être fonctionnelle, mais ses membres ne sont pas en meilleure position que ce dernier et ne peuvent espérer le faire tomber.

Malgré leurs objectifs concurrents, chacun voulant le pouvoir pour soi et non pour la coalition, les proches du roi forment une alliance au sens stirnérien du terme, mettant temporairement leurs propriétés respectives en commun tant qu'ils en bénéficient mutuellement, mais se tenant prêts à trahir les autres dès qu'ils verront une opportunité de

¹⁰⁰ *Ibid.*

¹⁰¹ *Ibid.*

s'en tirer seuls. Les membres de cette alliance ne s'arrêteront devant rien, envisageant même, pour certains, de participer activement à la mort du roi. Ils ne se laissent distraire de leurs objectifs par aucune forme de morale ou de sacralité; leur alliance est donc bien plus proche de l'Unicité que ne l'est Richelieu. Toutefois, suivant cette perspective, le cardinal est bien plus puissant, sa propriété bien plus vaste.

Divergeant dans leurs objectifs finaux, chacun se voyant seul propriétaire de la couronne, les membres de l'alliance des reines sont rassemblés principalement par un sentiment commun : leur haine envers Richelieu. Un dernier point contribue également à liguer la reine régnante et la reine-mère contre le cardinal : princesses étrangères mariées stratégiquement à des rois de France, elles ont été éduquées dans le but de travailler à la grandeur de leur pays natal au détriment de la France, utilisant pour cela leur influence auprès de leur mari, tandis que Richelieu œuvre à la grandeur de la France au détriment de toute l'Europe. Il leur faudra cependant déployer des trésors d'imagination de même que d'importantes ressources, tant humaines que matérielles, pour espérer attacher le roi à leur cause et ainsi renverser le cardinal.

2.2.1 L'impuissance de la reine régnante

Comme chacun des membres de l'alliance, la reine Anne a de nombreux motifs pour haïr le cardinal. Richelieu intervient constamment dans sa vie privée et se montre un obstacle insistant dans sa vie amoureuse¹⁰² :

¹⁰² Dans sa série des *Grands hommes en robe de chambre*, Dumas consacre un volume à la biographie de Louis XIII et Richelieu, volume qui présente des similarités considérables avec *Le sphinx rouge*. Une anecdote y est rapportée, selon laquelle le cardinal de Richelieu aurait tenté de séduire la reine Anne, pour se faire humilier devant la cour de celle-ci en retour. Cette scène serait, pour Dumas, l'origine du contentieux

La reine Anne d'Autriche hait le cardinal de Richelieu, parce qu'il a traversé ses amours avec Buckingham, ébruité la scandaleuse scène des jardins d'Amiens, chassé d'auprès d'elle Mme de Chevreuse, sa complaisante amie, battu les Anglais avec lesquels était son cœur, qui ne fut jamais à la France; parce qu'elle le soupçonne sourdement, n'osant le faire tout haut, d'avoir dirigé le couteau de Felton contre la poitrine du beau duc; et, enfin, parce qu'il surveille obstinément les nouvelles amours qu'elle pourrait avoir et qu'elle sait qu'aucune de ses actions, même les plus cachées, ne lui échappe. (SR, p. 161)

On peut voir ainsi que, si Richelieu agit sans doute par intérêt personnel pour empêcher les amours de la reine de se concrétiser, il agit surtout dans l'intérêt de la France. Le cœur de la reine n'ayant jamais été à la France et le cardinal soupçonnant qu'elle trempe dans de nombreux complots contre la couronne, il tente d'empêcher la naissance d'un héritier illégitime qui ouvrirait la porte à l'assassinat du roi. Un héritier légitime serait également inquiétant, offrant de fait la même opportunité d'une régence suivant le décès du roi, mais peu probable, étant donné le manque d'intérêt du roi envers son épouse. Le fait que la naissance d'un héritier menace autant le règne de Louis XIII souligne la faiblesse du pouvoir de ce dernier. C'est en effet une caractéristique de la reine dumasienne d'apparaître « comme le miroir de concentration des tensions et des vacillements qui animent la royauté¹⁰³ ». Les complots ourdis à l'encontre de son règne montrent effectivement la situation précaire dans laquelle Louis XIII place la royauté française, faiblesse qui n'est couverte que par l'autorité de son ministre.

entre le cardinal et la reine régnante. Plusieurs liens existent d'ailleurs entre les deux œuvres : diverses anecdotes de *Louis XIII et Richelieu* ont été reprises, telles quelles ou légèrement modifiées selon le cas, dans *Le sphinx rouge*, que l'on songe seulement à la majeure partie des chapitres 4 et 5 du *Sphinx rouge*, où ces anecdotes sont présentées pour introduire les personnages présents à l'hôtel de Rambouillet, au chapitre 9 qui introduit le roi Louis XIII ou à de nombreux passages concernant Richelieu lui-même, notamment le repas où son aumônier s'est exclamé qu'il ne croyait pas en Dieu, que nous avons précédemment cité.

¹⁰³ Sophie Mentzel, « Le spectacle des reines », *op. cit.*, p. 85.

Ainsi, on aurait pu s'attendre à ce que l'épouse du roi, en tant que reine régnante du royaume de France, soit bien placée pour rallier le roi à la cause de l'alliance des reines. Pourtant, de tous les proches du roi, Anne d'Autriche est sans doute celle qui a le moins d'emprise sur lui. Le manque d'intérêt que lui porte son époux, le roi Louis XIII, est tel que son favori, Luynes, a dû le porter jusqu'à la chambre nuptiale contre sa volonté pour lui faire remplir ses devoirs conjugaux (SR, p. 100). Puisque son mari ne s'intéresse à elle que par jalousie et qu'elle n'est pas liée à lui par le sang, la reine ne détient sur le roi que peu de pouvoir. Son seul as caché, c'est, comme le craint Richelieu et ainsi que le lui suggère son frère, Philippe IV, que « les reines de France [...] peuvent faire des dauphins sans [leurs époux], et ils ne peuvent en faire sans elles » (SR, p. 116). Pour s'assurer sinon le trône, du moins la régence, Anne d'Autriche doit donc engendrer un héritier, avec ou sans son mari, avant la mort de ce dernier, que tous considèrent comme imminente. Si elle y parvient, le trône ira à son enfant et son règne sera assuré par la régence, du moins jusqu'à la majorité du dauphin. Mais ce n'est pas une mince tâche, car le roi ne passe pour ainsi dire jamais la nuit avec sa femme, rendant difficile la légitimation d'un enfant qui ne serait pas le sien, sans compter l'acharnement de Richelieu à prévenir toute possibilité que cela se produise. Les alliés de la reine n'ont donc que le respect le plus élémentaire à son égard, et seulement en regard du soutien qu'elle peut offrir. En effet, elle présente peu de risques de les trahir, car elle ne dispose pas au premier abord des ressources suffisantes pour s'emparer du trône par elle-même. Il en résulte que, chacun des alliés suivant ses propres projets et ne travaillant en commun que dans le but de terrasser Richelieu, ce manque de pouvoir se traduit également par la possibilité d'être abandonnée par les autres

membres de l'alliance une fois leur objectif atteint, tel qu'elle le reconnaît elle-même lors de sa conversation secrète avec un ambassadeur espagnol :

- Mais enfin, si le roi mourait, qu'arriverait-il de vous ?
- Dieu en déciderait.
- Il ne faut pas tout laisser décider à Dieu, Madame. Avez-vous quelque confiance dans la parole de Monsieur ?
- Aucune, c'est un misérable !
- On vous renverrait en Espagne, ou l'on vous confinerait dans quelque couvent de France.
- Je ne me dissimule pas que tel serait mon sort.
- Comptez-vous sur quelque appui de la part de votre belle-mère ?
- Sur aucun. Elle fait semblant de m'aimer et, au fond, me déteste.
- Vous le voyez. Tandis qu'au contraire, Votre Majesté enceinte à la mort du roi, tout le monde est aux pieds de la régente. (SR, p. 297-298)

Cette discussion en dit long sur le peu de pouvoir de la reine régnante dans l'alliance des reines et met en relief les rapports de force entre les trois alliés. La parole de Gaston d'Orléans ne vaut rien, ce qui rend donc son serment d'épouser Anne afin qu'elle conserve son titre royal peu crédible, d'autant plus qu'il n'y a aucun intérêt. Quant à la reine-mère, qui seule détient un pouvoir politique réel entre les trois, elle ne veut rien d'autre que placer son deuxième fils sur le trône pour en faire un pantin plus facilement manipulable que l'aîné. Par conséquent, là où les deux autres membres de l'alliance sont liés de façon assez durable, la reine-mère et le duc ayant besoin de l'influence et des privilèges de l'autre non seulement pour s'emparer de la couronne mais encore pour la conserver, la reine Anne d'Autriche sent qu'au mieux son rôle dans l'alliance ne pourra durer que le temps de vaincre Richelieu, leur redoutable adversaire commun.

Si redoutable en fait, que la réunion secrète entre Anne d'Autriche et l'ambassadeur d'Espagne se déroulant dans l'établissement de Lopez, joaillier à la solde

de Richelieu à l'insu des membres de l'alliance, ce dernier en sera aussitôt informé. L'ignorance de ce fait par la reine, elle qui croit que cet endroit est sécuritaire pour ce genre de réunion, oppose son réseau d'information imparfait à celui, imposant et omniprésent, de Richelieu. Car le peu de puissance dont dispose la reine Anne d'Autriche est similaire, sinon en importance, du moins en forme, à celle du cardinal lui-même. Elle provient essentiellement de Mme de Chevreuse et de Mme de Fargis, deux grandes courtisanes qui recueillent moult secrets et scellent des alliances avec leurs amants sur l'oreiller. Elle dispose ainsi d'un réseau d'informateurs qui, si celui du cardinal n'a rien à lui envier, n'en demeure pas moins solide, du moins en ce qui a trait à la Cour. C'est notamment pour cette raison que la reine-mère et Gaston d'Orléans se la sont attachée : pour profiter de ce réseau et équilibrer leurs chances face aux agents du cardinal.

2.2.2 La disgrâce de Monsieur

Monsieur le duc Gaston d'Orléans, frère du roi, tire pour sa part son pouvoir de son droit de naissance : si le roi meurt sans héritier, la couronne lui revient de droit. Pour s'attacher la loyauté de la reine Anne et l'accès aux informations de ses courtisanes, il lui a offert, comme nous l'avons mentionné, de l'épouser si elle devenait veuve. Cependant, en accord avec la théorie stirnérienne, cette promesse n'a de valeur qu'en autant qu'elle profite au duc ; or, la reine n'est pas dupe. Cet arrangement ne lui rapporte rien. Ainsi, « n'aimant personne que lui-même, il ne compte, la mort de son frère arrivant, épouser la reine, plus âgée de sept ans, que dans le cas où la reine serait enceinte » (SR, p. 162).

En tant qu'héritier de la couronne, Gaston d'Orléans devrait disposer d'une certaine influence dans les affaires du royaume et de nombreux alliés, bref avoir une

propriété imposante, rivalisant avec celle de Richelieu, surtout que le roi est trop faible pour le tenir en échec. Seulement, ce n'est pas le cas. Dans *Le sphinx rouge*, Gaston d'Orléans, méprisé de tous, est présenté comme le membre le plus solitaire de l'alliance des reines. Sa puissance rivalise à peine avec celle de la reine Anne, malgré le fait qu'il soit l'héritier actuel du trône, que Richelieu soit plus occupé à surveiller la reine régnante que lui et que le royaume doive, afin de maintenir les apparences, céder au frère du roi certains avantages, notamment pécuniaires. Il est ainsi, du début à la fin, bridé par le cardinal. Rien, sinon la chute de ce dernier, ne peut lui rendre sa liberté. Il est limité dans sa volonté, au point où de ses alliés on ne rencontre jamais, et seulement de nom, que le médecin Senelle, dont la seule contribution au récit est de se faire voler une lettre cruciale par son propre page, lettre qui est transmise à Richelieu et qui l'informe du complot qui se fomentait contre lui.

Malgré les avantages dont il semble disposer, le duc d'Orléans est présenté comme un adversaire déjà vaincu par Richelieu : c'est des suites de l'affaire de Chalais, où il a tenté de faire assassiner le cardinal par le favori du roi, qu'il tire en grande partie sa haine envers ce dernier :

Le duc d'Orléans hait le cardinal de Richelieu parce qu'il sait que le cardinal le connaît ambitieux, lâche et méchant, attendant avec impatience la mort de son frère, capable de la hâter dans l'occasion; parce qu'il lui a ôté l'entrée au Conseil, emprisonné son précepteur Ornano, décapité son complice Chalais; et que, pour toute punition d'avoir conspiré sa mort, il l'a enrichi et déshonoré. (SR, p. 162)

Pire, si Richelieu s'est montré impitoyable envers les alliés du duc, sa seule punition envers lui a été de l'enrichir en le contraignant à épouser une riche héritière dont la famille

est fidèle au cardinal. Ce faisant, il l'a adjoint symboliquement à sa propriété, ce qui a pour effet de priver le duc d'Orléans du soutien de presque tous ceux qui auraient pu se laisser convaincre de collaborer avec lui à une nouvelle tentative pour renverser le ministre.

Cette défaite cuisante a laissé Gaston d'Orléans dans une position délicate : pour s'assurer le trône, il doit courtiser en cachette la reine Anne d'Autriche afin d'endormir sa méfiance et de la convaincre qu'elle peut aspirer à mieux que la régence, laquelle priverait le duc d'Orléans d'un accès facile au trône. Sur les conseils qu'il reçoit de l'étranger, il courtise simultanément la princesse Marie de Gonzague, afin d'empêcher le roi de le soupçonner d'encourager un adultère avec la reine. Si le roi venait à réaliser que son frère agit de la sorte, il pourrait en effet commettre un des gestes imprévisibles et primesautiers qu'il pose parfois et qui changent entièrement la situation, dans une direction presque impossible à prédire.

C'est ainsi que Monsieur, en disgrâce, se trouve être la volonté de puissance la plus limitée de l'alliance puisque son pouvoir politique est pratiquement nul. Le peu dont il dispose se résume à ses prétentions incertaines au trône, aux prodigalités honteuses que lui accorde Richelieu et à la tendresse de sa mère. Gaston d'Orléans peut en effet être considéré comme un outil de la reine-mère, qui désire en faire un roi fantoche plus facilement manipulable que Louis XIII, lequel se montre fort réticent à écouter sa mère.

2.2.3 La rivalité de la reine-mère

Bien que la reine Anne et Monsieur aient leur rôle à jouer, c'est entre les mains de la reine-mère Marie de Médicis que se trouve concentré l'essentiel de la puissance de leur alliance. Là où la reine Anne ne peut compter que sur ses courtisanes et Monsieur sur son droit de naissance, la reine Marie dispose de plusieurs appuis : en effet, là où « [l]e cardinal de Richelieu [...] n'[a] que sa voix dans [le Conseil royal] » (SR, p. 325) et doit, pour faire entériner ses projets, rallier à lui le roi et les nobles qui suivent aveuglément la couronne, la reine-mère dispose non seulement de sa propre voix, mais encore de celles de « Vautier, le cardinal de Bérulle et les deux ou trois voix qui obéissaient passivement aux signes négatifs ou affirmatifs que leur faisait Marie de Médicis ». (SR, p. 325) Au besoin, elle peut également compter sur le soutien de Monsieur, son fils, qui a également voix au Conseil, ou qui du moins l'avait avant l'affaire de Chalais. L'influence politique de Marie de Médicis, que l'on pourrait rapprocher du pouvoir temporel, rivalise donc avec celui de Richelieu, chacun d'eux possédant le soutien nécessaire pour se faire écouter par le roi. Celui-ci dispose du véritable pouvoir décisionnel, mais se laisse en effet généralement influencer par l'un ou l'autre des deux partis.

D'ailleurs, certains parallèles sont à tracer entre la position du roi et celle de sa mère. En effet, « Marie de Médicis a, comme le roi, son ministère, présidé, comme celui du roi, par un cardinal – Bérulle. Seulement, le cardinal de Richelieu est un homme de génie, tandis que le cardinal de Bérulle est un idiot » (SR, p. 100). C'est ainsi que Bérulle ne sert que d'orateur à la reine-mère, au cours des débats du Conseil comme dans les salons, et véhicule simplement les idées de cette dernière. Mais si Bérulle est très loin de rivaliser avec le génie de Richelieu, la reine-mère compte également dans sa cour Vautier,

son astrologue et amant, qui opère pour sa part essentiellement dans l'ombre, sa ruse faisant de lui un élément important dans les complots ourdis par sa maîtresse.

Par le biais de ce Vautier, à la fois serviteur et amant de la reine Marie, lié par sa profession à l'occulte, se retrouve chez elle une caractéristique que Dumas aime à mettre de l'avant chez les différentes occurrences de son personnage de la reine, qu'il présente comme un « être hybride, mi-femme mi-reine, mi-humaine mi-magicienne infernale¹⁰⁴ ». Femme dans sa relation charnelle avec Vautier, reine dans leur relation de servitude, Marie de Médicis a à ses côtés un élément qui la distingue de ses alliés, autant que de ses ennemis : Vautier l'astrologue représente l'occulte. Traité en charlatan par Richelieu, ou avec effroi par le religieux roi Louis XIII, cet élément occulte dont elle est la seule à se prévaloir souligne néanmoins le côté malin de la reine-mère, ce qui révèle chez elle, comme chez la reine Catherine de Médicis présente dans *La reine Margot*, « des perversions inouïes [qui] noient leur pouvoir dans le sang des hommes¹⁰⁵ ».

Ce parallèle augmente encore la menace qui émane de la reine-mère. Catherine de Médicis, symbole de l'empoisonneuse et de la mort, est d'ailleurs évoquée indirectement pendant la disgrâce du cardinal, quand Latil craint qu'on ne l'empoisonne et lui rappelle : « Votre ennemie s'appelle Médicis. » (SR, p. 417) Le complot et la mort sont donc présentés comme appartenant au mode opératoire de la reine Marie, non seulement par l'entremise de sa famille, mais encore lorsque Richelieu dévoile le sort de ses précédentes

¹⁰⁴ Sophie Mentzel, « Le spectacle des reines », *op. cit.*, p. 85.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 86.

armées envoyées dans le Piémont pour soutenir les revendications de son protégé, le duc de Nevers :

La faim se met dans mon armée ; à la suite de la faim, la désertion ; à la suite de la désertion, le Savoyard ! Mais ces rochers qui, en roulant des montagnes de la Savoie, ont écrasé les débris de l'armée française, qui les a poussés ? Une reine de France, Marie de Médicis. (SR, p. 123)

Au-delà de l'affront à l'autorité du cardinal, et par là à celle du roi, que représentent ces actions de la reine-mère, elles montrent également qu'elle ne recule devant rien, pas même le malheur et la mort d'un grand nombre d'hommes de l'armée française, pour parvenir à ses fins. À l'image de sa parente et des reines dumasiennes, Marie de Médicis exhibe ainsi « une monstruosité attentatoire à l'ordre du monde¹⁰⁶ », ce qui la place clairement dans une situation non seulement antagoniste à Richelieu, mais encore à la France entière, renforçant le parallèle entre le destin de l'homme et celui du royaume que trace Dumas au fil du *Sphinx rouge*.

De tous les membres de l'alliance, Marie de Médicis est celle qui détient le plus d'influence sentimentale sur le roi, son fils. Louis XIII n'éprouve pour son épouse qu'une forme de jalousie possessive, et Gaston d'Orléans a prouvé lors de l'affaire de Chalais qu'il était indigne de confiance et qu'il n'hésiterait pas à assassiner quiconque se mettrait sur la route de son ambition. Ils n'ont donc d'emprise sur le roi que celle qu'il doit affecter de céder à sa famille pour préserver la dignité et le caractère sacré de la royauté, c'est-à-dire très peu. En revanche, comme Louis XIII l'admet lui-même, « [s]a mère est [s]a mère

¹⁰⁶ *Ibid.*

au bout du compte, et, de temps en temps, elle reprend son empire sur [lui] » (SR, p. 438), de sorte qu'il peut lui arriver à l'occasion de se laisser manipuler par celle qui lui a donné le jour. Dumas en donne d'ailleurs un exemple : la reine-mère, que nous trouvons dans une position de pouvoir confortable lors des événements du *Sphinx rouge*, avait pourtant été exilée à Blois lorsque le roi était monté sur le trône, exil dont elle est revenue à la mort de Luynes, un des premiers favoris du roi qui avait contribué à sa disgrâce. Elle s'en est depuis remise, a repris de son influence sur son fils et, dès son retour, a placé son amant de l'époque, un ambitieux ecclésiastique, cardinal depuis un an, au sein du Conseil royal : un personnage que nous connaissons bien, puisqu'il s'agit du cardinal de Richelieu lui-même.

Le pouvoir de la reine-mère sur son fils, par-delà son lien filial avec lui, s'explique également par l'autorité qu'elle a eu l'opportunité d'exercer au cours de sa régence, ce qui lui a également permis d'établir les alliances qu'elle oppose au réseau de Richelieu. C'est ce pouvoir ou du moins ce qui s'en rapproche le plus qu'elle désire se réapproprier. En effet, dans l'œuvre de Dumas, « les rois n'apparaissent qu'en creux et ce sont avant tout les reines qui occupent le devant de la scène, captent les regards, coalisent les critiques et incarnent les égarements de la royauté¹⁰⁷ ». Les reines sont souvent représentées comme tenant les rênes du royaume, la plupart du temps de façon décadente, tandis que le roi n'est pas aussi mis de l'avant. Or, si Louis XIII suit certainement cette tendance de la représentation dumasienne de la royauté, les reines sont écrasées dans *Le sphinx rouge* sous le poids de l'influence du cardinal de Richelieu, de sorte que les sentiments qu'a pu

¹⁰⁷ *Ibid.*

éprouver la reine Marie envers celui qui était à l'époque évêque de Luçon ont évolué alors qu'il gagnait en autorité ce qu'elle en perdait.

Ainsi, le temps et les divergences d'opinion ont séparé ceux qui étaient jadis amants, de sorte que c'est désormais la haine qui définit leur relation :

La reine-mère hait le cardinal de Richelieu pour une multitude de raisons. La première et la plus âcre de toutes, c'est qu'il a été son amant et qu'il ne l'est plus; qu'il a commencé par lui obéir en toutes choses et qu'il a fini par lui être opposé sur tous les points; que Richelieu veut la grandeur de la France et l'abaissement de l'Autriche, tandis qu'elle veut la grandeur de l'Autriche et l'abaissement de la France; et qu'enfin, Richelieu veut faire de Charles de Nevers, dont elle ne veut rien faire à cause de la vieille rancune qu'elle garde contre lui, un duc de Mantoue. (SR, p. 161)

Richelieu a une double ambition : d'abord devenir maître de la France, y détenir à la fois le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, et, ensuite, grâce à ce pouvoir, cultiver la grandeur et la puissance du royaume. Or, Marie de Médicis, née princesse autrichienne, œuvre plutôt à la grandeur de l'Autriche, où elle a plusieurs alliés qu'elle doit récompenser pour entretenir leur relation. Son pouvoir en France repose principalement sur les alliances qu'elle a forgées pendant sa régence et qui ont survécu à sa disgrâce, celles-ci se basant sur l'influence maternelle qu'exerce encore la reine Marie sur son fils. Elles sont toutefois rares et peu intéressantes dans leur rendement, ne comportant que peu de personnages dont la parole soit vraiment importante au sein du royaume de France. La plupart de ces relations sont elles-mêmes d'anciens nobles, qui ont depuis été supplantés par la nouvelle génération et qui n'ont par conséquent plus l'influence qu'ils avaient jadis sur les affaires du royaume.

Disposant néanmoins des alliances et de l'influence politique les plus solides au sein de l'alliance des reines, Marie de Médicis demeure l'adversaire la plus redoutable du cardinal de Richelieu. Elle est non seulement la plus puissante et la plus menaçante, mais encore celle qui a le plus de motifs de vouloir la chute de Richelieu, ayant contribué à son ascension à la tête du royaume pour se voir abandonnée par la suite. En s'alliant à la reine régnante Anne d'Autriche, elle s'est offert les services de son réseau de courtisanes, palliant la faiblesse de son propre réseau de contacts au sein de la société française, et en s'alliant à son fils Gaston d'Orléans, elle gagne le moyen de s'assurer la mainmise sur la couronne même s'il devait arriver malheur à son fils aîné, que ce malheur soit accidentel ou intentionnel.

Conclusion

Pour s'opposer à Richelieu, puissant, couvrant le royaume de son réseau d'informateurs d'une loyauté presque sans faille grâce à sa prodigalité, il ne fallait rien de moins que l'alliance, réunissant les informatrices de la reine Anne, les prétentions au trône du duc d'Orléans et la puissance politique de la reine-mère. Mais là où Richelieu montre certaines réticences à faire le nécessaire pour s'attacher définitivement le roi, dont l'approbation lui est requise pour mener à bien ses projets pour la France, les membres de l'alliance ne s'imposent pas de telles limites morales, ce qui les place en position avantageuse au début du roman. Pour l'emporter sur des adversaires aussi redoutables, Richelieu devra accepter de renoncer à certains scrupules et s'approprier le pouvoir en ralliant le roi à sa cause de façon durable, faute de quoi les membres de l'alliance s'empareront de la couronne d'une manière ou d'une autre et se débarrasseront du cardinal. Il lui faudra déployer toutes les ressources à sa disposition ainsi que tout son

génie pour répondre de manière efficace au coup que lui portent les reines et leurs alliés.

C'est ce que nous analyserons dans notre prochain chapitre.

CHAPITRE III

L'OPPOSITION À RICHELIEU

Nous avons mentionné précédemment que le surhomme était inséparable d'une certaine notion de croissance; il s'agit d'une figure qui se construit au cours du roman et qui évolue. Après avoir analysé dans quelle situation se trouvaient Richelieu et ses opposants au début du roman, quelles ressources, qu'elles soient humaines, politiques ou matérielles, étaient à leur disposition, nous aborderons maintenant cette progression caractéristique du surhomme chez Richelieu, en cherchant à savoir si sa confrontation avec les membres de l'alliance des reines a contribué à le grandir, ou pour reprendre les termes de Nietzsche, si l'opposition entre la volonté de puissance du ministre et celle de ses ennemis a augmenté la puissance du vainqueur. Comme le souligne Frigerio, « [a]vant de pouvoir agir, avant de pouvoir [...] marquer le monde par le signe de son action[,] le héros dumasien est obligé de passer par une période d'éducation¹⁰⁸ ». Dans le cas de Richelieu, avant de pouvoir renforcer la France de la manière dont il le souhaite, il lui

¹⁰⁸ Vittorio Frigerio, *Les fils de Monte-Cristo : idéologie du héros de roman populaire*, op. cit., p. 36.

faudra apprendre à gérer les intrigues et les conspirations de la famille royale, comme le symbolise sa confrontation avec les membres de l'alliance des reines.

Ainsi, chez Dumas, on trouve une tendance à insérer dans ses œuvres des éléments du *Bildungsroman*, sans qu'elles n'en adoptent la structure pour autant :

Il est rare de trouver chez Dumas des personnages « préfabriqués », émergeant, complets et inchangeables du néant, tels les héros byroniens, dont le passé et les motivations restent à jamais inconnus. Chacun de ses romans présente des caractéristiques l'apparentant au genre du *Bildungsromane*, caractéristiques parfois seulement ébauchées ou suggérées, diluées dans les péripéties interminables d'histoires à très longue haleine, ou alors centrales et indispensables à la compréhension du personnage et de son rôle, mais toujours presque fatalement présentes¹⁰⁹.

Le cardinal de Richelieu est cependant un personnage bien établi dans l'œuvre de Dumas, ainsi qu'un personnage historique important chez les auteurs romantiques du XIX^e siècle. Ceci laisse peu de place pour une croissance du personnage, qui est clairement défini, campé presque « complet » dès la situation initiale du roman¹¹⁰, mais cela ne signifie pas pour autant qu'aucune progression n'est possible. Certes, Jean Molino indique que « D'Artagnan et Monte-Cristo n'ont ni naissance ni enfance : ils entrent dans la vie à dix-huit ans, sans famille et sans bagages. Jeunes, ils ont toutes les qualités de l'homme prédestiné¹¹¹ ». De l'enfance de l'un comme de l'autre, peu d'éléments sont connus : cependant, être prédestiné, ou promis à un grand avenir, et accomplir cet avenir sont deux

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 37.

¹¹⁰ *Les trois mousquetaires*, publié dans *Le Siècle* en 1844, a précédé de plus de vingt ans *Le comte de Moret*, lui-même publié dans *Les Nouvelles* entre 1865 et 1866. On trouve déjà dans le premier roman un cardinal de Richelieu dont la puissance fait trembler la France entière, ce qui laisse peu de place à une éventuelle croissance dans le second ouvrage, même s'il s'ouvre quelques jours seulement après le retour du siège de La Rochelle qui clôture *Les trois mousquetaires*.

¹¹¹ Jean Molino, « Alexandre Dumas et le roman mythique », *L'Arc*, n° 71, 1978, p. 59.

choses différentes, comme le souligne Maxime Prévost en précisant que « [v]ient un moment où tout être prometteur cesse de promettre pour *être*¹¹² ». Pour Prévost, l'avenir que promettait d'Artagnan est perdu, son potentiel gâché. Il cesse de grandir lorsqu'il se voit attribuer le titre de lieutenant des mousquetaires, où on le retrouve encore dans *Vingt ans après*. Il lui faudra les événements de la Fronde pour qu'il soit rappelé à la mémoire de la reine et que sa carrière, et par là son apprentissage, ait l'occasion de reprendre son essor.

Cela montre que chez Dumas, l'apprentissage des personnages n'est pas nécessairement constant, que son rythme peut même être changeant. Ainsi, comme le mentionne Frigerio, cette caractéristique peut ne pas être dominante dans le roman, et bien que la nature historique du personnage du cardinal de Richelieu ne permette pas de changements drastiques de sa personnalité ou de sa façon de procéder, des traces subtiles de progression, des changements plutôt mineurs, devraient pouvoir être repérés à la suite des conflits qui l'auront opposé à ses divers ennemis. C'est pourquoi il faut nous pencher d'abord sur la stratégie employée par ses principaux ennemis pour le vaincre, et ensuite étudier ses méthodes de même que les ajustements qu'il doit y apporter pour défaire les projets des membres de l'alliance. Nous serons alors à même d'évaluer si Richelieu est sorti grandi de cette confrontation et en quoi, le cas échéant.

¹¹² Maxime Prévost, « L'invention de l'échec héroïque : Lectures croisées de *Vingt Ans après* et de *Lord Jim* », Matthieu Letourneux et Isabelle Safa (dir.), *Mousquetaires !*, Classiques Garnier, Paris, coll. « Cahiers d'Alexandre Dumas », n° 43, 2016, p. 121. Prévost souligne.

3.1 La stratégie de l'alliance des reines

La principale opposition à l'autorité du cardinal de Richelieu dans *Le sphinx rouge* est celle de l'alliance des reines. La dernière résistance à son emprise sur la France provient du roi, détenteur de la couronne, qui est le symbole du pouvoir. C'est donc par lui seul que le cardinal peut être défait. Dans cette perspective, l'emprise sur Louis XIII, et à travers lui sur la couronne, constitue l'enjeu central de cette lutte entre le cardinal et ses ennemis. Dans le but de s'approprier le pouvoir royal, les reines et Gaston d'Orléans travaillent de concert afin de jouer, d'une part, de leurs liens familiaux pour encourager Louis XIII à se rapprocher d'eux et, d'autre part, sur la jalousie qu'éprouve le roi envers son ministre pour l'en éloigner.

3.1.1 L'offensive des reines

La situation des membres de l'alliance des reines au début du *Sphinx rouge* est précaire. Le fait qu'ils aient dû recourir à une alliance, alors que tout dans leurs objectifs les éloigne, hormis la chute du cardinal-duc, montre à quel point ils sont désespérés : le roi hait Richelieu, mais l'estime nécessaire à son règne ; il hait sa famille, mais celle-ci n'a pas cet avantage. Les soupçons d'infidélité de la reine-régnante, alimentés chez le roi par les soins du cardinal, la disgrâce de Monsieur à la suite de l'affaire de Chalais et de l'échec cuisant de sa tentative d'assassinat contre Richelieu, laquelle a mené à l'exécution du co-conspirateur du duc d'Orléans, un favori du roi, ont contribué à leur attirer ses foudres.

Les membres de l'alliance n'ont donc que ce seul avantage sur Richelieu de pouvoir jouer sur les liens familiaux qui les unissent à Louis XIII. Après s'être en vain

opposés farouchement, lors du Conseil royal, à la guerre que voulait livrer le cardinal en Italie afin d'essayer de la retarder le plus possible, les reines se rendent immédiatement auprès du roi. Celui-ci est alors dans ses quartiers privés, soulignant la nature intime du lien qui l'unit, pour le meilleur ou pour le pire, avec sa famille. L'arrivée de son épouse et de sa mère annoncée, son premier réflexe est de « regard[er] autour de lui comme s'il cherchait de quel côté il pourrait fuir » (SR, p. 334), ce qui indique à quel point cette rencontre lui paraît peu désirable. Les reines le supplient alors de renoncer, sinon à la guerre, du moins à diriger lui-même les armées, soulignant les dangers d'une telle campagne en raison de sa santé vacillante. Quand Louis XIII fait remarquer que le cardinal, dont la santé n'est pas meilleure, s'expose également à ces dangers, la reine-mère lui reproche habilement de « compar[er] l'importance de [sa] vie avec la sienne » (SR, p. 335), rappelant ainsi à son fils non seulement qu'il est le roi, et le cardinal son vassal, mais encore la dynamique du pouvoir anormalement ambiguë qui règne entre eux. Les deux reines lui proposent alors d'envoyer Richelieu seul à la tête des armées françaises, ce à quoi il s'oppose catégoriquement, soulignant que « [p]our qu'on reconnaisse le génie de Monsieur le cardinal, il faut qu'[il] le reconnaisse le premier » (SR, p. 336). Un des points faibles du pouvoir du cardinal est ainsi révélé et tient en ceci : la « fragilité de la grandeur et l'inutilité, voire l'aspect dérisoire, de l'héroïsme et de la valeur personnelle, inadaptés à la vie sociale¹¹³ ». Car bien que les objectifs du cardinal pour la grandeur de la France soient nobles, héroïques même, et que le cardinal soit un homme de génie, cela ne lui est d'aucun secours pour rallier la haute société française à sa cause, bien au contraire. Cela lui a plutôt servi à se mettre à dos la majorité des nobles

¹¹³ Maxime Prévost, « L'invention de l'échec héroïque : Lectures croisées de *Vingt ans après* et de *Lord Jim* », *op. cit.*, p. 121.

qui la composent, y compris la famille du roi, qui a pu utiliser la dignité ainsi bafouée du roi pour le retourner contre son ministre.

Ainsi, bien qu'il ait admis ouvertement ne pas aimer le cardinal, le roi ne remet pas du tout en doute son génie. Envoyer à ses côtés Gaston d'Orléans paraît également peu sûr, le frère du roi ayant montré par l'affaire de Chalais combien il respectait peu le cardinal, ce qui ouvrirait grand la porte à une insubordination des nobles officiers de l'armée française. Toutefois, la proposition des reines implante une idée chez le roi, celle de la nécessité de laisser quelqu'un à Paris aux commandes du royaume pendant la campagne d'Italie, comme le montre la façon dont il invite par lettre le cardinal à remplir cette fonction :

Après avoir mûrement réfléchi à la situation intérieure et extérieure, les trouvant toutes deux également graves, mais jugeant que, des deux questions, la question intérieure est la plus importante, [...] nous avons décidé, ayant toute confiance dans ce génie politique dont vous avez si souvent donné la preuve, que nous vous laisserions à Paris pour conduire les affaires de l'État en notre absence [...]. (SR, p. 346. Dumas souligne quand il s'agit d'une lettre.)

Si le roi n'a aucune intention de rester lui-même à Paris, il reconnaît donc qu'y laisser quelqu'un de confiance serait pertinent pour éviter l'affaiblissement du royaume en son absence. Le siège de La Rochelle a suffi à rendre les édits de Richelieu caducs en son absence, comme nous l'avons mentionné, il s'agit donc d'éviter que ce relâchement de la législation se poursuive. Il faut alors que Richelieu ou le roi demeure à Paris. Ce dernier ordonne donc au cardinal, l'usage du nous royal ne laissant place à aucune discussion, de remplir cette fonction ingrate, tandis qu'il part avec Monsieur son frère mener la guerre en Italie.

Or, le plan des reines consistait, dès le départ, à envoyer Monsieur le duc d'Orléans avec le roi en Italie, suivant les recommandations qui avaient été faites à la reine-mère par un message secret :

Simulez avec votre fils Gaston une brouille dont son amour insensé pour Marie de Gonzague pourrait être la cause, et, si la campagne d'Italie est résolue malgré votre opposition, obtenez pour lui, sous prétexte de l'éloigner de sa folle passion, obtenez, je vous le répète, le commandement de l'armée. Le cardinal-duc, dont toute l'ambition est de passer pour le premier général de son siècle, ne supportera point cette honte et donnera sa démission. Une seule crainte resterait : c'est que le roi ne l'acceptât point ! (SR, p. 115. Dumas souligne.)

Les reines connaissent la réticence du roi à écouter les conseils de sa famille. Elles lui proposent d'envoyer Gaston d'Orléans en compagnie du cardinal pour diriger les armées, tout en sachant que l'amour-propre du roi trouvera cette solution inacceptable, puisqu'elle implique qu'il demeure à Paris tel un couard. Elles détournent ainsi son attention de la proposition d'envoyer le duc d'Orléans à la tête des armées, en insistant sur le fait que Paris ne peut rester sans surveillance après la guerre de La Rochelle. Le cardinal ou le roi devraient donc rester derrière, suivant cette logique discutable, mais dont Louis XIII est convaincu, tel qu'en témoigne la lettre qu'il adresse au cardinal et qui mènera à sa démission. Une fois cette idée fermement implantée dans l'esprit du roi, c'est au tour de Monsieur le duc d'Orléans d'intervenir. Le frère du roi approche Baradas, favori du roi, qui boude Louis XIII depuis quelques jours. Il le convainc de se réconcilier avec le roi et d'achever de le persuader de prendre son frère comme commandant des armées en Italie. Pour dépitier sa famille qui insiste pour qu'il laisse Richelieu prendre la tête des armées à sa place, le roi choisit donc, en apparence de son plein gré, de laisser le cardinal à Paris

pendant qu'il part en compagnie de son frère pour contenter Baradas et rentrer dans ses faveurs. C'est ainsi que s'amorce la disgrâce du cardinal de Richelieu. La famille du roi parvient avec le soutien de son favori non seulement à se rapprocher de lui, mais encore à donner corps à la jalousie que celui-ci éprouve à l'égard de son ministre. Elle réussit cela également en jouant de la dignité et du sens du devoir du roi, tenus en échec depuis des années par la capacité supérieure du cardinal à gouverner, bref en démontrant une compréhension plus profonde du caractère sacré que prête Louis XIII à la couronne que ne le fait Richelieu. Cela s'avère, en fin de compte, une autre des faiblesses du cardinal, qu'il lui faudra corriger pour triompher de ses adversaires. Car dans la confrontation des volontés de puissance du ministre du roi et des membres de l'alliance des reines, il y a cette différence fondamentale dans la compréhension et dans l'application du respect dû à la couronne qui devrait influencer la volonté de puissance résultant de leur affrontement. Richelieu vainqueur, il devra s'approprier ce respect qui a failli mettre un terme définitif à ses projets pour la France sous une forme ou une autre, car les relations qu'il entretient avec le roi sont rendues instables par l'absence de déférence du cardinal.

3.1.2 La couronne et le sphinx rouge

Les relations entre le monarque et son ministre sont tendues au début du *Sphinx rouge*. Bien qu'il reconnaisse le talent du cardinal de Richelieu, Louis XIII ne peut cependant s'empêcher d'éprouver envers lui une pointe de jalousie. Le contraste avec son propre talent en tant que politique et chef d'État souligne l'atteinte à la dignité royale que cela représente. Les moqueries dont il est l'objet, en raison du manque d'influence qu'il a sur la législation et les décisions de son propre royaume, alimentent ce sentiment, tout comme l'aura de mystère qui plane autour du ministère de Richelieu. Comme le

mentionne Tadié, « le héros a [des] secret[s] [que] le lecteur [...] connaît souvent avant les autres personnages du roman¹¹⁴ ». Les astucieux systèmes cachés dans le bureau du cardinal, la gestion efficace des rapports de ses agents qui lui permettent d'être informé de tout ce qui se passe dans le royaume très rapidement, mais surtout les nuits blanches et les efforts surhumains déployés par le cardinal restent pour l'instant hors de portée du roi de France, alors qu'ils sont rapidement introduits au lecteur au début du *Sphinx rouge*.

Quelque jalousie qu'il puisse éprouver envers son serviteur, Louis XIII doit reconnaître son génie. Ainsi, au sortir de la chambre de la reine où le cardinal lui avait assuré qu'il trouverait la reine complotant contre lui, n'y ayant rien trouvé, il se dit à lui-même que « [n]on, *pour cette fois*, le cardinal s'était trompé » (SR, p. 103. Nous soulignons). En accentuant que pour cette fois, en particulier, le cardinal n'avait pas vu juste, le roi trahit une pensée sous-jacente pour toutes les fois où il avait eu raison. Il reconnaît par le fait même son génie, bien que, dans cette insistance, on trouve également une part de satisfaction envers le fait que le cardinal ait pu avoir tort.

Cette satisfaction illustre fort bien la jalousie que ressent le roi envers son ministre. Quoique reconnaissant la compétence de ce dernier et toutes les améliorations qu'il apporte au royaume de France, Louis XIII déteste l'idée que, pour un regard extérieur, la France paraisse dirigée par le cardinal alors que lui, le monarque, ne semble détenir aucun réel pouvoir. L'opinion de la reine Anne d'Autriche va également en ce sens. Elle mentionne qu'on « pourrait avoir une influence sur un roi qui serait un homme, mais sur

¹¹⁴ Jean-Yves Tadié, *Le roman d'aventures*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2013, p. 40-41.

un fantôme qui est roi, qui donc peut avoir une influence, si ce n'est un nécromant, comme le cardinal-duc ? » (SR, p. 110) Cette comparaison peu flatteuse du roi à un fantôme est révélatrice du pouvoir qu'on lui prête, c'est-à-dire aucun. Être immatériel, le fantôme ne peut interagir avec le monde matériel, il n'est rien de plus qu'une image. De la même façon, si la présence de Louis XIII comme souverain est reconnue, on ne lui prête aucune crédibilité : ses mains seraient liées par son ministre, son nécromant, lui seul dont la parole donnée est respectée, parfois même au détriment de celle du roi, comble de l'indignation. La façon dont la reine compare le cardinal de Richelieu à un nécromant est également révélatrice de la manière dont la relation de pouvoir entre les deux personnages est perçue : le lien entre un nécromant et un fantôme présuppose davantage qu'une influence, il sous-entend un rapport de domination de la part du mage, d'abord envers la mort, mais aussi envers le spectre, qui est généralement sous son emprise.

Louis XIII lui-même, quoique cette pensée lui déplaît au plus haut point, partage en partie l'opinion publique quant à cette relation de pouvoir inversée qu'a établie sur lui son ministre :

Enfin, le roi le haïssait parce qu'il sentait que tout, dans le cardinal, était génie, patriotisme, amour réel de la France, tandis qu'en lui tout était égoïsme, indifférence, infériorité; parce qu'il sentait qu'il ne régnerait pas tant que le cardinal vivrait, et régnerait mal, le cardinal mort. (SR, p. 162)

Bien que jaloux du talent de son ministre et du pouvoir qu'il détient, qui, de par la couronne qu'il porte, devrait être sien, Louis XIII sait que le cardinal a la capacité de gérer les affaires de l'État bien mieux qu'il ne le pourrait lui-même, allant jusqu'à pressentir « sans en être sûr cependant, que si Richelieu lui manquait, le royaume était

perdu » (SR, p. 119). C'est cette incertitude, doublée de ce qu'il perçoit comme une atteinte à la dignité royale, qui offre aux reines et à Gaston d'Orléans leur angle d'attaque pour rallier le roi à leur cause.

Cette caractéristique du personnage du cardinal de Richelieu est loin d'être exclusive à Dumas. En effet, les auteurs romantiques faisaient « émerger, à travers Richelieu, une figure originale du pouvoir : une figure de la (presque) toute-puissance, mais tournée vers l'avenir et non vers la tradition théologique¹¹⁵ ». Cependant, bien que Richelieu soit principalement présenté comme un mal nécessaire par les contemporains de Dumas, comme celui qui, par ses actions, a jeté la fondation du monarchisme absolu et donc mis en marche les événements qui devaient mener à la Révolution, son génie est rarement mis de l'avant comme le fait Dumas. Plutôt que de mettre l'accent sur l'oppression du peuple à l'instar des autres auteurs romantiques, ce dernier, sans toutefois cacher que le régime du cardinal tenait à un prix, celui de la faim du peuple, le donne à voir comme un homme de génie, qui a choisi d'imposer ce sacrifice au peuple pour se donner les moyens de faire grandir la France, de la rendre plus puissante.

Cet aspect est particulièrement soulevé dans *Le sphinx rouge*, dans lequel « tout semble fait pour humaniser le personnage¹¹⁶ ». La jalousie que montre ouvertement Louis XIII envers celui qui devrait, en théorie, être son serviteur, mais qui se retrouve souvent davantage maître de la France que le roi lui-même, prouve par ailleurs cette perspective

¹¹⁵ Caroline Julliot, *Le sphinx rouge : Un duel entre le génie romantique et Richelieu*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Études romantiques et dix-neuviémistes », 2019, p. 49.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 61.

différente du personnage offerte par Dumas. La puissance du cardinal, cependant, pourrait être perçue comme découlant, dans une certaine mesure, de l'usurpation du pouvoir royal, ce qui est précisément l'angle d'attaque adopté par les membres de l'alliance des reines pour faire tomber le cardinal en disgrâce. Une fois celui-ci déchu de sa position de commandant des armées, ils présument à raison que Richelieu préférera donner sa démission de son poste de ministre plutôt que de se faire laisser à Paris pendant que les armées et l'or, qu'il a mis tant d'efforts à accumuler, seront dilapidés par l'incompétence du roi et les machinations de ses ennemis. Car, le cardinal en disgrâce, le roi n'en est pas moins faible, ce qui laisse toute liberté aux membres de l'alliance d'agir dans le sens de leurs intérêts.

3.2 La méthode de Richelieu

Pour se prémunir contre ces manigances, le ministre du roi dispose de nombreux moyens, notamment l'usage de ressources financières importantes. Frigerio mentionne en ce sens à propos du comte de Monte-Cristo, qu'il utilise comme modèle du héros dumasien, que sa vraie force « n'est pas tant de disposer d'un trésor féérique, mais surtout d'oser s'en servir comme il le fait – comme d'une propriété aliénable – tandis que tous les autres lui prêtent une valeur sacrée¹¹⁷ ». Si tel est le cas également pour Richelieu, quel usage fait-il de son propre trésor, gagné à la sueur et à la souffrance du peuple de France ? Il s'en sert pour acquérir et entretenir des ressources humaines, qu'il peut déployer à travers un vaste réseau d'informateurs, et qui constituent son meilleur atout. Cet immense réseau, qui couvre toute la France, ne laisse que peu d'évènements échapper au regard du

¹¹⁷ Vittorio Frigerio, *Les fils de Monte-Cristo : idéologie du héros de roman populaire*, op. cit., p. 159.

cardinal, ce qui lui permet, entre autres, de resserrer son emprise sur ses opposants grâce aux secrets honteux qu'il détient à leur sujet, ou de déjouer les complots qui le visent grâce à sa connaissance préalable des projets et des ressources de leurs auteurs. Au-delà de l'implacabilité que Richelieu oppose à ses adversaires, il préfère s'attacher, si possible, les gens de talent et d'esprit, qu'ils se soient opposés à lui par le passé ou qu'ils l'aient servi loyalement pendant des années. Ces adversaires vaincus viennent augmenter la volonté de puissance du ministre, que ce soit en le rejoignant ou en lui montrant une faille de son système qu'ils ont exploitée pour le mettre dans l'embarras. Le cardinal procède de l'une de deux façons pour s'accaparer les talents qu'il convoite : par le chantage, grâce aux informations privilégiées que lui rapportent ses agents, ou par la récompense.

3.2.1 L'appropriation de Souscarrières et la récompense de Cavois

Ces deux méthodes, qui ne s'excluent pas nécessairement, sont illustrées tôt dans l'œuvre, d'abord lorsque Richelieu s'attache par la menace Souscarrières qui, par le réseau de transport qu'il désire mettre en place à Paris, s'avère un ajout particulièrement intéressant pour le réseau d'informateurs du cardinal, puis quand il récompense chaleureusement Monsieur Cavois, son loyal capitaine de la garde.

Notons d'abord que ces deux personnages se présentent comme appartenant à deux classes sociales très différentes : Monsieur Pierre de Bellegarde, marquis de Montbrun et seigneur de Souscarrières, s'identifie clairement, comme l'indique l'étalage de ses titres, à la noblesse, tandis que Monsieur Cavois ne dispose d'aucun titre, sinon celui de capitaine de la garde du cardinal, et est issu du peuple. La différence dans la façon dont le cardinal de Richelieu aborde ces deux individus et dont il s'attache leur loyauté devient donc

d'autant plus marquante considérant l'écart qui existe entre leurs positions sociales respectives.

Ainsi, lorsque Souscarrières est introduit dans le bureau du cardinal, ce dernier entreprend directement de le manipuler en se montrant surpris de l'étalage des titres qui viennent d'être annoncés. Il demande au visiteur où sont « les personnes que l'on a annoncées en même temps que [lui], Monsieur Michel » (SR, p. 135). En procédant de la sorte, Richelieu indique d'entrée de jeu que les grandes pompes avec lesquelles Souscarrières a fait son entrée ne l'impressionnent nullement. Le ministre du roi est effectivement présenté dans l'œuvre dumasienne comme le fléau de la haute noblesse, les « "grands seigneurs" sous François I^{er} [ayant été] décimés par Richelieu, (en qui Dumas voit le continuateur de Louis XI)¹¹⁸ », et comme tel, il s'est encouru la colère des plus grands princes de son temps, de sorte que les titres de noblesse n'offrent aucun soutien face à lui. En l'affublant d'emblée du nom de Monsieur Michel, le cardinal laisse également entrevoir qu'il n'est pas dupe des manigances de Souscarrières, ce qu'il confirme lorsque ce dernier l'interroge à ce sujet :

- Michel ? répéta Souscarrières, faisant l'étonné. Qui donc se nomme ainsi, Monseigneur ?
- Mais vous, mon cher Monsieur, ce me semble.

¹¹⁸ Anne-Marie Callet-Bianco, « Vive le roi quand même ? La noblesse entre ralliement et affrontement dans les cycles romanesques de Dumas », *Le Lys recomposé : La représentation des pouvoirs sous l'Ancien Régime dans la littérature de fiction du XIXe siècle (1800-1850)*, Actes du colloque organisé à l'Université de Rouen en mars 2018, publiés par Laurent Angard, Guillaume Cousin, et Blandine Poirier, 2019, en ligne, URL : <https://hal.univ-angers.fr/hal-02616378>, p. 4. Le roi Louis XI est reconnu pour avoir affaibli considérablement les grands vassaux institués sous Hugues Capet. Après lui, ils ont ensuite pu regagner en influence, désormais appelés par Callet-Bianco « grands seigneurs », et ce jusqu'à l'arrivée au pouvoir du cardinal de Richelieu en tant que ministre du roi Louis XIII, qui a été le premier depuis Louis XI à avoir fait tomber les plus puissants membres de la noblesse, sans considération pour les risques personnels encourus.

- Oh ! Monseigneur commet une grave erreur, dans laquelle je ne voudrais pas le laisser. [...]
- Mon cher Monsieur Michel, reprit Richelieu, permettez-moi de vous raconter votre histoire. Je la sais mieux que vous. Elle vous instruira. (SR, p. 135)

Ce faisant, Richelieu se met en position de supériorité sur son adversaire. La connaissance qu'il a des origines modestes de son interlocuteur, né de la femme d'un pâtissier qui était souvent courtisée par les hommes de la noblesse, et qui a été reconnu par le marquis de Bellegarde comme son fils bâtard, lui donne l'ascendant sur Souscarrières, puisque, comme il le souligne, « il n'y [a] que les rois [...] qui aient le droit de légitimer les enfants adultérins » (SR, p. 136). En montrant sa connaissance de sa véritable origine, Richelieu laisse d'abord planer la menace de la dévoiler au grand jour, accusant ainsi Souscarrières de fraude. L'insistance du cardinal à l'interpeller sous le nom de Monsieur Michel va également en ce sens.

Mais, tout en laissant planer cette menace, Richelieu continue à dévoiler les torts commis par Souscarrières, notamment les duels auxquels il a pris part, sachant pertinemment que le cardinal les avait interdits. Richelieu, même s'il reconnaît avec réticence sa bravoure et son talent en ces occasions, lui laisse rapidement savoir ce qu'il serait advenu si Monsieur Michel avait réellement appartenu à la noblesse :

- Mais, savez-vous bien, mon cher Monsieur Michel, qu'il y a, dans votre épée tirée dans l'église, dans votre duel avec Villaudry, dans votre complicité au meurtre d'Étienne Latil, et dans votre rencontre avec le marquis de Pisany, de quoi vous faire couper le cou quatre fois, si vous aviez seulement deux quartiers de noblesse au lieu d'avoir soixante-quatre quartiers de roture ?
- Hélas ! Monseigneur, dit Souscarrières, fort ébranlé, je le sais et je déclare hautement que je ne dois la vie qu'à votre magnanimité.
- Et à votre intelligence, mon cher Monsieur Michel.

- Ah ! Monseigneur, s'il m'était permis de mettre cette intelligence à la disposition de Votre Éminence, s'écria Souscarrières, en se jetant aux pieds du cardinal, je serais le plus heureux des hommes.
- Je ne dis pas non, Dieu m'en garde, car j'ai besoin d'hommes comme vous.
- Oui, Monseigneur, d'hommes dévoués, j'ose le dire !
- ... Que je pourrai faire pendre le jour où ils ne le seront plus. Souscarrières tressaillit. (SR, p. 140)

Cet échange entre le cardinal et Souscarrières met de l'avant la proposition suivante : le ministre détournera les yeux de ses prétentions à la noblesse en continuant de l'appeler Monsieur Michel, ce qui lui permettra dans un même temps de se désintéresser des crimes qu'il a commis et qu'il ne pourrait se permettre d'ignorer chez un noble. En retour de quoi, Monsieur Michel se met au service du cardinal de Richelieu et reçoit le bénéfice de la moitié des chaises à porteur dont il demandait le brevet, ce qui lui offre par ailleurs l'opportunité de se montrer utile à son nouveau maître en lui rapportant des informations tirées des transports des membres de la noblesse et des ennemis de Richelieu. Souscarrières obtient donc un nouveau revenu grâce aux chaises à porteur, ses entrées chez le cardinal mais, surtout, la vie sauve et la protection du cardinal ainsi que son accord pour maintenir son mode de vie. Cette offre, il ne saurait la refuser, non seulement en raison des avantages qu'elle lui rapporte, mais encore, comme le souligne Richelieu, parce qu'en cas de refus, il ne serait plus d'aucune utilité au cardinal et risquerait d'être pendu pour ses crimes. Le choix n'en est donc pas vraiment un : Souscarrières se soumet entièrement à son nouveau maître en « se jetant à ses pieds » (SR, p. 140). Cette façon de s'approprier les services de Souscarrières peint Richelieu sous les traits d'un héros prêt à employer n'importe quel moyen, tel l'Unique stirnérien, pour parvenir à ses fins. En agissant de la sorte, le cardinal de Richelieu ajoute à son réseau d'informateurs un élément exceptionnel, capable de lui rapporter les déplacements, mais aussi les faits et gestes de

tout Paris, particulièrement de la haute noblesse qui lui pose tant de difficultés. On peut constater que si la volonté de puissance de Richelieu, représentée dans cet échange non seulement par le réseau d'informateurs qui lui a fourni ces informations, mais par les informations elles-mêmes, sorte grandie de cette victoire, celle de Souscarrières se trouve également renforcée. Seulement, fort de la moitié des droits qu'il demandait, sa volonté de puissance a dû se plier à celle de son adversaire, qu'il servira désormais pour continuer à bénéficier de ces privilèges. En augmentant la puissance de son adversaire, Richelieu en bénéficie donc également pour la sienne.

Mais, si la première moitié des droits sur les chaises à porteur revient à leur importateur, c'est-à-dire Souscarrières, qu'en est-il de la seconde moitié ? Toutes considérations à sa naissance et à ses crimes mises de côté, il aurait dû être l'unique bénéficiaire du brevet des chaises. Richelieu choisit pourtant, en utilisant son influence en tant que ministre du roi, de ne lui en céder que la moitié, et offre la seconde moitié en récompense à Madame Cavois, la femme du capitaine de sa garde. De menaçant qu'il était face à Souscarrières, le cardinal apparaît bien plus détendu avec Cavois et sa femme. Il rit des anecdotes que lui raconte Mme Cavois, s'amuse de l'embarras dans lequel Cavois est plongé lorsque sa femme reproche au cardinal de la tenir séparée de son époux, et offre cette nouvelle source de revenus au couple sans y apporter de conditions, simplement comme assurance dans le cas où il viendrait à mourir et sa protection, à leur manquer.

Dans les deux cas, la bourse de Richelieu lui apporte la loyauté de ses agents, mais il a une manière très différente de les appâter en fonction de leur statut social. Ainsi, il se

montre amical et bienveillant auprès de ses agents appartenant au peuple et n'hésite pas à récompenser généreusement leur loyauté comme il le fait avec les Cavois. Par contre, couvrir d'or les membres de la noblesse, ou du moins ceux qui prétendent à un certain pouvoir politique, comme Souscarrières, ne suffit pas, et pourrait même s'avérer dangereux. Lorsqu'il veut s'adjoindre un allié disposant de sa propre puissance, avant même de passer une entente avec lui, le cardinal s'assure de montrer à cet allié potentiel non seulement tous les avantages qu'il y a à se soumettre à lui, mais également tout le mal qu'il pourrait découler d'un refus. Il semble y avoir une différence entre la façon dont Richelieu aborde la conquête d'une volonté de puissance issue de la noblesse de l'une qui serait issue du peuple. Celle issue du peuple, plus modeste, est facilement achetée par l'or du cardinal, mais sa puissance est plus limitée. Elle demeure toutefois plus fidèle que celle issue de la noblesse, qui a certes son influence et ses contacts pour la grandir, mais doit être matée totalement, faute de quoi sa loyauté est tout sauf assurée.

C'est dans cette perspective que nous pouvons analyser la rencontre du cardinal avec le duc de Montmorency. Le cardinal fait briller au duc la promesse de lui remettre l'épée de connétable de France qu'il convoite, versant moins dans la menace et davantage dans la promesse d'un paiement. Cette méthode, qui fonctionne bien avec le peuple, ne tient pas compte du sens de l'honneur qui anime la haute noblesse, comme il est mis de l'avant lorsque Montmorency promet « d'obéir en tout point à [Son] Éminence [le cardinal], excepté le cas où [s]on honneur serait compromis » (SR, p. 317). Nous reviendrons plus loin sur cet épisode et nous contenterons donc de noter ici qu'il y a encore place à amélioration dans le jeu d'utilisation de la carotte et du bâton proverbiaux cher à Richelieu. Bien que cette méthode lui ait bien servi jusqu'à présent, il semble s'y

trouver encore quelques faiblesses que Richelieu devra surmonter s'il souhaite triompher de l'alliance des reines, ce qui lui donne l'opportunité d'apprendre de cette confrontation et d'en sortir grandi.

Cette stratégie, quoique imparfaite, donne par ailleurs l'occasion au cardinal de montrer à son nouvel allié la puissance qu'il peut personnellement mobiliser avec son réseau d'agents. Cela permet à Richelieu de joindre la puissance de cet allié à la sienne, sans crainte de le voir se retourner contre lui. Les agents du cardinal ne lui servent pas qu'à lui transmettre de l'information. Sans ses gens, Richelieu n'est que l'ombre de lui-même, ce qui rend d'autant plus essentiel de s'attacher leur loyauté définitivement. Ils sont la représentation de sa volonté de puissance puisque, sans eux, sa puissance diminuerait drastiquement. Elle repose en effet en grande partie sur les informations que ses agents lui communiquent, de sorte que sans leur apport, même un complot mineur ne tarderait pas à le perdre. Il lui faudra maintenant, pour ne pas tomber à la suite du complot orchestré par l'alliance des reines, s'attacher la loyauté d'un personnage autrement plus important : le roi. S'assurer de la conserver sera d'une importance vitale pour maintenir sa position en France et mener à bien ses projets pour son pays.

3.2.2 La chute de Richelieu

Le coup vient cependant plus vite et plus durement que prévu, alors que le cardinal ne reçoit qu'une nuit à l'avance des signes avant-coureurs des effets de la stratégie des membres de l'alliance des reines. S'il n'est pas en mesure de prédire exactement l'ordre qu'il recevra du roi, rester à Paris pendant que Louis XIII et le duc d'Orléans mèneront la guerre en Savoie, il sait que sa position est terriblement menacée. Dumas montre ainsi

un cardinal de Richelieu confronté à l'inévitable et à la possibilité de l'échec. Comme le souligne Maxime Prévost :

Mieux que tous ses contemporains, il [Dumas] aura exprimé l'extrême fragilité de la gloire. Chez lui, la possibilité de l'échec est constitutive du roman d'aventures, au même titre que les considérations sur le destin, sur les mérites comparés de l'action et de l'inertie, sur l'honneur, sur la confrontation (au moins implicite) entre l'idéal et la réalité¹¹⁹.

Si le cardinal de Richelieu n'est pas un héros de roman d'aventures, il lui faut, au cours du *Sphinx rouge*, se mettre en action bien plus qu'il ne le fait dans les œuvres romanesques écrites par les contemporains de Dumas. Cette fragilité de la gloire est mise en relief ici, alors que, pris de court, le cardinal se retrouve contraint à mettre ses affaires en ordre et à donner ses dernières instructions à ses agents. Il est même amené à se questionner avec sa nièce sur « [c]e sphinx, [qu']on [...] appelle Doute » (SR, p. 349). Tandis que l'avenir de l'idéal qu'il voulait pour la France devient soudain incertain, Richelieu montre, au contraire de la colère de sa nièce, un calme qui, s'il ne semble pas empreint de confiance, ne manque pas moins de surprendre. Richelieu l'annonce clairement : dans trois jours, le roi le rappellera auprès de lui. Ou pas. Il fera de son mieux pour empêcher cette alternative, mais il acceptera son destin quoi qu'il en soit.

Le ministre du roi a jusqu'à ce moment du *Sphinx rouge* déployé des efforts considérables pour mettre la main sur une lettre dénonçant les commanditaires de l'assassinat du roi Henri IV, le père de Louis XIII. Il va jusqu'à agir lui-même, sortant de son bureau pour interroger des témoins et chercher la fameuse lettre, alors

¹¹⁹ Maxime Prévost, « L'échec héroïque : Lectures croisées de *Vingt Ans après* et de *Lord Jim* », *op. cit.*, p. 129.

qu’habituellement, « ce sont ses sbires, qui sont toujours à l’initiative des actions les plus choquantes moralement. Richelieu dirige plus qu’il n’agit lui-même¹²⁰ ». En ce sens, le cardinal semble déjà avoir subi un apprentissage : il a appris à agir par lui-même en ce qui concerne les affaires de la plus haute importance, celles qui ne peuvent être confiées à d’autres puisqu’elles nécessitent directement son génie, sans intermédiaire.

La lettre demeure toutefois introuvable, quels que soient les efforts déployés. Peut-être la solution ne se trouve-t-elle pas alors dans l’action, mais dans l’abandon. Un abandon relatif, car « [c]e qui compte en premier lieu semblent affirmer par leurs actions les personnages dumasien, est la survie personnelle, et autant que possible, au-delà de la survie, l’épanouissement du Moi¹²¹ ». Abandonner totalement, il n’en est donc pas question, mais il est possible de prendre du recul. Tout comme il l’a fait avec Souscarrières, il s’agit pour Richelieu de donner à voir au roi combien sa présence lui rapporte, mais aussi combien il perdrait en son absence.

3.2.3 Le roi qui voulait régner

Bien que le réseau d’informateurs de Richelieu n’ait pas été suffisant pour l’empêcher de tomber en disgrâce, le cardinal a malgré tout pu être averti de ce qui se tramait grâce à Marion Delorme. Cela lui aura permis d’élaborer un plan et de s’assurer que le roi veuille le rappeler auprès de lui. Pour ce faire, Richelieu choisit de quitter Paris, laissant « ces gens-là » (SR, p. 348) se débrouiller seuls avec les affaires de l’État, l’emploi

¹²⁰ Caroline Julliot, *Le sphinx rouge : Un duel entre le génie romantique et Richelieu*, op. cit., p. 51.

¹²¹ Vittorio Frigerio, *Les fils de Monte-Cristo : idéologie du héros de roman populaire*, op. cit., p. 70.

du pluriel soulignant que ce n'est pas par le roi seul que Richelieu tombe, mais surtout par les membres de sa famille.

Le cardinal ne considère pas sa disgrâce comme définitive : « Le roi sera-t-il pour sa famille ? Sera-t-il pour la France ? Je suis pour la France » (SR, p. 349). Il entrevoit un moyen de s'attirer de nouveau la grâce du roi, comme il le laisse entendre quand il annonce à sa nièce, juste avant leur départ, que « [s]i, dans trois jours, le roi n'est point venu lui-même à Chaillot, dans quatre [ils] part[ent] pour [s]on évêché de Luçon » (SR, p. 350). Dans cette prévision du temps qu'il faudra au roi à le rappeler auprès de lui, ainsi que dans les consignes qu'il a laissées à ses serviteurs sur la façon de présenter leur rapport au roi, on peut en effet entrevoir plus qu'une série de coïncidences fortuites. On peut y lire l'espoir que l'exposition du roi à la lourde responsabilité de régner et à toute la souffrance que peut lui causer la connaissance des complots ourdis par sa famille et ses proches suffise pour qu'il rappelle le cardinal à ses côtés. Richelieu emploie donc toute l'influence qu'il peut mobiliser malgré sa disgrâce pour faire pencher la balance en sa faveur.

Une fois que la lettre de démission du cardinal est transmise au roi, celui-ci en fait la lecture alors qu'il se trouve entouré de sa famille. Louis XIII avait demandé à Richelieu de lui dresser un rapport des caisses de l'État et des armées. Or, ces rapports se trouvent en post-scriptum de la lettre, de sorte que le roi en fait la lecture de vive voix également. La lecture de la lettre est fréquemment interrompue par les reines et le duc d'Orléans, qui, « incapable[s] de se contenir » (SR, p. 353), la ponctuent de commentaires témoignant de leur haine envers Richelieu. Le roi, impatienté par l'affront qui lui est fait d'être interrompu dans sa lecture, se montre de plus en plus cassant envers sa famille. Il va

jusqu'à leur déclarer : « vous voilà tous contents et chacun de vous croit déjà être le maître ! » (SR, p. 354), montrant ainsi de manière explicite la distance qui le sépare de nouveau de sa famille, alors que quelques instants auparavant à peine, « la meilleure harmonie du monde semblait régner entre les augustes personnages » (SR, p. 351). À la question rhétorique posée par sa mère, « N'avons-nous pas tous, ici, les mêmes intérêts ? » (SR, p. 352), le roi donne d'ailleurs pour toute réponse « un léger mouvement du sourcil indiqua[nt] [qu'il] ne partageait peut-être pas entièrement, sur ce dernier point, l'opinion de sa mère » (SR, p. 352). Il commence ainsi déjà à se souvenir de tout ce qui l'oppose à sa famille, elle qui n'a jamais hésité à tenter de s'emparer du pouvoir royal, pouvoir qui lui revient de droit.

Le roi de France n'a cependant jamais réellement régné. Maintenant, il doit adopter les responsabilités qui viennent avec ce rôle et il sera confronté à un nouveau monde de complots et de machinations. Le cardinal a offert son hôtel au roi plutôt que de faire transférer les documents de l'État au Louvres, sous prétexte de craindre que « dans le transport des papiers de l'État qui [lui] sont confiés, quelques pièces importantes ne s'égarant » (SR, p. 350). Le roi se trouve de ce fait isolé, coupé de l'influence des membres de sa famille qui ne pourront le distraire des révélations qui lui seront faites. Il pourra ainsi garder la tête claire et se fier à son seul jugement pour interpréter les éléments qui lui seront soumis. De plus, cela a pour effet de le placer en position de découvrir les secrets de Richelieu, non seulement ses techniques mais tous les efforts qu'il déploie pour bien gouverner la France.

La distance entre le roi et sa famille qui est ainsi mise en place est approfondie par la reine-mère elle-même, qui, aussitôt la lecture de la lettre terminée, s'empresse de suggérer la création d'un conseil pour diriger les affaires du royaume pendant que le roi et son frère mèneront l'assaut. Elle lui propose ses fidèles alliés pour en occuper les sièges, usurpant de manière à peine dissimulée le pouvoir royal, crime dont elle accusait Richelieu la veille. Mais si ces jeux de pouvoir contribuent à refroidir le roi dans ses sentiments filiaux, c'est surtout la somme d'argent laissée par Richelieu qui marquera la rupture définitive de Louis XIII avec sa famille, la reine-mère suggérant qu'avant de remettre les quelque quatre millions de livres des caisses du ministre entre les mains du contrôleur des Finances, « le roi pourrait, sans que personne n'en sût rien, faire certaines largesses » (SR, p. 355). Après avoir accepté les demandes financières de sa famille qui s'ensuivent, le roi se retire et entre dans l'hôtel du Cardinal :

Conduit par le secrétaire [de Richelieu] Charpentier, il entra dans le cabinet et s'asseyait dans le fauteuil du ministre disgracié, en poussant un grand soupir de satisfaction et en murmurant, avec un sourire, ces mots dont il ne connaissait ni le poids ni la portée :

— Enfin ! Je vais donc régner ! (SR, p. 358)

Demandant l'ouverture du coffre de Richelieu au secrétaire du ministre disgracié, pour s'en prouver l'existence, le roi est alors pris, « au lieu du sentiment joyeux qu'il croyait éprouver à la vue de l'or, [...] d'une indicible tristesse », songeant « avec quelle facilité il avait déjà, de cette somme, distrait près de trois cent mille livres pour récompenser des dévouements qui lui étaient ennemis » (SR, p. 361). C'est donc bel et bien l'argent de Richelieu qui achève de séparer Louis XIII de sa famille et lui permet de comprendre qui sont ses ennemis. Il commence à réaliser qu'il est une autre majesté que celle de la royauté, soit celle de l'or, et que ces « [d]eux majestés n'en faisant qu'une, cause et effet

réversibles, [sont] interchangeables ; l'or crée le pouvoir, le pouvoir multiplie l'or¹²² ». Richelieu a su obtenir cet or, le créer, en quelque sorte, ce qui montre le pouvoir et l'influence qu'il a sur la société française. Nous avons mentionné que l'or est une ressource-clé sur laquelle s'appuie tout le réseau d'informateurs du cardinal. Il fait fructifier l'or par son influence, sa présence et son pouvoir, générant la richesse du royaume. Louis XIII serait-il, lui, en mesure de faire de même ? De le multiplier, il est déjà permis de douter. Il vient, après tout, d'en gaspiller une somme substantielle. Cet épisode met en évidence l'écart qu'il y a entre la capacité à régner du ministre et celle du roi, le premier se prêtant manifestement mieux à cet exercice que le second.

Comme l'a laissé entendre Richelieu, Louis XIII sera instruit des affaires du royaume durant trois jours. Chaque jour, le roi entend des rapports de la part d'agents du cardinal qui le renseignent sur des secteurs spécifiques de la vie politique française. Dans le cas d'un monarque, cela revient à l'informer sur sa vie privée, les personnages dont il est question ayant un lien étroit avec lui ou sa famille.

Conscient qu'il passera une nouvelle journée à se faire torturer par les vérités qui lui seront dévoilées, il se contraint à écouter les révélations des agents du cardinal. Les soupçons qu'il a nourris envers ses proches se trouvent alors confirmés, comme il le confie à son fou, l'Angely :

- Tout le monde me vole, tout le monde me trompe, tout le monde me trahit.
- Bon ! Tu viens de t'en apercevoir ?
- Non, je viens de m'en assurer. (SR, p. 391)

¹²² Vittorio Frigerio, *Les fils de Monte-Cristo : idéologie du héros du roman populaire*, op. cit., p. 155.

On l'informe hors de tout doute que tous, à commencer par sa famille, puis les gouvernements étrangers, attendent et souhaitent sa mort, uniquement comme une opportunité de renverser le cardinal. Il apprend aussi, d'abord les limites de son influence royale par la démission successive des nombreux agents de son ministre ; ensuite, par un ingénieux procédé, celles de son crédit financier. Il tente en effet d'emprunter de l'argent à Monsieur de Bérulle, d'abord en son propre nom, puis en celui de Richelieu. La première tentative, qui concerne pourtant une somme modeste, échoue, alors que la deuxième, se rapportant à plusieurs millions de livres, est couronnée d'un éclatant succès. Mais tout comme ce sont les actions de Baradas, favori du monarque, qui ont scellé la chute du cardinal, c'est sa trahison qui marque son retour au pouvoir.

Louis XIII avait en effet promis certaines sommes à sa famille, mais aussi à ses proches, notamment son favori et son fou. Le fou refuse la somme. Baradas, prétextant vouloir en offrir une partie à sa famille et conserver l'autre pour s'équiper afin d'accompagner le roi à la guerre, propose plutôt à Marion Delorme, agente incognito du cardinal, de « manger à [eux] deux, en un mois, les trente mille livres que [s]on imbécile de roi [lui] a données » (SR, p. 404), dans une lettre que cette dernière laisse lire au roi au nom de sa loyauté envers le cardinal. Le roi, définitivement brisé, fait route vers Chaillot, où au terme d'une longue explication avec Richelieu, il lui rend sa position de ministre du roi.

Comme nous l'avons mentionné, on peut voir la main de Richelieu dans ces quelques jours passés par Louis XIII à recevoir la confirmation de l'hypocrisie, sinon de

la trahison, de la majorité de ses proches. Le cardinal paraît certes surpris de voir ses serviteurs et ses agents quitter le service de la couronne pour venir le trouver à Chaillot l'un après l'autre une fois avoir transmis leur rapport au roi, ce qui prouve le dévouement et la loyauté qu'ils ont à son égard. Mais l'ordre qu'il leur a donné à son départ, selon lequel « c'est à [Sa] Majesté désormais qu'ils auront affaire » (SR, p. 361) directement, appuie l'hypothèse selon laquelle le cardinal avait prévu, jusqu'à un certain point, l'effet qu'auraient ces quelques jours sur le roi, et qu'il voudrait probablement lui confier de nouveau les rênes de son ministère. Sa prédiction du temps exact qu'il faudra pour y parvenir semble également aller en ce sens. Ces indices peuvent paraître subtils, mais selon Molino, l'œuvre de Dumas est régie par une « [l]oi de l'unité épique, qui regroupe tous les fils de l'intrigue, tous les personnages autour d'une action centrale [...]. Aussi n'y a-t-il pas de détail inutile, pas d'évènement immotivé¹²³ ». Ces éléments, qui trouvent un écho dans les événements du *Sphinx rouge*, ont donc bien leur importance pour expliquer comment le cardinal abat ses dernières cartes dans un tout ou rien visant à retrouver son ministère. Cette stratégie n'a rien d'élaboré et demeure hasardeuse, mais il y a certainement une forme de planification volontaire derrière ces événements.

Ainsi, l'exil que s'impose Richelieu lors de sa disgrâce a poussé Louis XIII à expérimenter son règne et à prendre connaissance de l'hypocrisie de ses proches. Outre le retour du cardinal, cela aura aussi permis au roi de s'élever, sinon comme égal du cardinal, du moins au point de devenir un roi bien supérieur à ce qu'il était auparavant. Le roi réalise la valeur de son ministre et choisit volontairement de le reprendre à ses côtés.

¹²³ Jean Molino, « Alexandre Dumas et le roman mythique », *op. cit.*, p. 64.

3.3 L'ascension du cardinal-duc

Le cardinal est ainsi de nouveau dans les bonnes grâces de son protecteur. Si cela constitue une victoire sur ses opposants, s'agit-il pour autant d'une amélioration de la situation dans laquelle se trouvait Richelieu au début du *Sphinx rouge* ou du retour à une même situation ? En rentrant dans les bonnes grâces du roi, Richelieu redevient le serviteur de Louis XIII, dont il « prit les mains [...], mit un genou en terre [et] les baisa » (SR, p. 439), montrant, en apparence, sa soumission au monarque. Richelieu apparaît ainsi comme un homme humble, à la merci du bon vouloir du roi de France et prêt à retourner à Chaillot dès que sa protection lui sera retirée. Mais le geste est moins innocent qu'il n'y paraît. On imagine en effet très mal le cardinal de Richelieu, tel qu'introduit par Dumas, se soumettant aussi volontiers à un autre, fût-il roi de France. Voyons donc quel changement apporté à sa volonté de puissance à la suite de sa confrontation avec les membres de l'alliance des reines peut l'avoir inspiré à poser un tel geste.

3.3.1 L'appropriation du pouvoir royal

Une fois le cardinal démis de ses fonctions, il s'est retiré, nous l'avons vu, dans sa résidence de Chaillot avec sa nièce. C'est là qu'il reçoit la visite de Saint-Simon, aspirant au titre de favori du roi. Celui-ci, venu prévenir le cardinal de l'arrivée du roi dans les prochaines heures, se comporte envers lui avec un respect digne du roi de France lui-même :

Le jeune homme s'arrêta court, arracha plutôt qu'il ne souleva son chapeau de sa tête, et mit un genou en terre devant le cardinal.

- Que faites-vous, Monsieur ? lui demanda en riant le cardinal. Je ne suis pas le roi !
 - Vous ne l'êtes plus, Monseigneur, c'est vrai, dit le jeune homme, mais, avec l'aide de Dieu, vous allez le redevenir.
- Un frisson de plaisir courut par les veines du cardinal. (SR, p. 429)

Cette réaction à la flatterie du jeune homme en dit long sur l'ambition de Richelieu. Son projet n'est ni plus ni moins que de s'accaparer le pouvoir royal. S'il lui est impossible de porter la couronne lui-même, il n'en vise pas moins à s'attacher celui qui la porte de façon permanente. Il deviendrait ainsi le seul détenteur du pouvoir et comme le mentionne Saint-Simon, il serait ainsi de nouveau investi du pouvoir royal, davantage que le roi lui-même.

Après avoir été obligé d'assumer les responsabilités du pouvoir qu'il avait déléguées à son ministre jusqu'à présent, Louis XIII réalise qu'il n'est pas apte à porter ce poids. Maintenant qu'il a commencé à entrevoir les complots ourdis contre sa personne, il veut par contre connaître la vérité entière et savoir jusqu'où s'étend la trahison des siens. Il ordonne ainsi au cardinal : « Parlez, je mets mon orgueil royal aux pieds du crucifix. Je suis prêt à tout entendre » (SR, p. 434). La façon dont le roi abandonne son orgueil évoque l'image de l'agenouillement. En tant que prêtre, Richelieu représente l'Église. Le crucifix dont il est question ici symbolise l'Église elle-même, dont il est un représentant. Par cet agenouillement symbolique, le roi se soumet à Richelieu, bien plus qu'il ne lui demande de se soumettre à lui.

Pourtant, alors que le cardinal s'exécute et commence à lui expliquer les torts commis par la reine-mère, laquelle a trempé dans l'assassinat de Henri IV, père de Louis

XIII, le roi, qui lui avait pourtant demandé de tout lui dire, lui ordonne de se taire au moment crucial. Le cardinal avait été incapable jusqu'à présent de mettre la main sur la lettre d'aveux de l'assassin de Henri IV accusant la reine-mère. Il avait seulement pu apprendre que deux jeunes hommes l'avaient prise. Son projet était de l'utiliser pour définitivement s'attacher le roi. Pourtant, malgré toutes ses ressources et son vaste réseau d'informateurs, ce projet n'avait pas abouti. Le roi avoue qu'il était l'un des deux hommes et choisit alors de remettre la lettre à son ministre, l'enjoignant à s'en servir comme moyen de pression contre lui si le besoin s'en faisait sentir :

— [J]e suis faible, mais, par bonheur, je me connais. Ma mère est ma mère au bout du compte, et, de temps en temps, elle reprend son empire sur moi. Mais quand je sens que cet empire me fait dévier de la ligne droite et me pousse à quelque chose d'injuste, je regarde ce papier et il me rend la force. Ce papier, Monsieur le cardinal, dit le roi d'une voix sombre mais résolue, gardez-le comme un pacte entre nous, et, le jour où il me faudra rompre avec ma mère, [...] ce papier à la main, exigez de moi ce que vous voudrez.

Le cardinal hésitait.

— Prenez, dit le roi, prenez, je le veux.

Le cardinal s'inclina et prit le papier. [...]

— Et maintenant, ne me faites plus de condition, Monsieur le cardinal.
La France et moi nous remettons entre vos mains. (SR, p. 439)

En agissant de la sorte, Louis XIII se remet effectivement, comme il le dit lui-même, entre les mains du cardinal, lui confiant par la même occasion le pouvoir absolu sur le royaume de France. Il reconnaît ainsi qu'il ne peut supporter le fardeau du pouvoir, que son rôle en tant que symbole de la royauté, comme manifestation sacrée du pouvoir, lui convient mieux. Cela fait toutefois en sorte qu'il ne peut tolérer un manque de respect envers la royauté. Il accepte pleinement que son seul rôle est d'incarner le caractère sacré de la couronne, ce faisant la dignité du trône et la sienne se trouvent unies davantage encore qu'auparavant. Les interruptions du roi au cours de sa discussion avec son ministre ont

ainsi surtout empêché Richelieu de dire des choses pour lesquelles, à cause de son respect envers le sacré de la couronne, Louis XIII aurait été obligé de le punir. Pour prévenir cela, le roi a préféré faire ces révélations lui-même, puisque, comme il l'affirme à Richelieu : « [L]es rois sont des personnes sacrées, [...] [e]t malheur à ceux qui pénètrent leurs secrets » (SR, p. 437).

C'est ainsi que Richelieu devra commencer à montrer du respect pour le décorum royal s'il veut s'attacher définitivement Louis XIII. Tant qu'il respecte le caractère sacré de la monarchie et épargne l'orgueil du roi, celui-ci demeurera sa propriété. La façon dont est rédigée la lettre à Gustave-Adolphe, potentiel allié contre l'Italie qui propose au cardinal de s'associer à lui, mais refuse de traiter « avec d'autres » (SR, p. 383), en est un exemple frappant. Le roi et son ministre se trouvent réunis dans le bureau de Richelieu. Ce dernier « écrivait, le roi attendait » (SR, p. 440). C'est ainsi le ministre qui agit, qui communique avec les puissants, alors que Louis XIII est réduit à faire « un signe affirmatif » (SR, p. 441) à la lecture de la lettre. Il s'agit là d'un important apprentissage qui permettra à Richelieu, s'il peut l'appliquer, « de s'affirmer et de faire valoir ses prétentions à l'intérieur de la société¹²⁴ », le soutien du roi lui donnant voix afin de guider la société française vers la grandeur qu'il souhaite pour elle.

C'est notamment en initiant le roi au fardeau du pouvoir et en acceptant de montrer du respect envers la couronne que Richelieu s'est attaché le roi. Frigerio mentionne également, en comparant le cardinal à son successeur Mazarin, que « Richelieu, moins

¹²⁴ Vittorio Frigerio, *Les fils de Monte-Cristo : idéologie du héros de roman populaire*, op. cit., p. 37.

radin ou plus audacieux, avait fait plus que cela [mater ses frondeurs à coup d'argent sonnante], s'achetant un roi, et avec lui un royaume entier, en faisant miroiter aux yeux de Louis XIII une richesse qui dépassait pour lui les bornes de l'imagination la plus débridée¹²⁵ ». Frigerio parle ici de l'or qui a contribué à faire réaliser à Louis XIII à quel point il était inefficace pour régner, mais ce n'est pas seulement le roi de France qui a cédé en faveur de son ministre. Le cardinal de Richelieu doit également céder en ce qui a trait au respect qu'exige le roi envers la couronne : plutôt que de persister à le tenir complètement à l'écart des affaires de l'État, le cardinal l'y fait contribuer dans un rôle qui, de fait, s'approche davantage de l'observateur que d'un monarque, mais comble néanmoins le roi en lui donnant un semblant de pouvoir décisionnel. C'est à partir de ce moment que Richelieu peut être considéré comme le véritable maître de la France, et qu'il « se révèle l'incarnation d'un pouvoir d'une étonnante modernité – un État autosuffisant, qui ne tire sa légitimité que de lui-même et ses choix d'action d'aucune autre autorité extérieure¹²⁶ ».

L'or rassemblé par Richelieu doit en outre servir à une autre fonction : pendant qu'il en était l'unique possesseur, Louis XIII en a effectivement promis des sommes aux membres de sa famille, sommes qu'il s'est bien gardé de leur remettre quand il a découvert ce qu'ils tramaient grâce au réseau d'informateurs du cardinal. Ce dernier est toutefois d'un avis différent :

— Des traîtres, des trompeurs et des infidèles ! Vous, qui prêchez si bien l'économie, n'allez-vous pas me donner le conseil de récompenser l'infidélité, le mensonge et la trahison ?

¹²⁵ *Ibid.*, p. 155.

¹²⁶ Caroline Julliot, *Le sphinx rouge : Un duel entre le génie romantique et Richelieu*, op. cit., p. 49.

— Non, Sire, mais je vais dire à Votre Majesté : une parole royale est sacrée, une fois donnée elle doit être tenue. (SR, p. 442)

Par déférence envers la couronne, le cardinal de Richelieu choisit donc de payer les sommes promises par le roi. Cette largesse a également une autre signification, Richelieu n'étant pas simplement un « ennemi généreux » (SR, p. 444) comme le pense Louis XIII. Tout comme il l'a déjà fait pour Gaston d'Orléans lors du complot de Chalais, le cardinal cède volontiers une vaste somme d'argent à ses ennemis vaincus, les marquant ainsi comme tels et s'assurant que le doute plane à l'avenir sur leur intégrité. Il leur sera ainsi plus difficile de rassembler des alliés contre lui, puisqu'il les aura symboliquement ajoutés à sa volonté de puissance par ce geste.

Cette victoire du cardinal s'accompagne de ce qui semble être une forme d'apprentissage. Dans son changement d'attitude envers la dignité de la couronne, on peut en effet trouver un élément de croissance et d'affinement de ses méthodes. S'il peut appliquer ce nouvel outil pour flatter les membres de la noblesse également, il aura gagné non seulement en puissance, mais également en finesse. Il s'agit donc de vérifier quel est désormais son rapport au caractère sacré de la royauté et de la noblesse.

3.3.2 Nouveau rapport au sacré

Il y a davantage que du respect derrière les attentions qu'adresse le cardinal au roi, il y a du calcul. Le rapport au caractère sacré de la couronne qu'entretient Richelieu a en effet beaucoup changé à la suite de ces événements. Un bon exemple de ce changement est la façon dont il traite le duc de Montmorency avant d'être démis de ses fonctions, qui contraste fortement avec celle dont il le fait après s'être approprié le soutien royal de

manière définitive. Avant sa chute, le cardinal a en effet rencontré le duc et lui a offert, contre son soutien dans la guerre d'Italie, l'épée de connétable. Montmorency, qui a longtemps convoité cette épée et le titre qui l'accompagne, est alors très heureux de se soumettre à l'autorité du ministre du roi en ces termes :

- Au nom de la France, Monseigneur, lui dit Montmorency, recevez-moi comme votre homme-lige. Je promets d'obéir en tout point à Votre Éminence, excepté le cas où mon honneur serait compromis.
- Si je ne suis pas prince, Monsieur le duc, dit Richelieu avec une suprême dignité, je suis gentilhomme. Croyez bien que je ne demanderai jamais à un Montmorency rien dont il ait à rougir. (SR, p. 317-318)

Bien que Montmorency ne soit pas un membre de la royauté, tel qu'indiqué par le fait que le cardinal se permet de lui tendre la main à serrer, alors qu'il « ne se perm[e]t pas cette familiarité avec le comte de Moret, qui [est] de sang royal » (SR, p. 316), il s'agit tout de même d'un duc, donc d'une famille noble ancienne, puissante et suffisamment respectable pour avoir détenu l'épée de connétable par le passé. Il appartient ainsi à la plus haute noblesse, la royauté mise à part. Si Richelieu a fait tomber de nombreuses têtes parmi la noblesse déjà à ce moment, ce n'est pas pour autant qu'il se permet de manquer de respect envers un noble. Il reconnaît au contraire la valeur de son interlocuteur, admettant que celui-ci est un prince tout en affirmant que lui, Richelieu, n'en est pas un, et il accepte donc, en sa qualité de gentilhomme, la condition pour recevoir Montmorency au sein de ses subordonnés.

Pourtant, après le retour triomphant de Richelieu en tant que ministre du roi, celui-ci, plus puissant que jamais, se permet de passer outre ce respect lors de la guerre d'Italie :

- Prince, voulez-vous être connétable demain ?
 Les yeux de Montmorency lancèrent un double éclair.
- Monseigneur, dit-il, à la façon dont Votre Éminence me fait la proposition, j'ai peur qu'elle n'ait à me demander quelque chose d'impossible.
- Rien de plus facile au contraire. La guerre est déclarée au duc de Savoie. [...] [E]nlevez-le, lui et son fils, et amenez-les ici. Une fois ici, nous en ferons ce que nous voudrons [...].
- Monseigneur, dit Montmorency en s'inclinant, il y a huit jours que, dans ce même château de Rivoli, j'étais l'hôte du duc, ambassadeur envoyé par vous. Je ne pourrais y entrer, aujourd'hui, trahissement et en ennemi.
- Le cardinal regarda le duc.
- Vous avez raison, lui dit-il, on propose ces choses-là à un capitaine d'aventure et non à un Montmorency. (SR, p. 550)

Le cardinal oublie ainsi l'espace d'un instant qu'il y a une différence entre un capitaine d'aventure et un prince de la maison de Montmorency, ce qui montre que le respect qu'il éprouvait auparavant envers lui est désormais absent. On aurait pu croire que son escapade à Chaillot aurait rendu le cardinal plus mielleux, plus conscient qu'il lui fallait respecter la noblesse, surtout que c'est la leçon qu'il semble avoir tirée de son retour en grâce auprès du roi. Comme l'indique Frigerio, « [l]e savoir doit être non seulement appris, mais intégré à l'être et à son existence. Il doit être à la fois connaissance de soi et du monde, et pratique de leurs relations¹²⁷ ». Le savoir que Richelieu aurait dû intégrer dans son rapport avec la noblesse n'est pourtant clairement pas appliqué dans ses interactions avec Montmorency. En offrant à ce prince l'épée dont il s'était servi pour le conquérir, le cardinal a oublié de tenir compte du sens de l'honneur et de l'orgueil du prince, le traitant comme un de ses agents roturiers, auquel il aurait fait miroiter la promesse d'une bourse bien remplie. C'est d'ailleurs ce qu'il fait immédiatement après le refus catégorique du duc :

— Étienne ! Étienne ! répéta-t-il.

¹²⁷ Vittorio Frigerio, *Les fils de Monte-Cristo : idéologie du héros de roman populaire*, op. cit., p. 54.

Latil apparut.

- Connais-tu le château de Rivoli ?
- Celui qui est à une lieue de Turin ?
- Oui. Il est habité à cette heure par le duc de Savoie et son fils.

Latil sourit.

- Il y aurait un coup à faire, dit-il.
 - Lequel ?
 - Celui de les enlever tous les deux.
 - T'en chargerais-tu ?
 - Parbleu !
 - Combien te faudrait-il d'hommes pour cela ?
 - Cinquante bien armés, bien montés.
 - Choisis toi-même les hommes et les chevaux. Il y a, si tu réussis, cinquante mille livres pour les hommes, vingt-cinq mille pour toi.
- (SR, p. 551)

Le contraste entre les deux propositions est frappant. Non seulement Étienne accepte-t-il la proposition du cardinal, mais il la devine sans que celui-ci ait seulement à la lui faire, ce qui montre son enthousiasme envers le projet. Tout ceci semble indiquer que, plus sûr que jamais du soutien du roi, Richelieu a perdu le peu de respect qu'il avait envers la noblesse. En traitant un noble comme s'il était un capitaine d'aventure, il porte atteinte à sa dignité et à son honneur. Ce qui s'avère une grave erreur comme le montre la suite des événements : Montmorency prévient le duc de Savoie du projet par courtoisie envers son hôte, tel que son honneur l'y oblige, de sorte qu'Étienne et ses hommes ne trouveront qu'un château vide à leur arrivée. Comme le souligne Anne-Marie Callet-Bianco, « les personnages romanesques se distinguent par leurs actions d'éclat ou par leur hauteur morale¹²⁸ ». Cette erreur, qui aura coûté cher à Richelieu et à la France, nous en apprend sur le changement qu'il a subi entre ses deux interactions avec le duc de Montmorency : le respect qu'il montrait encore envers la haute noblesse se trouve fortement réduit, voire

¹²⁸ Anne-Marie Callet-Bianco, « Vive le roi quand même ? La noblesse entre ralliement et affrontement dans les cycles romanesques de Dumas », *op. cit.*, p. 9.

complètement éclipsé par celui qu'il offre désormais à Louis XIII. Ce faisant, Richelieu montre qu'il a échoué à vaincre complètement la volonté de puissance du duc de Montmorency et à la fusionner à la sienne, de sorte qu'une nouvelle volonté de puissance, divergeant de celle du cardinal, surgit à la fin du *Sphinx rouge*¹²⁹.

Conclusion

Après avoir subi l'opposition des membres de l'alliance des reines, qui ont joué de l'atteinte à la dignité du roi par son ministre pour le manipuler et faire démissionner Richelieu, le cardinal a donc su regagner la confiance du roi. En effet, grâce à la loyauté qu'il inspire à ses fidèles agents, à ses ressources financières et en forçant habilement Louis XIII à porter le fardeau du pouvoir, il a pu se faire offrir de nouveau le pouvoir qu'il avait perdu et s'attacher définitivement le roi de France. En retour de quoi, il lui offre une soumission feinte et lui permet de magnifier le caractère sacré de la couronne de même que le respect dû à celui qui la porte. Plus puissant que jamais, le cardinal commet toutefois certaines erreurs. Il sous-estime ainsi quelques-uns de ses adversaires et gère de façon maladroite certaines situations, montrant qu'il n'a peut-être pas autant appris de sa confrontation avec l'alliance des reines qu'il ne l'aurait pu. Le cardinal n'est donc pas invincible et demeure sujet à l'erreur. Il réussit néanmoins, à terme, à accomplir son projet d'étendre la gloire de la France par-delà les Alpes, rétablissant son favori, le duc de

¹²⁹ Il est probable qu'en achevant ainsi *Le sphinx rouge*, roman où figurent les personnages d'Antoine de Bourbon, comte de Moret, et du duc Henri II de Montmorency, Dumas voulait faire allusion à la réalité historique de ces personnages, bien que, fidèle à son habitude, il l'altère. En effet, « [r]alliés à la rébellion de Gaston d'Orléans contre le cardinal de Richelieu, le comte de Moret [...] meurt lors de la bataille de Castelnaudary, le 1^{er} septembre 1632, et le duc Henri II de Montmorency, capturé, est décapité » (SR, p. 521, note de bas de page de l'édition 2018). En échouant à fusionner la volonté de puissance du duc de Montmorency à la sienne, Richelieu aurait ainsi involontairement participé à mettre en branle les événements de cette rébellion et à dresser contre lui un nouvel ennemi.

Nevers, au détriment du rebelle duc de Savoie. Il cristallise ainsi sa vision d'une France forte, tout en dominant un peu plus l'Europe grâce à cette victoire qui augmente, du même coup, sa volonté de puissance.

CONCLUSION

Le cardinal de Richelieu tel que représenté dans *Le sphinx rouge* semble correspondre au héros d'aventure dumasien décrit par Jean-Yves Tadié, du moins en sa condition première : « Un homme seul parcourt un itinéraire semé d'obstacles¹³⁰ ». Tel semble être en effet le cardinal, personnage solitaire devant affronter moult obstacles pour s'imposer dans le royaume de France et le transformer selon ses desseins. Mais peut-il pour autant être considéré comme un surhomme ?

Nous avons défini le surhomme populaire comme étant une figure issue d'une progression, d'un apprentissage. Si tout personnage a le potentiel d'aspirer à la surhumanité, il lui faut pour cela se dépasser en tant qu'individu. Confronté à un obstacle en apparence insurmontable, il réalise que ses principes l'entravent et ne parvient à surmonter l'obstacle qu'à la condition de les abandonner. Il s'autorise ainsi à devenir une volonté de puissance dominante, à utiliser tous les moyens en sa possession pour

¹³⁰ Jean-Yves Tadié, *Le roman d'aventures*, op. cit., p. 35.

augmenter sa puissance, aussi mesquins ou aussi bas que soient ces moyens. Il parvient ainsi de plus en plus à imposer sa vision du monde, qu'elle soit idéaliste ou purement égoïste, pour en faire une réalité¹³¹. Essayons donc de voir si le cardinal de Richelieu a progressé au cours du roman, en plus de se dépasser pour surmonter les obstacles sur sa route. Ce faisant, demandons-nous si sa volonté de puissance a augmenté et lui a permis de modifier le monde qui l'entoure, d'« imposer à la réalité, ou à une partie de la réalité, une forme nouvelle, un réarrangement¹³² » pour reprendre les termes de Nietzsche.

Dans *Le sphinx rouge*, Richelieu est présenté comme un ministre qui ne désire que la grandeur de la France, c'est-à-dire le pouvoir pour le royaume et, par ricochet, pour lui-même. Les moyens qu'il emploie pour arriver à ses fins ne seront pas toujours moralement défendables, mais du moins seront-ils efficaces. Ces moyens tiennent pour l'essentiel en deux éléments : les relations et l'argent. C'est par ces éléments, sa propriété, que le cardinal est puissant, car la « propriété est la modalité pratique du pouvoir, sa concrétisation, qui l'accroît ou lui permet tout au moins de se manifester ouvertement dans le monde¹³³ ». Le cardinal a autant d'yeux et d'oreilles qu'il le souhaite : il achète le peuple avec la promesse de l'or, peuple qu'il tient autrement dans la famine, et règne sur la noblesse par la terreur, accompagnée de largesses. Sa prodigalité combinée à l'influence qu'il exerce sur les affaires de l'État lui offrent un large éventail de récompenses et de privilèges possibles, mais son autorité lui permet également d'user de punitions et de

¹³¹ Cette capacité à façonner le monde, Eco l'envisage d'abord comme une façon de réparer les injustices du monde, ce qui est fréquent chez les héros des romans populaires au XIX^e siècle, qui empruntent souvent les traits du Justicier. Cette caractéristique du héros populaire ne nous semblait toutefois pas absolument nécessaire pour acquérir le statut de surhomme.

¹³² Patrick Wotling, « Volonté de Puissance », *Dictionnaire Nietzsche, op. cit.*, p. 939.

¹³³ Vittorio Frigerio, *Les fils de Monte-Cristo : idéologie du héros de roman populaire, op. cit.*, p. 152.

châtiments. Il utilise au cours du *Sphinx rouge* ces moyens, cette propriété, selon Stirner, au profit de la France et pour son propre intérêt par le fait même. Plus la France sera grande et forte, plus sa propre puissance augmentera.

Si le cardinal peut s'offrir les services de presque n'importe quel sujet du roi de France en jouant des récompenses et des châtements, il en est malgré tout certains qui complotent contre lui. Les ennemis qui s'opposent principalement à Richelieu dans *Le sphinx rouge* sont la reine-mère, la reine régnante et le duc Gaston d'Orléans, frère du roi et héritier de la couronne. Ceux-ci forment une alliance éphémère, qui se rapproche de l'association stirnérienne. Les membres de l'alliance ne se liguent ensemble que le temps d'atteindre leur objectif commun : se débarrasser du cardinal de Richelieu. Une fois celui-ci hors de leur chemin, chacun a un plan pour s'emparer du trône, plan qui exclut les autres membres du groupe. Leur alliance, aussi fragile qu'elle puisse paraître, est néanmoins nécessaire pour s'attaquer à la propriété de Richelieu puisqu'aucun des trois conspirateurs n'est assez puissant individuellement. En s'unissant les uns aux autres, ils deviennent toutefois l'un des obstacles les plus périlleux que le cardinal aura à affronter.

Confronté à ce redoutable adversaire qu'est l'alliance des reines, Richelieu est contraint de se lancer à la recherche d'une lettre qui compromet la reine-mère dans l'assassinat d'Henri IV. Il espère pouvoir utiliser cette lettre pour forcer le roi à exiler de nouveau sa mère, ce qui mettrait un terme à ses plans. Par crainte ou par respect pour le caractère sacré de la couronne, il a jusqu'à présent évité de recourir à de telles extrémités. En d'autres termes, il a refusé d'employer ce moyen à sa disposition pour supprimer la volonté de puissance de la reine-mère, ce qui a permis à cette dernière de l'accroître

entretiens. Le cardinal laisse ainsi à la royauté une emprise sur lui, laquelle l'entrave dans ses actions et lui porte rapidement préjudice, permettant à l'alliance des reines de s'opposer à lui et de l'écarter, temporairement, du pouvoir.

Il découle de ceci que Richelieu ne correspond pas, au début du roman, au surhomme tel que nous l'avons défini. Il hésite encore à utiliser certaines mesures pourtant nécessaires à la réalisation de ses projets. De plus, bien qu'il prouve que la religion n'a plus d'emprise morale sur lui, la royauté en a toujours, dans une certaine mesure. La confrontation avec l'alliance des reines est donc cruciale, à la fois pour qu'il progresse, se dépasse, accroisse sa puissance et modèle la France selon ses idéaux et ses valeurs. La confrontation avec les reines pourrait-elle porter le cardinal à de telles hauteurs ?

Après le coup porté par ses opposants, en disgrâce, Richelieu perd les ressources financières et l'autorité qui lui permettaient d'entretenir son réseau d'informateurs. Le cardinal compte cependant sur leur fidélité – ou du moins sur leur confiance en son génie et sur leur connaissance du caractère changeant du roi – pour informer le roi des complots orchestrés par sa famille, ce qui devrait le convaincre de la nécessité de le garder à ses côtés comme ministre. Les espoirs du cardinal ne seront pas déçus et Louis XIII le réinstitue donc comme ministre, tout en lui confiant la lettre compromettant la reine Marie de Médicis dans l'assassinat d'Henri IV. Ce geste accroît le pouvoir de Richelieu et l'assure qu'il ne risque plus de perdre les faveurs du roi.

La façon dont Richelieu se comporte une fois le roi bien acquis, en faisant de lui un acteur passif de ses décisions, ainsi que la différence notable dans la courtoisie qu'il

témoigne à la haute noblesse en la personne du duc de Montmorency, qu'il traite comme un capitaine d'aventure une fois son pouvoir consolidé, établissent que le respect qu'il porte à la royauté, s'il ne s'est pas dissipé, ne le restreint plus. S'il apprend à utiliser le roi à son avantage, il ne lui fait plus l'affront de le laisser de côté pour prendre les décisions seul, sans même le consulter. De la même façon qu'il utilise la religion pour parvenir à ses fins, Richelieu se pare désormais des avantages de la royauté. Il s'est ainsi débarrassé d'une nouvelle « [entrave] qui le retenai[t] et affirme sa puissance¹³⁴ ». Mais est-il maintenant libre de toute entrave ? En regard de son erreur de jugement face au duc de Montmorency, il est encore possible de percevoir une faiblesse de ce point de vue. Incapable de convaincre le duc non seulement de remplir la mission qu'il voulait lui confier, mais encore de l'empêcher de lui nuire, Richelieu semble manier de façon plutôt malhabile cette nouvelle autorité que lui confère le soutien royal et son influence est encore chancelante dans les milieux de la haute noblesse. L'apprentissage du cardinal de Richelieu semble donc loin d'être terminé à la fin du *Sphinx rouge*. Il se trouve dans une meilleure position après les événements racontés par Dumas et s'est débarrassé des hésitations de nature morale qui l'empêchaient de prétendre au pouvoir, mais il maîtrise encore mal cette nouvelle autorité dont il se trouve investi.

Toutefois, au terme de son éclatante victoire face à l'alliance des reines, Richelieu a grandement augmenté sa volonté de puissance. Maître du roi, il tient désormais les rênes de la France, qu'il pourra façonner à sa guise suivant son idéal. Il a par ailleurs assuré le contrôle de la France sur le Piémont, consolidant du même coup son autorité par-delà les

¹³⁴ Vittorio Frigerio, *Les fils de Monte-Cristo : idéologie du héros de roman populaire*, op. cit., p. 31.

Alpes en rendant au duc de Nevers, qui lui est attaché, son emprise sur ces terres. La France sort grandie de ses deux victoires consécutives à La Rochelle et en Italie, et par le fait même, Richelieu l'est également. Il a donc progressé au cours des événements qui forment la trame du roman, a surmonté les obstacles dressés sur sa route et sa volonté de puissance s'est grandement accrue, de sorte qu'il peut « imposer à la réalité, ou à une partie de la réalité, une forme nouvelle, un réarrangement¹³⁵ ». Même si ses ennemis sont encore nombreux et qu'il semble toujours y avoir une hésitation chez Richelieu à employer tous les moyens nécessaires afin de soumettre la haute noblesse, la menace immédiate a été écartée. Le cardinal de Richelieu peint par Alexandre Dumas dans *Le sphinx rouge* est-il donc un surhomme ? Il semblerait bien que oui.

En terminant cette analyse, nous aimerions nous pencher brièvement sur le comte de Moret, dont le nom a été utilisé par Dumas pour former le titre original de l'œuvre. Le comte est peu présent dans l'œuvre. Il n'apparaît que dans quelques chapitres et n'est l'acteur central que d'un nombre plus restreint encore d'épisodes. Parmi ces apparitions, la confrontation qui l'oppose au cardinal de Richelieu, le fameux sphinx rouge dont l'œuvre porte le nom dans les éditions plus récentes, s'avère riche sur plus d'un plan.

Tout comme il l'a fait lors de son entretien avec Souscarrières, Richelieu commence par faire l'étalage de ses connaissances sur les récents agissements du comte de Moret. Celui-ci tente de prendre le cardinal et son réseau d'informateurs en défaut, sans succès. Constatant cela, le comte, impressionné, admet sa défaite. Le cardinal est toutefois

¹³⁵ Patrick Wotling, « Volonté de Puissance », *Dictionnaire Nietzsche, op. cit.*, p. 939.

beaucoup moins menaçant avec le comte de Moret qu'il ne l'a été avec Souscarrières : contrairement à celui-ci, qui s'est adonné à nombre de duels et autres actes défiant l'autorité du cardinal, le comte n'a pas encore comploté contre lui, ni contrevenu à ses édits. Il s'est pour l'instant contenté de servir de messager pour le compte de l'alliance des reines. Cela, combiné à l'immense respect porté par Richelieu au roi Henri IV, père naturel du comte de Moret, pousse le cardinal à vouloir s'adjoindre le jeune homme, dont le caractère exprime la droiture, sans avoir recours à la menace. Une telle menace, étant donné le parcours exemplaire du comte, serait de toute manière sans fondement.

Le comte de Moret moralement droit, au « caractère tout français » (SR, p. 316), lui dont le « courage [est] bien connu [puisqu'il en a] donné tant de preuves » (SR, p. 316), et qui entreprend un voyage périlleux en territoire ennemi pour protéger une demoiselle en détresse et dérober des informations cruciales pour la victoire française contre le duc de Savoie, serait-il tout compte fait, comme on l'a longtemps cru, le véritable héros du roman ? Il est certainement plus aisé pour le lecteur de s'identifier à lui qu'à Richelieu. Cependant, le nombre peu élevé de ses apparitions au cours de l'œuvre joue en sa défaveur¹³⁶. Toujours est-il qu'à eux deux, les personnages du cardinal-duc et du comte semblent incarner les caractéristiques de deux types de héros très présents dans le roman-feuilleton du XIX^e siècle, soit le surhomme et le héros d'aventure. *Le sphinx rouge* étant paru à la fin de ce siècle, cette dynamique hors du commun pourrait relever d'un hommage

¹³⁶ Il faut dire que *Le sphinx rouge* est considéré comme une œuvre incomplète. Les aventures du comte de Moret se trouvent être détaillées dans une autre œuvre de forme épistolaire intitulée *La colombe*, annexée à l'édition 2018 du *Sphinx rouge*.

rendu par Dumas aux différentes variétés de ce genre, dans l'histoire duquel il aura laissé sa marque.

BIBLIOGRAPHIE

ŒUVRE ANALYSÉE

DUMAS, Alexandre, *Le sphinx rouge* [*Le comte de Moret*, 1866], Paris, Le Cherche Midi, 2018, 713 p.

ÉTUDES SUR ALEXANDRE DUMAS ET SON ŒUVRE

AKIKI, Karl, *La recette du roman populaire, façon Alexandre Dumas*, thèse de doctorat, Université Paris-Sorbonne, 2013, 328 p.

ANSELMINI, Julie et Claude SCHOPP (dir.), *Dumas pour tous, tous pour Dumas !*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Cahiers d'Alexandre Dumas », n° 41, 2014, 197 p.

BAUER, Camille, « Le mythe de d'Artagnan », *The French Review*, vol. 39, n° 3, 1965, p. 329-336.

BIGLIA, Marie, *La figure du héros dans Le comte de Monte-Cristo* [en ligne], mémoire de maîtrise, Université de Toulouse Le Mirail, 1999, consulté le 2 avril 2019, URL : http://www.cadytech.com/dumas/related/la_figure_du_heros_dans_le_comte_de_monte_cristo.php

BONNET, Jacques, « Où le lecteur découvre comment et pourquoi il arrive que des qualités sans héros dissimulent un héros sans qualités », *L'Arc*, n° 71, 1978, p. 76-81.

CALLET-BIANCO, Anne-Marie, « Vive le roi quand même ? La noblesse entre ralliement et affrontement dans les cycles romanesques de Dumas », *Le Lys recomposé : La représentation des pouvoirs sous l'Ancien Régime dans la littérature de fiction du XIX^e siècle (1800-1850)*, Actes du colloque organisé à l'Université de Rouen en mars 2018, publiés par Laurent Angard, Guillaume Cousin, et Blandine Poirier, 2019, en ligne, URL : <https://hal.univ-angers.fr/hal-02616378>

CILECKOVÁ, Jitka, *Le cardinal de Richelieu dans Les trois mousquetaires d'Alexandre Dumas en relation avec la réalité historique*, thèse de baccalauréat, Université Masaryk, 2013, 50 p.

ECO, Umberto, *De Superman au surhomme*, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Biblio essais », 2016, 217 p.

FOKAM, Jimmy-Freeman, *La figure du prince chez Alexandre Dumas dans Les trois mousquetaires, Vingt ans après, Le vicomte de Bragelonne, Le comte de Monte-Cristo et La reine Margot*, thèse de doctorat, Université Paris-Sorbonne, 2010, 277 p.

FORT, Sylvain, « Le héros et l'Histoire sur la scène romantique. La pesanteur et la disgrâce », *Littératures*, vol. 41, 1999, p. 159-180.

FRIGERIO, Vittorio, *Le devoir et la volonté : l'éthique du héros dans Le comte de Monte-Cristo d'Alexandre Dumas*, thèse de doctorat, Université de Toronto, 1996, 359 p.

FRIGERIO, Vittorio, *Les fils de Monte-Cristo : idéologie du héros de roman populaire*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 2002, 358 p.

GIRARDON, Stéphane, « Héros et histoire dans les romans d'Alexandre Dumas », dans *Écritures XIX*, Paris, 2005, p. 59-77.

GRAMSCI, Antonio, « Origines populaires du "surhomme" », *Gramsci dans le texte*, François Ricci (dir.), Paris, Éditions Sociales, 1975, p. 667-674.

GRIVEL, Charles, « Alexandre Dumas : mal écrire, bien écrire », *Belphegor* [en ligne], vol. 16, n°1, 2018, consulté le 9 janvier 2019, URL : <http://journals.openedition.org/belphegor/1374>

LETOURNEUX, Matthieu et Isabelle SAFA (dir.), *Mousquetaires !*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Cahiers d'Alexandre Dumas », n° 43, 2016, 175 p.

LEDDA, Sylvain (dir.), *Dumas*, Paris, Éditions de L'Herne, coll. « Les Cahiers de L'Herne », 2020, 288 p.

MOLINO, Jean, « Alexandre Dumas et le roman mythique », *L'Arc*, n° 71, 1978, p. 56-69.

MOMBERT, Sarah (dir.), *Modernités d'Alexandre Dumas*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Cahiers d'Alexandre Dumas », n° 41, 2014, 137 p.

PÉRALDI, Marie-Jeanne, « Alexandre Dumas et *Le comte de Monte-Cristo* : un roman de la transmission », *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, vol. 50, n° 4, 2002, p. 53-60.

PETIT-RASSELLE, Roxane, « Le problème du héros dans *Les trois mousquetaires* », *The French Review*, vol. 84, n° 5, 2011, p. 978-990.

RUSSELL, Scott, *Héroïsme et bâtardise : Alexandre Dumas, "Georges"*, thèse de doctorat, Université de Brown, 1992, 237 p.

SALIEN, Jean-Marie, « La subversion de l'orientalisme dans *Le comte de Monte-Cristo* d'Alexandre Dumas », *Études Françaises*, vol. 36, n°1, 2000, p. 179-190.

TADIÉ, Jean-Yves, *Le roman d'aventures*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2013, 189 p.

VASSILEV, Kris, *L'offense et la réparation : Quatre récits de vengeance (Mérimée, Dumas. Balzac et Barbey d'Aurevilly)*, thèse de doctorat, Université Rutgers, 1997, 204 p.

VASSILEV, Kris, « Vengeance et récit dans *Le comte de Monte-Cristo* », *French Forum*, vol. 26, n° 2, 2001, p. 43-66.

OUVRAGES THÉORIQUES ET MÉTHODOLOGIQUES

ADAM-DESANTI, Hagar, *Initiation et revanche sociale dans trois œuvres romantiques : Le Juif Errant d'Eugène Sue, Le comte de Monte-Cristo d'Alexandre Dumas père, Les Misérables de Victor Hugo*, thèse de doctorat, Université Paris IV-Sorbonne, 2005, 512 p.

AVEZOU, Laurent, « Le rouge et le noir. Richelieu personnage littéraire », *Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France*, 2002, p. 55-75.

BARONI, Christophe, *Nietzsche éducateur : De l'homme au Surhomme*, Paris, Éditions Fabert, 2008. 283 p.

CAMPBELL, Joseph, *Le héros aux mille et un visages* [1949], Paris, J'ai lu, 2017, 634 p.

COLIN, Armand, « Une légitimation du roman historique : l'exemple de Cinq-Mars », *Romantisme*, n° 152, 2011, p. 131-142.

ELIADE, Mircea, *Le mythe de l'éternel retour* [1949], Gallimard, Paris, coll. « Folio Essais », 2014, 184 p.

ELIADE, Mircea, *Le sacré et le profane* [1965], Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1991, 185 p.

GENGEMBRE, Gérard, *Le romantisme*, Paris, Ellipses, coll. « Thèmes et Études », 1995, 120 p.

GLINOER, Anthony, « Du monstre au surhomme. Le Roman frénétique de la Restauration », *Nineteenth-Century French Studies*, vol. 34, n°s 3-4, 2006, p. 223-234.

JASPERS, Karl, *Nietzsche : Introduction à sa philosophie* [1950], Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2015, 474 p.

JOUVE, Vincent, *Poétique du roman*, Paris, Armand Colin, coll. « Coursus », 2014, 243 p.

JULIEN, Dominique, « Travestissement et contre-pouvoir dans le roman-feuilleton », *Littérature*, vol. 153, n° 1, 2009, p. 50-60.

JULLIOT, Caroline, *Le sphinx rouge : Un duel entre le génie romantique et Richelieu*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Études romantiques et dix-neuviémistes », 2019, 244 p.

KON, Léa, *Le héros romantique dans Le Rouge et le Noir de Stendhal, Illusions perdues de Honoré de Balzac, L'Éducation sentimentale de Gustave Flaubert et Les Travailleurs de la mer de Victor Hugo*, mémoire de maîtrise, Université du Manitoba, 2011, 226 p.

MERCIER-JOSA, Solagne, « De Hegel à Nietzsche : Puissance de la raison ou volonté de Puissance », *Raison présente*, n° 23, 1972, p. 85-97.

MICHELET, Jules, *Histoire de la Révolution française*, Volume I et II, Paule Petitier (dir.), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de La Pléiade », 2019, Volume I 1409 p., Volume II 1536 p.

MONTEBELLO, Pierre, *Nietzsche : la volonté de puissance*, Paris, Presses Universitaires de France, 2001, 127 p.

MÜLLER-LAUTER, Wolfgang, *Nietzsche : Physiologie de la Volonté de Puissance*, textes réunis par Patrick Wotling, Paris, Éditions Allia, 1998, 238 p.

NESCI, Catherine, « De la littérature comme industrie : *Les mystères de Paris* et le roman-feuilleton à l'époque romantique », *L'Harmattan*, n° 200, 2016, p. 99-120.

NIETZSCHE, Friedrich, *Ainsi parlait Zarathoustra* [1885], Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 2016, 544 p.

NOIRAY, Jacques, « Figures du Savant », *Romantisme*, vol. 28, n° 100, 1998, p. 143-158.

PORCHER, Frédéric, « Utilité versus Volonté de Puissance : sens et portée de l'anti-utilitarisme de Nietzsche », *La Découverte*, n° 35, 2010, p. 365-379.

QUEFFÉLEC-DUMASY, Lise, « Le roman-feuilleton français au XIX^e siècle », *Belpégor* [en ligne], 2008, consulté le 14 juin 2019, URL : https://dalspace.library.dal.ca/bitstream/handle/10222/47746/07_01_quesaisje.pdf?sequence=1&isAllowed=y

RANK, Otto, *Le mythe de la naissance du héros suivi de La légende de Lohengrin*, Paris, Payot, 1983, 343 p.

REVAZ, Françoise et Raphaël BARONI, « Le fait divers sérialisé, un feuilleton médiatique », *Les Cahiers du journalisme*, n° 17, 2007, p. 194-209.

SELLIER, Philippe, *Le mythe du héros*, Paris, Bordas, 1990, 208 p.

SERVET, Pierre, « Alector et le roman d'aventures médiéval », *Bulletin de l'Association d'étude sur l'humanisme, la réforme et la renaissance*, n° 39, 1994, p. 45-73.

STIRNER, Max, *L'Unique et sa propriété* [1845], Université du Québec à Chicoutimi [en ligne], coll. « Les classiques des sciences sociales », consulté le 9 avril 2019, URL : http://classiques.uqac.ca/classiques/stirner_max/unique_propriete/Stirner_unique_propriete.pdf

STIRNER, Max, *L'Unique et sa propriété* [1845], La République des lettres [ebook], 2017, 242 p.

TAUSSAT, Robert, « Le surhomme et son lecteur », *Europe*, vol. 52, n° 542, 1974, p. 143-148.

THÉRENTY, Marie-Ève, *La littérature au quotidien : Poétiques journalistiques au XIX^e siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 2007, 408 p.

DIVERS

ASTOR, Dorian (dir.), *Dictionnaire Nietzsche*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2017, 987 p.

CHEVALIER, Jean et Alain GHEERBRAND, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Robert Lafond/Jupiter, coll. « Bouquins », 2012, 1231 p.

MÜNSTER, Arno, « Le moi, l'unique et le néant : Nietzsche et Stirner. Enquête sur les motifs libertaires dans la pensée nietzschéenne », *Revue germanique internationale*, vol. 11, 1999, p. 157-172.

SCHOPP, Claude, *Alexandre Dumas*, Paris, Fayard, 2002, 626 p.